France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

Illinois U Library

NUMÉRO SPÉCIAL SUR L'INDOCHINE

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET UNION FRANÇAISE :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois . . .	1.950	2.450	2.550	3.050
Un an . . .	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER :

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois...	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an....	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois...	37,55	francs suisses	47,90	48,65	59,02
	Un an....	75,10		95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois...	231,75	escudos	295,80	300,50	364,45
	Un an ...	463,50		591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnale du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an....	4.900	6.250	6.350	7.700

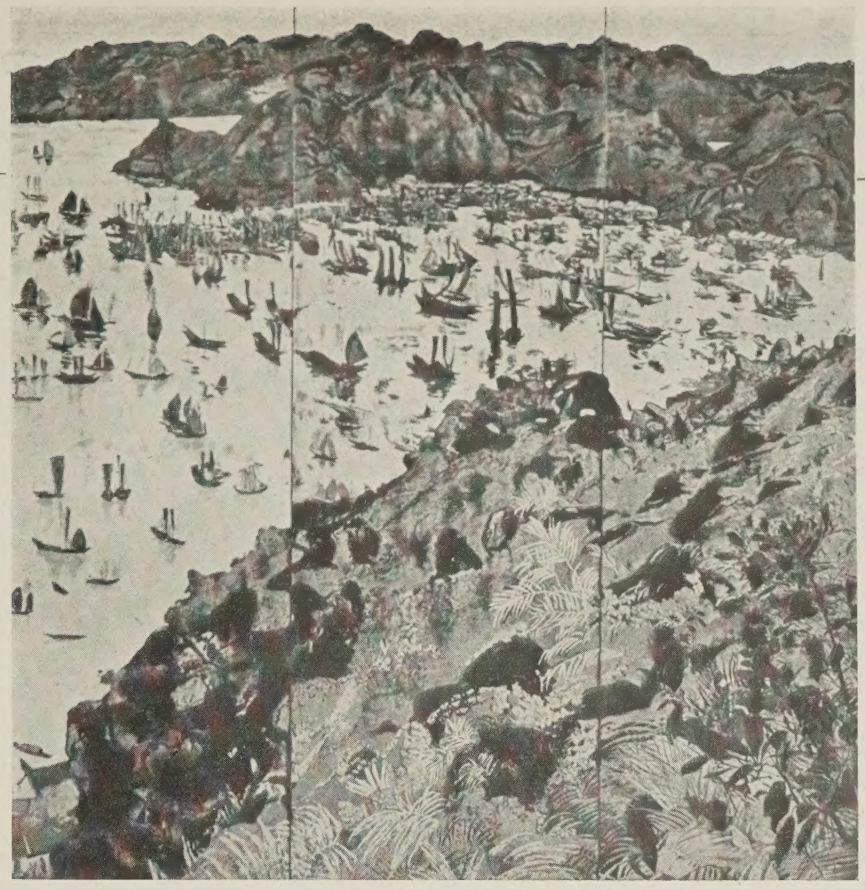
FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

France et Union française. Un an **1.000 fr.**
Étranger. . . . . Un an **1.360 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.



Notre couverture représente le port d'Apowant, dans la baie d'Along.
Fragment d'un paravent en laque crachis d'argent par Alix Aymé.

SOMMAIRE

L'INDOCHINE FRANÇAISE — Président Albert Sarraut

L'IMAGERIE POPULAIRE ET L'INDOCHINE — P.-L. Duchartre

L'INDOCHINE ET L'EXTREME-ORIENT — P. Messmer

ÉTAPES INDOCHINOISES — Charles N. Bonfils

LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE FRANÇAIS D'EXTREME-ORIENT — Général Valluy

ROLE ESSENTIEL DE LA MARINE DANS LES OPÉRATIONS DITES COMBINÉES

LE MAQUIS DE LA BAIE D'ALONG — L. Bodard

BEAUTÉ D'UN ACCUEIL — Xavier de Christen

RITES DE LA DANSE AU CAMBODGE — Guy Porée

LES BEAUX-ARTS EN INDOCHINE — Pierre Gourou

LA LAQUE — Alix Aymé

VU CAO DAM — Jeannine Auboyer

UN MOIS CHEZ LES THAIS — L. Greffier

LES RELIGIONS EN INDOCHINE — Georges Lebrun

DEVINS ET SORCIERS AU VIET-NAM — Hilda Arnold

BAO DAI, EMPEREUR DÉMOCRATE ET SPORTIF ACCOMPLI — Pham Van Binh

L'ÉVOLUTION POLITIQUE DE L'INDOCHINE — André Surmer

LA VIE POLITIQUE CAMBODGIENNE — Thonn Ouk, conseiller de l'Union française

L'AVENIR ÉCONOMIQUE DE L'INDOCHINE — Paul Bernard

L'AVIATION EN INDOCHINE — François Gall

ET MAINTENANT... — L. Pignon, haut commissaire de France en Indochine

Photogr. A.E.C. S.C.A. Haut commissariat pour l'Indochine, Atlas-Photo. Guy Porée, intercontinentale, U.P., A.P.

CE NUMÉRO A ÉTÉ RÉALISÉ PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL LUCIEN BODARD AVEC LE CONCOURS DES SERVICES DU HAUT COMMISSARIAT DE FRANCE EN INDOCHINE, DE LA DÉLÉGATION DU HAUT COMMISSARIAT A PARIS, DE S. E. PHAM VAN DINH, SECRÉTAIRE PARTICULIER DE S.M. BAO DAI ET DÉLÉGUÉ DU GOUVERNEMENT CENTRAL PROVISOIRE DU VIET-NAM A PARIS, AINSI QUE DE S. E. THONN OUK, CONSEILLER DE L'UNION FRANÇAISE.

LA PRÉSENTATION EST DUE A MARC-RÉAL, DIRECTEUR ARTISTIQUE DE « FRANCE-ILLUSTRATION »

PARFUMS JEUNES

"LA FÊTE DES ROSES"

"LA ROSE PRÉCIEUSE"

CARON

L'INDOCHINE FRANÇAISE

Par le Président ALBERT SARRAUT

L'ENVOUTEMENT obsédant d'une nostalgie que n'ont pu divertir trente ans de randonnées à travers les autres spectacles du monde ramène sans cesse mon cœur et ma pensée vers le mirage éblouissant de l'Indochine. Et je sens bien que je ne pourrai jamais me défaire de son emprise.

J'ai vécu là-bas les plus belles années de ma vie. Les plus belles parce que les plus chargées de ferveur, d'action et de foi créatrice dans l'allégresse d'un labeur sans lassitude. Un labeur qui ignorait la fatigue et se refusait le répit devant l'euphorie que lui portaient les moissons immédiates qu'il faisait lever au milieu d'un décor dont la contemplation lui était une autre récompense.

Il n'est pas de magie plus émouvante que celle de la péninsule étrange et splendide qu'au temps de Ptolémée on nommait la Chersonèse d'Or. Des confins de l'Inde aux murailles de la Chine elle dispose et enchaîne, sous l'émerveillement du regard, le diorama de ces images sans secondes : les temples fabuleux d'Angkor, les somptuosités végétales de la Cochinchine, la magnificence des palais et des tombeaux impériaux de Hué, le sortilège du paradis laotien, la poésie mélancolique des rizières tonkinoises, le chaos prodigieux, plein de légendes et de mystère, de la baie d'Along, la luxuriance de la forêt vierge dans la haute région et, ceinturant cet amas de splendeurs, cette Riviera lumineuse de la côte d'Annam, où vient se briser en paillettes étincelantes le saphir gigantesque de l'océan Pacifique.

Mais dans ces sites incomparables ordonnés par la nature ou par l'art cette autre émotion attend le Français de retrouver partout les plus nobles manifestations de son génie national.

L'effort de la France en Indochine a eu la plus haute valeur de transfiguration. On affecte de l'ignorer ou de le mésestimer dans les jours singuliers que nous vivons, où s'exagère en vérité, comme je le disais récemment à la tribune de l'Union française, le triomphe des illettrés ou des autodidactes superbes qui datent de leur génération la naissance du monde et les préfaces de l'histoire. Il est de bon ton, dans ces milieux, de passer l'éponge du dédain sur près d'un siècle de réalisations qui, depuis la belle époque des amiraux jusqu'aux heures de l'avant-guerre, n'ont cessé de féconder la destinée de l'Indochine. Et cette exégèse de réprobation, jaillie des clans « anticolonialistes », se réclame, ô trouvaille ! d'un sens de l'humain que la colonisation française aurait offensé.

C'est cependant ce sens humain qui, à mes yeux, imprime sa dignité première à l'effort de la France en Indochine. Un seul fait, un seul chiffre suffirait à l'expliciter. Quand nous sommes venus dans ce domaine d'outre-mer la population totale ne dépassait pas 10 millions d'âmes. Elle a atteint avec nous le nombre de 25 millions. Est-ce ainsi que la France « inhumaine » a laissé péricliter les races qu'elle a prises en tutelle ?

Car pourquoi, et grâce à quoi, ces populations ont-elles pu s'accroître dans ces proportions ? Grâce à l'initiative française, qui leur a donné les moyens de vivre et de se multiplier. Comment cela ? Par deux grandes œuvres, deux grandes entreprises conduites par la France, et qui ont assuré parallèlement l'existence d'abord, et puis l'accroissement de ces masses de vivants.

Première entreprise, les moyens de vivre : au chiffre de population que je viens de dire il faut juxtaposer aussitôt un autre chiffre qui explique le premier : dans ce pays indochinois où le riz est la base alimentaire l'effort français a mis à la disposition des Vietnamiens 5 millions de nouveaux hectares de rizières, soit une superficie à peu près égale à celle consacrée en France à la culture du blé. En Cochinchine, en 1880, la surface cultivée était de 328.000 hectares ; en 1937 elle atteignait 2.300.000 hectares, soit 600 % de plus. Dans l'Annam-Tonkin, la croissance est de 2 millions d'hectares, dont 1.200.000 pour le Tonkin. Elle est pour le Cambodge, où la population est moindre, de 800.000 hectares. Ces 5 millions d'hectares nouveaux procurés à l'alimentation autochtone, c'est la France qui les lui a donnés par les travaux d'hydraulique agricole dont elle a fait le plan, les creusements de canaux, les constructions de barrages, les dispositifs d'irrigation, les consolidations de digues, les asséchements et les drainages qui sans trêve ont gagné sur le rivage de la mer, les marécages et la brousse de nouveaux sols où le Vietnamien a pu obtenir davantage de facilités pour se nourrir.

Et je ne parle pas des autres cultures vivrières créées ou développées par le labeur français : le maïs, le sucre, les oléagineux, le café, le thé, etc. Je ne parle pas non plus des magnifiques plantations d'hévéas, œuvre admirable de l'opiniâtre colon français.

Je ne parle que de l'aliment premier de l'autochtone, le riz. Est-ce que vraiment on peut accuser d'inhumanité un pays qui pour la subsistance des Vietnamiens a réalisé un tel effort ?

Mais la France ne s'est pas bornée à leur assurer plus amplement les moyens de manger. L'autre grande entreprise qui explique, comme la première, la croissance de la population, c'est l'œuvre incomparable d'hygiène et d'assistance médicale par laquelle nous avons pris à tâche de préserver et d'accroître cette masse humaine en la défendant contre les fléaux qui la décimaient. Peste, typhus, choléra, variole, dysenterie, paludisme, lèpre, béribéri, trachome, et par-dessus tout l'effroyable mortalité infantile, toute la gamme infernale était là des endémies, des misères ou des épidémies qui frappaient les vivants avant notre arrivée. Nous avons organisé contre elles la croisade de nos savants, de nos docteurs, de nos hôpitaux, de nos dispensaires, de nos maternités, de nos infirmeries, de nos léproseries, de nos vaccinations, de nos sérothérapies et l'apostolat de ces magnifiques instituts Pasteur que la sauvagerie stupide des bandes du Viet-Minh a naguère saccagés à Hanoï et ailleurs.

Est-ce que ce n'est rien non plus que cette réalisation française ? Est-ce que cela ne compte pas, pour l'anticolonialisme, cette œuvre de science et de générosité qui se penchant partout et sur tous, depuis le berceau de l'enfant jusqu'aux blanches têtes des vieillards, met en lumière le côté humain de notre colonisation ?

Et n'est-ce pas encore dans un sens humain, pour l'utilité majeure de ces populations, qu'à travers un territoire beaucoup plus vaste que la France où les communications étaient inexistantes nous ayons à côté de nos chemins de fer construit plus de 30.000 kilomètres de routes le long desquelles, suspendus en grappes aux cars surbondés qui les transportent, les autochtones nous rendent grâces d'avoir facilité leurs rapports et surtout d'avoir supprimé la corvée suppliciante du portage ?

N'est-ce pas aussi dans un sens humain que l'initiative française a mené à bon terme l'œuvre énorme de revision des anciennes lois pour les rénover dans l'esprit de codes modernes pénétrés des devoirs d'une justice équitable, protectrice de la liberté et des droits de la personne humaine, comme de ses biens et de son travail ?

Et n'est-ce pas enfin et toujours dans un sens humain que nous avons diffusé en Indochine les richesses de l'enseignement, les bienfaits de l'instruction publique, ouvert nos lycées, nos écoles supérieures, nos universités à l'élite des compétences autochtones où l'Etat libre du Viet-Nam pourra puiser demain, avec ses administrateurs, ses commis et ses agents, ses mandataires qualifiés, déjà préparés par nous à leur mission par la création depuis 1912 d'assemblées représentatives ?

Il n'est pas de domaine, en vérité, où l'œuvre française en terre indochinoise ne porte le sceau de ce sens d'humanité qui est le caractère même de notre tradition nationale. Que cette œuvre eût, comme toute œuvre d'hommes, ses lacunes et ses imperfections, qu'elle eût besoin d'être complétée et parachevée, loin de moi la pensée de le contester. Elle n'en reste pas moins une œuvre admirable, une noble et grande œuvre d'humanité.

Et cependant il y a en Indochine, à cette heure, et depuis près de trois ans, la guerre contre nous !

Pourquoi ? Et comment se fait-il que le drame tragique et douloureux qui se déroule là-bas témoigne à la tutelle française la désaffection de certains de ceux qu'elle entoura de tant de soins ?

Cette contradiction n'est incompréhensible qu'à ceux, malheureusement trop nombreux encore parmi nous, qui font preuve d'une vision bien courte en considérant ces agitations sous l'angle purement local, c'est-à-dire en les isolant d'un phénomène d'ensemble dont elles ne sont qu'une des incidences.

Ce phénomène général, c'est l'immense mouvement de ressac d'un continent asiatique qui, longtemps plongé dans la torpeur, mais pénétré de jour en jour plus profondément par le génie de l'Occident, s'est éveillé au contact du progrès moderne et demande aujourd'hui à son dynamisme les moyens d'une réaction d'émancipation dont les effets se font partout sentir. L'Indochine est au milieu d'un foyer de commotions ou de séismes qui se sont successivement exprimés par l'indépendance de la Birmanie, celle des Philippines, la libération de l'Inde anglaise, les révoltes de l'Indonésie, les frémissements des Etats malais, sans parler du chaos prolongé qui secoue, tout à côté de notre péninsule, une Chine gigantesque de 500 millions de vivants. De toutes parts, autour de l'Indochine, brasillent des incendies. Etait-il conjecturable que par une exception miraculeuse elle dût être préservée des flammèches qui tourbillonnaient, et depuis longtemps, dans l'air torride d'Extrême-Orient ? Et d'autre part cette grande clameur de liberté qui s'élargissait à travers le monde asiatique devait d'autant mieux frapper les oreilles de nos protégés que notre contact les avait inclinés à l'entendre. Car il est dans le destin et le génie de la France d'emporter dans ses bagages de colonisatrice des germes de liberté, un message d'émancipation, qui sont le signal et la préparation d'un ordre nouveau.

Et c'est pourquoi certains d'entre nous, depuis bien des années ayant pressenti et prophétisé l'inéluctable de l'évolution, de la *mutation* qui se préparaient, avaient en même temps préconisé les dispositions à prendre pour que cette évolution se réalisât sans à-coups tragiques et que l'ordre nouveau qui devait naître ne s'instaurât pas dans un climat de désordres et de violences.

Mais on ne les a pas écoutés ! On a refusé de les entendre ! Depuis 1945 surtout, date critique, on les a écartés non seulement de l'action, mais même du conseil. On a mieux aimé s'adresser à des improvisateurs qui, par ignorance sans doute plus que par mauvaise foi, ont piétiné les leçons du passé, de l'expérience, de la tradition, de la science historique et ethnique et de la « somme documentaire » qu'ils auraient dû d'abord interroger. De là des erreurs, des maladresses, des occasions manquées, des pertes de chances pacifiques, aussitôt exploitées autour d'Ho Chi Minh par la duplicité des manœuvriers extrémistes qui ont déclenché contre les Français les abominables « vêpres tonkinoises » de décembre 1946.

N'insistons pas sur ce douloureux sujet. Mais retenons que la bataille, hélas ! se poursuit dans le beau pays qu'elle ensanglante et qu'elle dévaste.

La France en sortira-t-elle à son honneur ? Je l'espère fervemment ! Je l'espère parce que l'indépendance du Viet-Nam dans le cadre de l'Union française va recevoir enfin sa charte trop longtemps différée. Je l'espère parce que l'Indochine a besoin de nous, de notre appui dans l'univers, du concours précieux de nos conseils et de nos techniciens. La coopération française est indispensable au Viet-Nam pour assurer les pas de sa jeune démocratie. Mais il n'y a plus une heure à perdre pour que la symbiose franco-vietnamienne restitue à la Chersonèse d'Or les hauts espoirs de son avenir.

PELLERIN & Cie Imp-Edit

FRANÇAIS, ANNAMITES & PAVILLONS-NOIRS

IMAGERIE D'ÉPINAL. N° 349

DÉPART DE LA COLONNE EXPÉDITIONNAIRE — marins et infanterie de marine

ARMÉE ANNAMITE — types divers

LES PAVILLONS NOIRS

ESCORTE D'UN GÉNÉRAL ANNAMITE

en tirailleurs — MARINS ET INFANTERIE DE MARINE — à la baïonnette

TIRAILLEURS ANNAMITES

ATTAQUE ET PRISE D'UNE FORTERESSE ENNEMIE

MORT DU COMMANDANT RIVIÈRE, DE LA MARINE FRANÇAISE

tué le 19 mai 1883 par les Pavillons Noirs dans une sortie hors des murs d'Ha-noi.

39.-370.

PELLERIN & Cie, imp.-éd. *Guerre du Tonkin* — PRISE DES FORTS DE HUÉ — *18, 19 et 20 août 1883* IMAGERIE D'ÉPINAL, N° 159

Le drapeau français flotte maintenant sur les forts de Hué. — C'est pendant les journées des 18, 19 et 20 août qu'ont eu lieu le bombardement et la prise de ces forts qui protégeaient la capitale de l'Annam. — La flotte cuirassée sous les ordres du contre-amiral Courbet, se composait des cuirassés et canonnières le *Bayard*, le *Château-Renaud*, l'*Atalante*, le *Drac*, la *Vipère* et le *Lynx*. — Les troupes de débarquement, sous les ordres du général Bouët, étaient formées des compagnies de marins du *Bayard*, du *Château-Renaud* et de l'*Atalante*, des 27me et 31me compagnies d'infanterie de marine, d'une compagnie d'Annamites alliés, et de 15 pièces d'artillerie, soit 1,500 hommes environ. — Les forts défendus par 7 à 8,000 Pavillons Noirs et Jaunes ainsi que des Chinois cachés derrière les dunes et les abris, firent d'abord une assez vive résistance, mais bientôt écrasés sous une pluie de fer et de feu et attaqués d'un autre côté par les troupes de débarquement, ils durent céder à la force et la garnison battit en retraite laissant sur le carreau 7 à 800 morts et plusieurs milliers de blessés, tandis que nos pertes ne s'élevaient qu'à quelques hommes tués et 2 officiers et 47 à 50 blessés, grâce aux sages précautions d'attaque prises par le contre-amiral Courbet et le général Bouët.

L'IMAGERIE POPULAIRE ET L'INDOCHINE

par **PIERRE-LOUIS DUCHARTRE**

Inspecteur principal des musées de province.

L'IMAGERIE populaire d'actualité, en feuilles volantes, est l'ancêtre des suppléments illustrés des quotidiens. Jusqu'à la Restauration les acheteurs d'images se contentaient d'une actualité peu « brûlante ».

Cependant, quelques jours seulement après l'assassinat du duc de Berry (13 février 1820) parurent des images gravées sur cuivre et coloriées au pinceau, à Paris et à Caen notamment, ce qui représentait un véritable tour de force. Il s'agit là de la période artisanale de l'imagerie populaire, tirée sur beau papier de chiffon et enluminée avec des colorants minéraux ou végétaux.

A l'époque des campagnes d'Indochine, Pellerin et Cie, la célèbre firme d'Epinal, était passée du stade artisanal au stade industriel grâce à l'utilisation des stéréotypes (clichés métalliques) remplaçant les clichés gravés sur bois et les lithographies. Pellerin se trouvait donc en mesure d'éditer de véritables images d'actualité et de les répandre à profusion dans des délais très brefs pour l'époque.

Parmi ces « actualités » figure au musée d'Epinal une intéressante série de neuf images (numérotées de 158 à 166) intitulée « Guerre du Tong-King », série dont l'apparition a suivi de très près les événements depuis le 19 juillet 1883.

La première s'intitule : « Combat de Nam-Dinh ». Elle représente une sortie du lieutenant-colonel Badens, avec des marins et de l'infanterie de marine, contre les fameux « Pavillons-Noirs ». Le texte conclut : « Ce brillant combat a dignement vengé la mort du brave commandant Rivière. » C'est ensuite la « Prise des forts de Hué, 18, 19 et 20 août 1883 », le « Combat de Haï-Dzuong, 17 novembre 1883 », la « Prise de Sontay, 16-17 décembre 1883 », la « Prise de Bac-Ninh, 12 mars 1884 », le « Bombardement de Fou-Tchéou, 23 août 1884 », le « Combat de Lang-Kep, 8 octobre 1884 », la « Prise de Lang-Son, 13 février 1884 » et la « Défense héroïque de Tuyen-Quan, du 14 février au 3 mars 1885 ».

Plus tard parurent deux images à plusieurs registres ou compartiments, selon la formule des images à découper, sous le même titre général : « Guerre du Tonkin ».

Dans les « Types et Scènes militaires » apparaissent les premières tenues d'été kaki avec casque colonial de même teinte, remplaçant les képis et pantalons garance qui figurent dans les précédentes images pour l'infanterie.

Le registre du bas de l'image n° 349 : « Français, Annamites et Pavillons-Noirs », représente la « Mort du commandant Rivière, tué le 19 mai 1883 par les Pavillons-Noirs dans une sortie hors des murs d'Ha-Noï ».

Certes la facture de ces images de la période industrielle n'a pas la saveur des images populaires gravées sur bois. Le dessinateur auteur de nos images n'a pas signé, mais c'est un professionnel formé à l'école.

Et cependant ses images, tirées sur mince papier de bois et coloriées à l'aniline, dégagent un indéniable charme d'époque. Avec le recul du temps je crois qu'il s'affirmera davantage encore.

Je ne garantirais pas l'exactitude des évocations d'aucun de ces combats coloniaux. Les guerriers chinois, notamment, rappellent beaucoup les « Chinois » des boîtes de thé ou du « fil au chinois » d'avant 1914, ce qui est un peu inquiétant.

Néanmoins de telles images ont une valeur documentaire certaine, car c'est bien ainsi que des millions de Français de la fin du XIXe siècle se sont représenté les campagnes d'Indochine.

Quittant Epinal, nous retrouvons des « images d'Epinal » (le terme est devenu générique) éditées à Phnom-Penh (Cambodge) aux environs de 1892. Ce sont des lithographies coloriées, dessinées à la plume et éditées par un certain Ludovic Jammes, qui était aussi publiciste et gérant du *Supplément au Progrès de Saïgon*.

En dehors de ses divers talents, Ludovic Jammes faisait, à la mode du temps, de déplorables à peu près comme celui-ci : « Angkor ! Angkor ! » à propos du célèbre temple d'Angkor Thôm.

Nous connaissons sept images de Jammes destinées aux colons et aux Indochinois ; la plupart du temps les légendes sont en deux langues. Je citerai la « Vue restaurée du temple de Baïon », « Cérémonies bouddhistes au Cambodge », « le Cortège royal dans les rues de Phnom-Penh » et diverses légendes.

Dans le but probable de séduire sa clientèle indigène, le style des lithographies de Jammes est plus indo-persan qu'européen. A ce titre seul il serait fort curieux.

Editées à Epinal ou à Phnom-Penh, ces fragiles images sur l'Indochine sont devenues rares, comme tout ce qui avait une infime valeur marchande. Les générations se suivent et ne se ressemblent pas.

L'été prochain s'ouvrira à Epinal, dans le cadre du musée départemental des Vosges, un musée d'intérêt national de l'imagerie populaire de conception résolument moderne. Son conservateur, M. Guingot, qui nous a si aimablement ouvert ses archives, aura la tâche difficile d'exposer et de préserver des trésors d'art populaire si mal connus du grand public et si négligés hier encore par les érudits et les amateurs d'art.

SUPPLÉMENT

PROGRÈS DE SAIGON (du 24 août 1892).

VOYAGE AU PAYS DES MERVEILLES

ANG-KOR! ANG-KOR!

Ang-Kor Wat et Ang-Kor Thôm

Au Nord de la Cochinchine, entre le royaume de Siam, l'océan et les territoires inconnus du Laos sauvage, se trouve un joli petit pays peuplé de ruines fantastiques, qui font l'admiration et l'enthousiasme des voyageurs. Ce pays, à peine habité aujourd'hui par un million d'individus de races diverses, successivement rejetées dans ses frontières par les invasions des peuples voisins, fut autrefois grand et fort parmi les puissances orientales et gouverné pendant de longs siècles par des monarques fameux.

Envahi, absorbé, peu à peu, par la marche en avant de la race annamite, le Cambodge dont les jours sont comptés dans la destinée fatale des peuples, voit ses territoires diminuer chaque jour, l'époque où il assistera à l'écroulement de sa dernière famille n'est peut-être pas bien loin de nous. Telle est la destinée fatale d'à peu près toutes les races, toutes les civilisations, tous les progrès, toutes les gloires, hélas! de décroître et disparaître!!

Mais, si la dernière phase historique est arrivée pour cette race, si sa disparition fatale n'a pas été enrayée par un événement marquant, par un fait providentiel, les monuments superbes, grandioses, des Khmers brillants artisans de leur génie, et que le voyageur peut admirer, dans les provinces du haut Cambodge, resteront comme les témoins superbes d'une époque admirable, qui surpassa en grandeur toutes les puissances de l'Extrême-Orient.

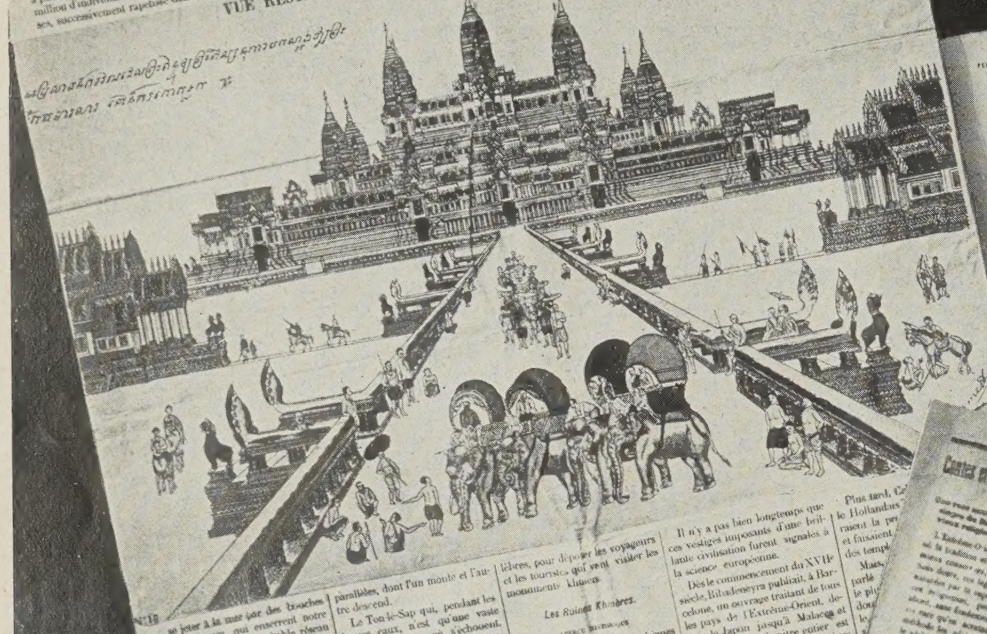
Que sont à côté de ces merveilleuses créations du génie de l'homme, les lourdes et colossales pyramides d'Egypte?

Que peut-on rêver de plus magnifique, de plus imposant que les temples d'Ang-Kor Wat et d'Ang-Kor Thôm?

Le Ton-Le Sap

En remontant le Mékong jusqu'à Phnom-Penh à l'époque des crues de septembre, on admire, avec juste raison, ce fleuve immense que est, sans contredit, un des plus beaux du monde entier. A Phnom-Penh, le Mékong se sépare en trois branches dont la première, la plus importante, descend jusqu'en Cochinchine, et va

VUE RESTAURÉE DU TEMPLE D'ANG-KOR WAT (CAMBODGE)



jeter à la mer par des bouches nombreuses, qui enserrent notre domaine dans un véritable réseau de voies navigables.

Une seconde remonte vers le nord, en sens inverse de la première et se jette dans le grand lac Ton-lé-Sap, vaste cuvette d'environ 400 kilomètres, qui reçoit le trop plein des eaux du Mékong, à l'époque des crues.

Le Mékong offre, alors, l'aspect étrange de deux fleuves presque parallèles, dont l'un monte et l'autre descend.

Le Ton-le-Sap qui, pendant les basses eaux, n'est qu'une vaste plaine de boue, où s'échouent, même les jonques de faible tonnage, voit son niveau augmenter et atteindre parfois 16 mètres de hauteur, pendant 4 mois de l'année, les plus gros navires des Messageries fluviales le traversent dans toute la longueur et s'arrêtent au poste de Simreap voisin des ruines célèbres, pour donner les voyageurs et les touristes qui vont visiter les monuments khmers.

Les Ruines Khmères.

Les études hydrographiques poursuivi par le grand lac Ton-lé-Sap occupait, autrefois, une superficie plus considérable, quand les constructeurs des temples célèbres tabliraient sur ses bords.

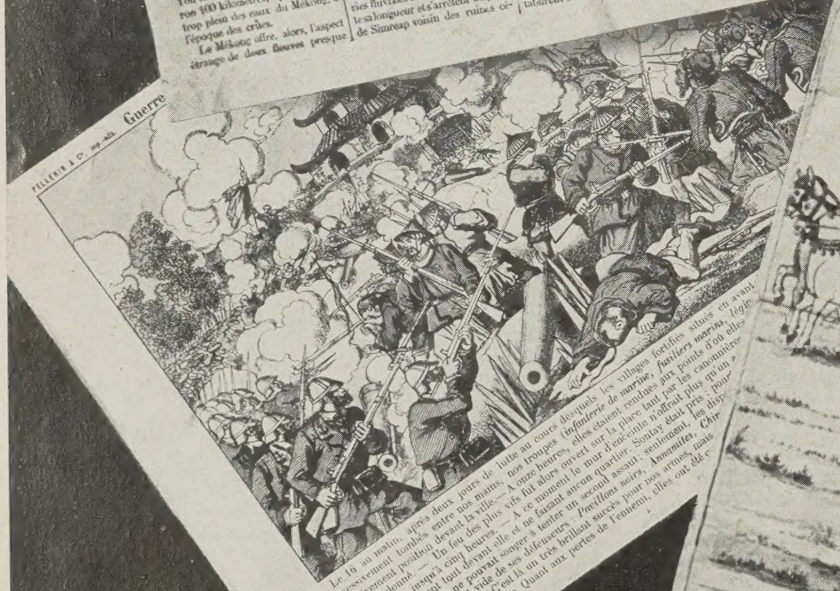
Il n'y a pas bien longtemps que ces vestiges imposants d'une brillante civilisation furent signalés à la science européenne.

Dès le commencement du XVIIe siècle, Ribadeneyra publiait, à Barcelone, un ouvrage traitant de tous les pays de l'Extrême-Orient, de dans lequel un chapitre entier est consacré aux merveilleuses ruines découvertes en 1564 par des Portugais et des Espagnols.

Plus tard, Ca... le Hollandais ... raconta la pre... et fut saisi... des temple...

Mais... parlé ... le plu... dou... le...

deux mois la garnison française de Nam-Dinh était bloquée par les Pavillons Noirs et les Annamites, et la ... sortie fut décidée. — Une moitié de la garnison fut embarquée sur une jonque qui ... 19 juillet une manœuvre, cette colonne parvint sur les derrières de l'ennemi. — Le lieut... colonel Badens, attaquèrent si vigoureusement les Annamites et les Pavillons Noirs que ... Par cette habile manœuvre, faible résistance et furent culbutés et passés en grande partie par les armes. — Le... rent sous les coups de nos intrépides marins et soldats de marine qui, ... rent insaisissantes, et ce brillant combat a dignement vengé la mort d...



Le 16 au matin, après deux jours de lutte au cours desquels les villages fortifiés situés en avant successivement tombés entre nos mains, nos troupes (infanterie de marine, fusiliers marins, légion définitivement parvenu devant la ville. — A onze heures, elles étaient rendues sur la place Land par les canonnières attaqué et dure jusqu'à cinq heures. — A ce moment le feu des plus vifs fut alors ouvert sur les derrières de l'ennemi. — Le feu pagne et durait encore avec une grande violence, quand on aperçut tout à coup les Annamites ... d'aller reverser tout devant elle et ne faisant aucun quartier. Sinday était pris; pour ... La nuit arrivant, on ne pouvait songer à tenter un second assaut, seulement les dispositions ... lendemain, la ville était vide de ses défenseurs. Pavillons noirs, annamites, Chinois, ... était occupé sans combat. C'est là un très brillant succès pour nos armes, auquel ... et 240 blessés dont 15 officiers. Quant aux pertes de l'ennemi, elles ont été ... ayons cette victoire.

Contes et légendes du Cambodge

SUPPLÉMENT AU « PROGRÈS DE SAIGON »

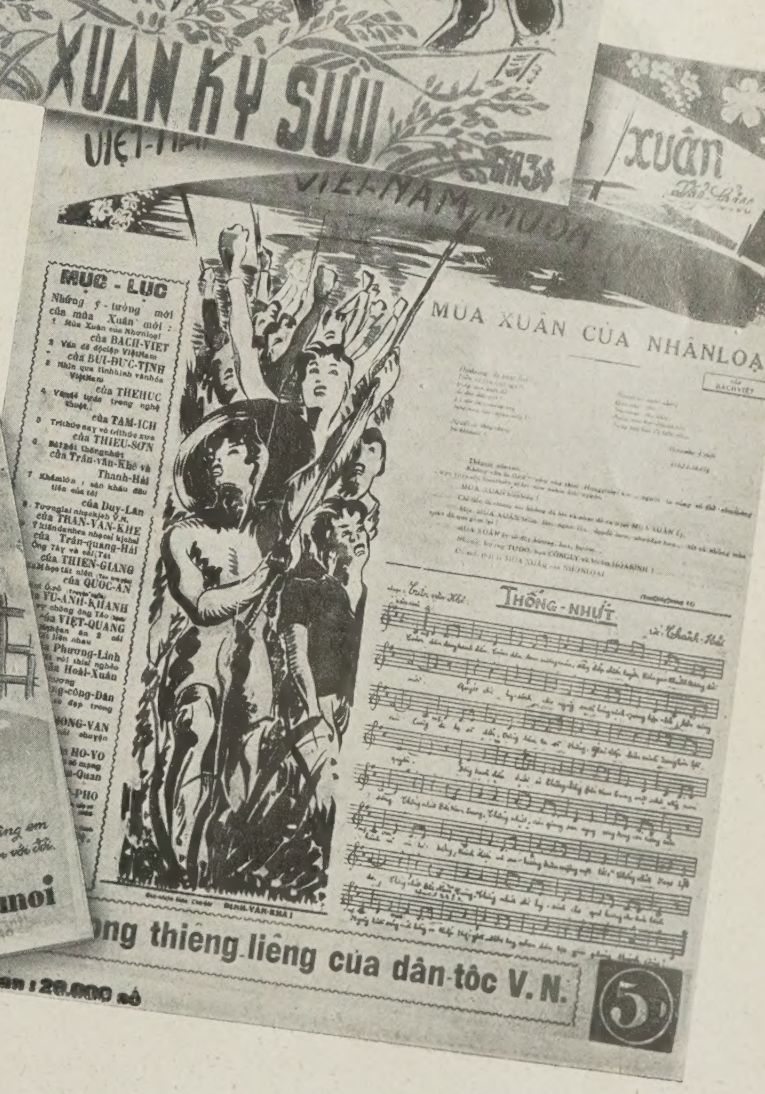
Mœurs et Coutumes du Cambodge: Le CORTÈGE ROYAL dans les rues de Phnom-...

L. JAMONIÈRE, à PHNOM-PENH (Cambodge)
IMPRIMERIE DU « PROTECTEUR »

IMAGES D'ÉPINAL ET PREMIÈRES LITHOGRAPHIES CAMBODGIENNES ONT LAISSÉ DE PRECIEUX TÉMOIGNAGES SUR UNE BELLE ÉPOPÉE.

L'ANNÉE DU BUFFLE

Le Nouvel An sino-vietnamien — le Têt — est symbolisé par un animal. Cette année la fête traditionnelle a été placée sous le signe du Buffle. A cette occasion les périodiques ont édité des numéros spéciaux dont la couverture s'orne de grandes enluminures, où les artistes se sont efforcés de matérialiser les rêves qu'ils souhaitent voir réalisés bientôt : l'Unité, l'Indépendance et la Paix.



Tu-Duc, empereur d'Annam de 1851 a 1883.

Le contre-amiral Bonnard, commandant en chef de l'expédition de Cochinchine.

L'INDOCHINE ET L'EXTRÊME-ORIENT

par Pierre MESSMER

Pendant près d'un siècle l'Extrême-Orient a été découpé en colonies, protectorats, concessions gouvernés par des puissances occidentales et unis à leurs métropoles respectives par des liens économiques, politiques, culturels chaque jour plus solides, plus nombreux, qui ont parfois caché les liens antiques mais toujours forts noués par l'histoire entre les divers peuples de l'Asie orientale.

Ces peuples voisins, imprégnés pendant des millénaires par une même civilisation, ont connu, sous la loi étrangère, les mêmes progrès et la même évolution, les mêmes révoltes et les mêmes espoirs.

La crise indochinoise, souvent traitée comme une poussée de fièvre qu'une médication bien choisie (énergique, affirment certains, lénitive, disent d'autres) peut guérir, n'est en fait qu'un symptôme de l'évolution politique générale de l'Extrême-Orient.

Jusqu'au XIX^e^ siècle l'Extrême-Orient n'a eu que de rares contacts avec l'Occident : échanges d'ambassades, visites de navires venant trafiquer dans les quelques ports ouverts au commerce avec l'étranger, séjours de missionnaires catholiques consacrant leur vie à l'apostolat ou à l'étude. Au XIX^e^ siècle l'essor industriel de l'Europe occidentale, poussant à l'ouverture de marchés nouveaux susceptibles de fournir aux usines des matières premières et d'acheter leurs produits finis, eut pour conséquence directe la colonisation de l'Extrême-Orient ; l'ouverture du canal de Suez, en 1869, accéléra ce mouvement général. L'Angleterre, qui avait conquis en 1852 les provinces méridionales de la Birmanie, annexe en 1885 ce qui subsiste du royaume birman ; installée dès la fin du XVIII^e^ siècle et le début du XIX^e^ siècle à Penang, Malacca et Singapour, les « Straits settlements », elle étend sa protection aux Etats malais entre 1874 et 1909 ; les Américains deviennent les maîtres des Philippines en 1898 ; les Français achèvent en 1884 leur installation en Indochine ; en Chine, les « grandes puissances » exigent des concessions dans toutes les villes importantes. A l'issue de cette période, seul le Japon, qui avait compris avant ses voisins la nécessité de s'occidentaliser et qui avait inauguré en 1857 le « Meiji », la rénovation nationale, avait pu sauver son indépendance ; tous les autres Etats d'Extrême-Orient, en l'espace de quelques dizaines d'années, avaient été partiellement ou totalement colonisés.

A la conquête occidentale tous réagirent de la même façon : partout se réveillèrent les nationalismes.

Le sentiment national était vivant aussi bien en Chine et au Japon, où il se fondait sur la conscience d'une haute civilisation, que dans les pays du Sud-Est asiatique, dont l'histoire est pleine des luttes soutenues par les Vietnamiens contre les Chinois et les Chams, par les Siamois contre les Birmans et les Khmers ; mais le choc de la conquête militaire, la tranquillité et l'enrichissement relatifs qui l'avaient suivie en avaient étouffé pour un temps l'expression. En 1905 la victoire du Japon sur la Russie fut le signal d'un véritable renouveau ; la preuve était faite qu'un pays d'Extrême-Orient pouvait vaincre les « diables » d'Occident en assimilant leurs méthodes, en employant leurs machines.

Dans toute l'Asie des hommes surgirent et travaillèrent au grand jour ou dans la clandestinité à entraîner leurs compatriotes dans la lutte pour l'indépendance ; des partis politiques furent créés : le parti du congrès aux Indes, le Sarikat Islam à Java, le V. N. Q. D. D. en Annam ; des sociétés secrètes s'organisèrent à la manière japonaise pour l'action directe et violente. Pendant longtemps cette agitation n'eut guère d'effets. Les chefs nationalistes trouvaient des oreilles complaisantes, des cœurs prêts à s'enflammer, mais ils n'étaient pas suivis dans l'action par les masses populaires, pour qui l'indépendance n'était qu'une image peut-être séduisante, mais inaccessible, alors que la puissance du Blanc était une réalité tangible en apparence inébranlable.

L'entrée en guerre du Japon bouleversa complètement cette situation. Grâce à ses succès il prit la place des puissances coloniales qu'il venait d'éliminer, mais n'hésita pas à proclamer l'indépendance des pays qu'il occupait, pour enlever aux Blancs toute chance de se réinstaller jamais en Extrême-Orient. C'est ainsi que l'indépendance du Viet-Nam, du Cambodge et du Laos fut proclamée en mars 1945.

Après la capitulation du Japon on assista dans toute l'Asie à un véritable triomphe du nationalisme, auquel a succédé partout une violente poussée communiste qui se développe encore aujourd'hui.

Ce sont là les deux traits distinctifs de l'Extrême-Orient au début de l'année 1949. Quelle que soit leur importance, ils ne sauraient faire oublier les réalités économiques et sociales qui s'imposent aux gouvernements indépendants d'aujourd'hui, conservateurs ou révolutionnaires, comme elles s'imposaient hier aux colonisateurs.

Sans doute le temps est-il révolu où les nations bourgeoises d'Europe occidentale répandaient à profusion leurs richesses sur le monde : la reconstruction des ruines de deux guerres absorbera pendant plusieurs années encore une part importante des moyens de l'Europe et impose même une aide temporaire des Etats-Unis d'Amérique. Aussi bien est-il nécessaire de promouvoir une politique nouvelle qui, dans le cadre d'un plan, permettra un développement harmonieux des pays d'Extrême-Orient grâce à une aide concertée de l'Occident et à des conditions librement débattues.

Pour cette grande œuvre la place de la France est déjà marquée.

Arrivée de la Lorcha de guerre.

ÉTAPES INDOCHINOISES

1940 ★ 1949

par BONFILS

Sans doute convient-il, avant de parcourir les étapes de ces dix dernières années, de peindre à grands traits l'œuvre politique et administrative réalisée en Indochine en quatre-vingts années d'efforts français, d'énoncer, parce qu'ils portent en eux la genèse du drame indochinois, les problèmes posés par notre action et notre présence.

Laissant donc aux historiens le soin de conter comment s'échafauda le grand rassemblement des terres indochinoises qui en 1907 connut son épilogue avec le règlement de l'affaire siamoise, nous nous bornerons à rappeler les thèses qui présidèrent à l'élaboration de la structure organique de la péninsule. C'est dire combien profondément cette grande œuvre aura été marquée au début par les dispositions d'esprit et de caractère de ceux qui furent chargés de bâtir le nouvel édifice.

En 1886, avec Paul Bert, nous nous orientons vers une politique de protectorat assez lâche ; dix ans plus tard, avec Paul Doumer, administrateur et constructeur, l'action directe s'implante. Cet homme qui a façonné l'Indochine moderne, qui longtemps à l'avance, avec une étonnante prescience, a dessiné le cadre dans lequel se développa ce pays, se sentait talonné par le temps, appelé aussi par d'autres tâches ; architecte enthousiaste et pressé de bâtir, il exerça une véritable dictature, se faisant donner les moyens de subordonner à sa volonté de créer les autorités locales qui auraient pu ralentir son action. Et c'est de son proconsulat que sont nées certaines habitudes administratives d'autorité, qui d'ailleurs, il importe de le dire et de le souligner, ne furent inspirées que par le souci des intérêts indochinois et se développèrent au surplus d'autant plus facilement qu'elles ne rencontrèrent aucune opposition chez des populations que nous avions trouvées attardées au stade patriarcal.

A l'actif de cet autoritarisme il faut porter l'étonnante transformation en quelques dizaines d'années d'un pays en sommeil. D'autres, feuilletant la table des matières de l'action française, énuméreront les réalisations obtenues. Bornons-nous à affirmer que l'Indochine, qui dans le sud-est asiatique avait été la dernière à prendre son envol, en 1940 avait complètement comblé son retard et pouvait à son tour entrer dans la lice.

Cependant dans le même temps naissait un passif que la France s'efforçait, peut-être au rythme d'une trop lente évolution, à réduire et qui trouvait essentiellement son origine dans le fait que les élites autochtones formées à nos disciplines, ayant brisé le complexe d'infériorité qui les avait jusqu'alors tenues éloignées des affaires de l'Etat, se plaignaient d'être insuffisamment associées au gouvernement de leur pays.

Certes, en des conseils élus et à tous les stades de la hiérarchie étatique, place avait été faite à ces compétences. Certes les différents cadres de l'action administrative avaient à égalité de titres été largement ouverts aux jeunes gens munis de diplômes souvent brillamment acquis dans nos universités, mais il était évident que de nouveaux pas devaient être franchis ; et déjà il apparaissait que la tutelle française devait faire une place plus large aux talents qu'elle avait engendrés, déjà il était évident que le problème colonial devait être repensé et résolu en des réformes de structure.

Mais ce sentiment n'agitait encore que des élites clairsemées dans l'indifférence apparente de larges masses populaires, et nul mouvement d'opinion assez large pour affirmer sa créance n'avait réellement laissé entendre que des réformes étaient urgentes. La sereine et quiète conviction qu'avaient les cadres administratifs français qu'ils accomplissaient avec efficacité la mission dont ils se sentaient comme naturellement investis les empêchait de concevoir combien se faisaient lourdes certaines immixtions, et l'accoutumance à un ordre de faits consacré par près d'un siècle de traditions voilait à de très bons esprits l'immédiate nécessité de solutions neuves. Enfin leur attachement à ce pays, que beaucoup avaient connu à l'aube du siècle, se dégageant avec peine de la gangue de siècles moyennageux, leur faisait à tout le moins souhaiter que de lentes transitions fussent ménagées, et le souvenir que nombre d'entre eux avaient gardé de premiers pas qu'ils avaient guidés les empêchait de réaliser pleinement que les adolescents d'hier avaient atteint l'âge où même les attentions qu'inspire l'affection sont ressenties comme d'intolérables ingérences.

Une lente évolution des idées se dessinait pourtant, s'il n'apparaissait pas encore que la maturité des cadres et des classes dirigeantes autochtones fût telle que s'affirmât comme possible et souhaitable dans un avenir immédiat une différenciation des organes de la puissance publique. Le sort aura voulu qu'une conjoncture historique brisât, dans les remous nés de la guerre, le cours pacifique de cette gestation.

1940 - 9 MARS 1945

L'histoire de l'Indochine cesse alors d'être celle d'un duo : largement ouvert sur le Pacifique, le fameux balcon indochinois va se trouver plongé dans les tornades qui se lèvent sur le monde asiatique. Un nouveau venu déjà emplit l'horizon de ses masses guerrières, et dans l'histoire indochinoise apparaît le Japon.

Celui-ci, conscient de la vanité de son effort militaire tant que Tchoung-King recevra de l'extérieur les produits nécessaires à son effort de guerre, s'efforce depuis 1937 d'isoler économiquement le gouvernement de Tchiang Kai Chek. Or les voies de ravitaillement qui aboutissent au Yunnan et au Kouang-Si sont situées au Tonkin : ce sont les chemins de fer du Yunnan et de Langson.

L'Indochine présente donc pour le Japon un intérêt stratégique primordial ; elle recèle, en outre, des bases navales et aériennes de premier ordre pour ces opérations vers le sud-est asiatique auxquelles déjà Tokio s'est décidé.

La défaite de juin 1940 constituera l'occasion unique à exploiter. Le Japon exige alors que nous arrêtions tout envoi vers la Chine et fait savoir en outre qu'il désire qu'une commission de contrôle nippone soit habilitée à vérifier sur place l'exécution des engagements que nous prendrons.

L'Indochine est alors complètement isolée. Un refus provoquerait une agression que nous ne serions pas en mesure de soutenir. Le gouvernement américain, consulté, se montre réservé et conseille même officiellement de fermer la frontière. Au même moment, d'ailleurs, Londres a dû consentir à la fermeture de la voie sino-birmane.

Le général Catroux, gouverneur général, est donc conduit à décider l'arrêt de tout transit à travers le Tonkin et à accepter une mission japonaise de contrôle qui s'installe à Hanoï fin juin 1940.

A partir de cette date la situation va aller sans cesse en se dégradant, les empiétements vont se multiplier. Tokio demandera le passage des troupes japonaises à travers l'Indochine, l'acheminement de munitions et de matériel de guerre, le survol du territoire. Le processus est connu, nous sommes pris dans l'engrenage.

En juillet et en août l'amiral Decoux résiste encore, mais Tokio nous fait savoir que la faculté de poursuivre les opérations contre la Chine à travers l'Indochine est considérée par l'état-major japonais comme une nécessité absolue et que l'armée nippone passera outre dans le cas où elle n'obtiendrait pas une réponse favorable.

Washington, alerté à nouveau mais soucieux de conserver sa position de neutralité tant que se prolonge le conflit européen, nous fait savoir que les Etats-Unis ne sont pas en mesure de nous venir en aide et que l'on ne nous reprochera pas d'accorder quelques facilités militaires.

Le 4 septembre 1940 un premier accord est donc signé : des effectifs limités de l'armée japonaise pourront stationner au Tonkin.

Immédiatement, par ailleurs, une nouvelle menace s'élève. Encouragée par le Japon et par la faiblesse de nos moyens de défense, la Thaïlande formule des revendications territoriales.

Après une violente campagne de presse des escarmouches commencent tout le long de la frontière, puis en janvier 1941 des actions plus importantes se dessinent. Sur terre la situation militaire est critique ; sur mer nous remportons une belle victoire à Ko-Chang, quand le Japon, sortant de la réserve qu'il a jusqu'ici montrée, nous impose sa médiation. Jetant dans la balance le poids de ses forces, il nous contraint à signer en mai 1941 le traité de Tokio. Le Laos et le Cambodge sont très largement amputés.

Dans le même temps, et toujours sous la menace, nous sommes contraints à signer un protocole où nous nous engageons à ne conclure au sujet de l'Indochine aucun accord avec une tierce puissance qui pourrait prévoir une collaboration politique, économique et militaire de nature à l'opposer directement ou indirectement au Japon.

Ayant pris pied dans la Fédération indochinoise, le Japon, naturellement, va chercher peu à peu à se faire octroyer de nouveaux avantages : nous devrons souvent céder après avoir épuisé toutes les ressources de la discussion, quand un ultimatum nous mettra au pied du mur, coupant court à toute tentative d'atermoiement.

Le gouvernement général pendant toute cette période va s'efforcer de neutraliser les avantages acquis en opposant aux demandes japonaises locales la force d'inertie. Il réussit à manœuvrer avec assez d'adresse pour empêcher les Japonais de dresser les populations autochtones contre l'administration française. Par une politique de décentralisation et de présence il parvint à rapprocher les fonctionnaires français de leurs administrés ; les réformes destinées à faciliter l'accès de Indochinois aux fonctions administratives donnèrent en outre des satisfactions substantielles au désir manifesté par les classes évoluées de prendre une plus grande part à l'administration du pays

Après plus de quatre ans de juxtaposition de deux autorités — française et nippone — la souveraineté française paraissait préservée. C'est alors que se produisit le coup du 9 mars 1945.

MARS A SEPTEMBRE 1945

En même temps qu'elle détruisait ou neutralisait en quarante-huit heures les forces militaires françaises, l'armée japonaise entreprenait aussitôt d'abattre totalement tout l'édifice élevé par la France depuis 1862 sur le territoire indochinois.

Toutes les autorités civiles françaises, à tous les échelons, étaient emprisonnées ou mises hors d'état d'exercer leurs fonctions. Tous les rouages d'exécution étaient d'autre part paralysés ou détruits.

Les buts poursuivis par le Japon paraissaient être les suivants :

— Pour l'avenir, faire disparaître tout vestige de la domination politique française pour poser les fondements d'une construction nouvelle associée à l'entreprise japonaise dans les mers du Sud ;

— Pour l'immédiat, amener nos protégés à passer de leur pacifique sujétion à une politique sans cesse plus antiblanche et antifrançaise ainsi qu'à une collaboration toujours plus étroite dans tous les domaines, le but final étant une déclaration de guerre aux Anglo-Saxons et une participation active à la construction du nouvel ordre politique et économique de la Plus Grande Asie Orientale.

Pendant quelques mois on assiste alors à cette expérience d'indépendance. Il faut avouer que le bilan de ces activités, lorsque éclate avec la défaite japonaise la crise du mois d'août 1945, est catastrophique.

Partout c'est l'anarchie, les autorités en place étant totalement discréditées.

Mais un parti occulte guette dans l'ombre...

Entre le 17 et le 20 août le Vietminh, installant partout les comités révolutionnaires du peuple, prend les rênes du gouvernement qu'on lui a abandonnées sans discussion, et, tandis que le 29 août l'empereur Bao Daï abdique, se crée le gouvernement provisoire de la République populaire du Viet-Nam, que préside Ho Chi Minh.

Ainsi en six mois le coup de force japonais a fait passer le pouvoir politique et l'administration

de l'Indochine des mains de la France dans celles d'un parti révolutionnaire, par le truchement d'un régime s'appuyant à fond sur l'armée japonaise et qui avait laissé se désintégrer peu à peu toute l'armature du pays.

SEPTEMBRE 1945 - 6 MARS 1946

Et nous en arrivons à l'histoire de ces trois dernières années. Elle débute par une occupation des Alliés. La Grande-Bretagne et la Chine ont été chargées en effet d'occuper militairement l'Indochine pour assurer le désarmement et l'internement des Nippons, le 16e parallèle étant la ligne de démarcation des deux zones, occupation qui devait être toute provisoire, qui laissait à la France l'administration civile et qui devait prendre fin dès que la métropole serait en mesure de garantir militairement l'ordre et la paix en Indochine.

Au nord du 16e parallèle le désarmement et l'internement des Nippons seront très mollement assurés par les forces du général Lu Han, les Japonais cédant des armes aux troupes du Viet-minh et les encadrant de soi-disant déserteurs.

Le gouvernement de fait vietnamien se maintient en place, mais il est tiraillé entre factions adverses, les troupes chinoises ayant amené dans leurs bagages un nouveau parti qui réclame sa part du pouvoir, le Dong Minh.

La France est représentée par un commissaire de la République que les Chinois s'efforceront d'ignorer.

Au sud du 16e parallèle la situation nous est plus favorable. Au Cambodge une révolution de palais chasse l'équipe gouvernementale qu'avaient installée les Japonais ; un accord franco-khmer est en vue, et nos représentants sont bien accueillis. De même dans le sud du Laos.

A Saïgon, par contre, où le général britannique Gracey dispose de moyens réduits, une insurrection générale est imminente. Le Vietminh y tient tous les leviers de commande. Une action s'impose.

Dans la nuit du 22 au 23 septembre le délégué du haut commissaire fait réarmer les troupes françaises emprisonnées depuis le 9 mars et nettoie la ville. La mission britannique tente d'obtenir une trêve, mais on se rend vite à l'évidence que les chefs vietminhs n'ont pas leurs troupes en main. Le 3 octobre arrive le premier convoi des troupes françaises, et le 5 octobre le général Leclerc est à Saïgon. Il va prendre la direction des opérations.

Le 2 novembre l'amiral d'Argenlieu arrive à son tour. Sa mission lui est définie par le général de Gaulle ; elle consiste à réaffirmer la présence française, à réaliser les principes de la déclaration du 24 mars 1945, laquelle annonce une rénovation politique et administrative, soit l'institution d'une fédération indochinoise au sein de l'Union française, fédération dont les membres seront dotés d'une large autonomie sur le plan intérieur.

La première tâche à accomplir, la première aussi qu'il nous est loisible d'accomplir grâce à la compréhension des autorités britanniques d'occupation, c'est la pacification de la Cochinchine et du Sud-Annam.

Dans le sud de l'Indochine la normalisation administrative suit pas à pas la pacification. En Cochinchine la création d'un conseil consultatif va permettre aux représentants des intérêts français et cochinchinois d'étudier le statut futur de cette vieille colonie au sein de la Fédération.

Le développement favorable de la situation au sud du 16e parallèle n'a point fait perdre de vue l'état précaire des positions françaises dans le nord de l'Indochine.

Mettant à profit le soin qu'avait pris le gouvernement d'Hanoï de ne pas rompre tout rapport avec la France, le haut commissaire gardait avec le Tonkin d'utiles contacts. En décembre 1945 d'ailleurs le Viet-Nam reconnaissait officiellement notre commissaire de la République au Tonkin.

Averti de nos intentions, de nos possibilités démontrées par l'ampleur des moyens mis en œuvre dans le Sud, le gouvernement Ho Chi Minh tenait à ménager l'avenir. Des conversations s'engagèrent avec notre représentant : elles durèrent près de quatre mois.

Pour la France l'objectif immédiat était une intervention qui mît en sécurité les vingt mille Français du Tonkin. Une vaste opération de débarquement fut mise sur pied. Pour la réaliser il était nécessaire qu'un accord fût conclu avec la puissance occupante.

A Tchoung-King, le 28 février 1946, un accord franco-chinois réglait l'essentiel des questions pendantes, et surtout celle de la relève. Si nous étions conduits à payer d'avantages économiques substantiels la conclusion de cet accord, du moins parvenions-nous à conserver, à un moment où les négociations s'engageaient pour nous dans des conditions très défavorables, l'essentiel du contrôle que nous avons toujours exercé sur les colonies chinoises en Indochine. Nous obtenions enfin l'assurance d'une relève à brève échéance, et si l'on veut bien se reporter aux conditions du moment il faut reconnaître que nos négociateurs remportèrent alors un succès certain.

Si l'on pouvait escompter désormais un accueil pacifique des Chinois, la réaction vietnamienne dépendait encore des négociations engagées. Celles-ci devaient aboutir le 6 mars 1946. L'accord conclu fondait les principes d'une collaboration franco-vietnamienne. Il avait le mérite à nos yeux de nous garantir, sur le plan militaire, un accueil dénué de heurt.

Pour le Viet-Nam il constituait essentiellement une reconnaissance officielle de sa liberté au sein de la Fédération indochinoise et de l'Union française.

Pour l'un et l'autre camp il annonçait enfin le départ, unanimement souhaité, des forces chinoises qui depuis des mois razziaient le pays.

Cet accord cependant n'établissait que quelques grands principes, des conférences ultérieures devaient en étendre le contenu. En voici l'essentiel:

1° Le gouvernement français reconnaissait la République du Viet-Nam comme un Etat libre, ayant son gouvernement, son armée et ses finances, faisant partie de la Fédération indochinoise et de l'Union française.

En ce qui concerne la réunion des trois Kys, le gouvernement français s'engageait à entériner les décisions prises par les populations consultées par referendum ;

2° Le gouvernement du Viet-Nam se déclarait prêt à accueillir amicalement l'armée française lorsque, conformément aux accords internationaux, elle relèverait les troupes chinoises.

Les conditions diplomatiques et politiques de notre retour ayant été établies, les troupes françaises devaient débarquer le 6 mars à Haïphong. Ce débarquement devait être marqué par un grave incident dont les raisons restent encore obscures. Le sang-froid du commandement d'abord, l'efficacité de la riposte de nos navires ensuite devaient rapidement mettre un terme à l'incident, et quelques jours plus tard le général Leclerc entrait à Hanoï.

6 MARS AU 19 DÉCEMBRE 1946

L'accord du 6 mars n'ayant énoncé que les grandes lignes d'un statut qu'il restait à débattre, dès le 25 mars 1946 l'amiral d'Argenlieu rencontrait Ho Chi Minh en baie d'Along. Le principe d'une conférence fut décidé. Celle-ci devait se tenir à Dalat, du 18 avril au 11 mai 1946.

On enregistra quelques ententes, on nota surtout des divergences de vues, dont certaines très graves.

A Fontainebleau, quelques mois plus tard, les thèses ne s'étant pas modifiées, on dut enregistrer un nouvel échec.

Ho Chi Minh ne pouvant quitter Paris sur cette rupture signa cependant, le 14 septembre 1946, un *modus vivendi* qui énonçait des solutions provisoires aux principales questions d'intérêt immédiat et renvoyait à de prochains travaux la poursuite d'un accord général.

En vérité, ces longues et stériles négociations avaient nettement fait ressortir la vanité de nos efforts d'entente avec un parti qui ne poursuivait en définitive que notre éviction totale. Car l'accord du 6 mars n'avait en fait été considéré par les leaders du Vietminh, et des documents saisis depuis le prouvent sans ambiguïté, que comme une pause. Pause en vue de se renforcer sur le plan militaire ; pause en vue de liquider par la terreur et par l'assassinat toute opposition politique.

Toute cette étape des négociations marque une lente et continue dégradation des positions françaises, dans un climat de haine ouverte supérieurement entretenu par une presse dont les outrances ne connaissent plus de bornes. Le Vietminh paraît bien alors, ayant réussi à voiler son appartenance politique sous le couvert d'un front national, s'imposer comme le catalyseur unique des aspirations populaires. La sanglante dictature qu'il exerce, sous la direction des vieux routiers du parti communiste indochinois, après la comédie des élections du 6 janvier 1946, a réussi à éteindre les voix d'une opposition qui se terre, désespérée d'avoir à constater parfois que certaines autorités locales françaises apportent au Vietminh, dans un naïf respect des termes d'une fallacieuse alliance, un appui direct et souvent décisif.

Il est sans doute inutile de faire le compte des fautes passées, d'évoquer des souvenirs douloureux au cœur des Français d'Indochine, de regretter qu'en des heures décisives des expériences irremplaçables n'aient pas été mises à contribution.

Dans le même temps était apportée à l'un des thèmes les plus chers au Vietminh, à savoir sa qualité exclusive de résistant, une éclatante confirmation. Légende dont on aura fait justice quand on aura précisé qu'à son actif le Vietminh peut tout au plus revendiquer une dizaine de Japonais abattus, dont une demi-douzaine de convalescents, lors de la « bataille » du Tam Dao, qui opposa, vingt-quatre heures durant, deux cents Vietminhs à ce poste d'éclopés.

Il aura fallu toute l'horreur du 19 décembre pour ouvrir certains yeux qui refusaient de se laisser dessiller.

19 DÉCEMBRE 1946 - DÉCEMBRE 1947

A la force répondit la force, et depuis s'éternise une guérilla que favorise la nature du pays.

Deux tentatives devaient cependant encore être faites pour renouer avec Ho Chi Minh, soit la mission Mus et l'appel lancé le 10 septembre 1947 par M. Bollaert dans son discours de Hadong. Deux tentatives : deux échecs.

Aussi le 23 décembre 1947 marquait-il un tournant décisif dans l'histoire du conflit, un communiqué publié à l'issue du Conseil des ministres précisait :

« Le gouvernement a pris note de ce que Ho Chi Minh n'a pas répondu aux offres de négociations faites dans le discours de M. Bollaert à toutes les familles politiques du Viet-Nam et de ce que par radio le Vietminh en a repoussé l'examen.

» En conséquence le gouvernement a décidé de donner plein mandat au haut commissariat de France en Indochine pour poursuivre en dehors du gouvernement Ho Chi Minh toutes les actions et négociations nécessaires au rétablissement de la paix et de la liberté dans les pays vietnamiens. »

L'équivoque était enfin dissipée. Car de ce nationalisme indéniable qui a soulevé, en même temps que tous les peuples du sud-est asiatique, le Viet-Nam, le Vietminh était loin d'être et l'unique et le plus authentique représentant.

DÉCEMBRE 1947 - 8 MARS 1949

De Hong-Kong, en effet, dès le 17 septembre 1947, en réponse au discours de Hadong, S. M. Bao Daï s'adressant à son peuple déclarait : « Répondant à votre appel, j'accepte la mission que vous me confiez et je suis prêt à entrer en contact avec les autorités françaises. Avec elles j'examinerai, en toute objectivité, les propositions qui nous ont été faites. » Les 6 et 7 décembre l'empereur et le haut commissaire se rencontraient en baie d'Along. Le terrain fut largement déblayé et il apparut qu'il n'y avait pas antinomie entre les aspirations nationales vietnamiennes et les intérêts de la France. Il était nécessaire cependant que S. M. Bao Daï puisse reprendre contact avec les représentants qualifiés des partis politiques vietnamiens dont le nationalisme est certain.

Les premiers mois de 1948 furent consacrés à ces prises de contact, et c'est fort de l'appui de conseillers venus des différents horizons politiques et spirituels du Viet-Nam que l'empereur put, le 5 juin 1948, signer avec M. Bollaert la déclaration commune de la baie d'Along. Les deux aspirations cardinales du Viet-Nam, indépendance et unité, y étaient reconnues, tandis que le nouvel Etat proclamait son adhésion à l'Union française.

Mais, encore une fois, seuls avaient été posés de grands principes. Encore restait-il à les définir dans leurs modalités d'application, à les étendre aux rouages complexes d'organismes étatiques. Œuvre infiniment délicate parce que toute novatrice. On conçoit dès lors que les deux parties aient désiré étudier dans toutes leurs conséquences juridiques les engagements qu'elles allaient prendre et qu'il leur ait fallu et beaucoup de temps, et beaucoup de compréhension mutuelle, et beaucoup de concessions réciproques pour, sur le clavier très large dont elles disposaient, dégager les harmoniques d'une entente.

Le 8 mars 1949, dans les salons de l'Elysée, deux signatures venaient clore une étape décisive.

Et maintenant... Les assemblées françaises ont décidé la création d'une assemblée territoriale, qui s'est prononcée à une énorme majorité en faveur du rattachement de la Cochinchine à l'Etat associé du Viet-Nam, sous réserve du maintien de certaines franchises en faveur de la Cochinchine. S. M. Bao Daï a regagné l'Indochine le 28 avril et va reprendre les destinées du Viet-Nam.

A LA BARRE D'UNE DES JONQUES DE GUERRE DONT LA MISSION EST DE POURCHASSER LES PIRATES.

LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE

PAR LE GÉNÉRAL VALLUY

AU seuil de cette présentation, il importe de situer le corps expéditionnaire français d'Extrême-Orient à sa juste place dans le temps et l'espace : petite communauté guerrière quasi improvisée il y a trois ans, devenue une armée véritable, perdue, à 10.000 kilomètres de la métropole, dans un pays plus grand que la France et aussi diversifié, perdu lui-même dans une Asie monstrueuse, sorte de géant qui sort de sa léthargie politique et qui se frotte encore les yeux, étonné par sa masse.

Août 1945, capitulation du Japon. L'événement est plus de six mois en avance sur l'horaire des stratèges. Quelques unités françaises qui ont participé à la campagne victorieuse contre l'Allemagne ont bien été désignées pour être mises à la disposition du commandement britannique ou américain dans l'océan Indien ou dans le Pacifique, mais les dossiers du grand état-major interallié ne comportent encore ni leur transport, ni la forme de leur intervention.

En Indochine le voile se déchire brusquement. Les divisions japonaises, qui n'ont pas été vaincues, ont obéi avec une résignation silencieuse à l'ordre de leur empereur, mais sous leur couvert, et parfois à leur instigation, l'insurrection vietminh éclate, se développe, et partout nos compatriotes, en butte à une violence sournoise ou ouverte, individuelle ou collective, sont menacés dans leurs biens et dans leur vie. Une centaine d'entre eux sont assassinés dans la cité Heyraud, à Saïgon, en septembre.

Et les soldats français sont absents — ou en nombre infime dans des endroits excentriques, débris de l'ancien corps d'occupation qui ont pu échapper à la destruction ou à la captivité en se réfugiant dans les montagnes et en Chine, petits éléments venus des Indes et parachutés sur les arrières.

Les accords de Potsdam ont réparti l'occupation du pays entre les Chinois, au nord du 16e parallèle, et les Anglais, au sud de cette ligne, mais eux non plus ne sont pas là. Quand les premiers viendront, très nombreux, ils donneront l'impression qu'ils ont découvert la terre promise ; quant aux seconds, ils nous ouvriront efficacement la porte de Cochinchine, mais eux seront trop peu nombreux pour assurer la sécurité totale du delta.

Le temps presse. La France est dépourvue de ressources. Sa flotte marchande n'existe plus, et l'armement, l'équipement général de son armée sont sous la dépendance des Alliés. Déjà les premiers dilemmes se posent au commandement français : partir le plus tôt possible et arriver presque démuni de tout ou arriver trop tard !

Finalement les départs des grandes unités s'échelonnent d'octobre 1945 à mars 1946. Il faut citer ces grandes unités, car ce sont elles qui se battaient encore il y a quelques mois et qui, embarquées à Marseille dans l'indifférence générale, ont rétabli la présence française en Indochine.

C'étaient de magnifiques troupes dont nous ne retrouverons peut-être jamais les équivalentes. A défaut de potentiel « matériel », elles possédaient un potentiel « moral » assez extraordinaire. Parties pour un an, elles restèrent plus de vingt-six mois. Et sauf un petit noyau de Malgaches et trois beaux régiments de Légion, dont du reste tous les cadres et la moitié des hommes de troupe étaient français, c'étaient des blancs, des gens de « chez nous », de jeunes hommes qui avaient su recevoir l'expérience humaine de la guerre, la nourrir et qui voulaient la prolonger sur une terre inconnue et hostile. Dans l'ordre partirent : un détachement de toutes armes de la 2e D. B., la 9e D. I. C., la 3e D. I. C., la brigade de marche de Madagascar, des unités de réserve générale, dont un détachement de fusiliers marins. Le « Richelieu », quelques petits croiseurs, les premiers avions étaient sur place dès octobre.

A la tête du tout était Leclerc. A lui seul il valait un corps d'armée.

Pendant la première année on fut livré à l'empirisme et le travail se fit à la « petite semaine » dans tous les domaines. Le grand souci était de faire vivre et subsister les effectifs croissants.

L'appareillage du port était partiellement détruit, les débarquements étaient lents, et il était nécessaire d'ajuster au plus vite le personnel et le matériel qui avaient été acheminés sur des bateaux différents. Le matériel, au surplus, était hétéroclite, d'origine diverse : américaine, anglaise, française. Parfois même il manquait et il fallait aller le chercher à Calcutta, à Singapour, aux Philippines, prévoir tout un lot de pièces de rechange, monter des ateliers, stocker les approvisionnements après les avoir catégorisés, car tout parvenait en « vrac » avec parfois des prélèvements — ou des sabotages — au départ.

La marine de guerre, malgré ses servitudes, assura les transports les plus impératifs, et les équipages aériens se dépensèrent sans veille ni grands repos.

Simultanément faire la guerre sans prononcer le mot : dégager Saïgon, sa banlieue surpeuplée et les routes qui y aboutissent en éventail, affranchir le Laos et le Cambodge de quelques influences malsaines, libérer les provinces rizicoles, rentrer en possession des plantations d'hévéas, réoccuper sans tarder les centres en pleine fermentation, puis les relier entre eux par un premier cordon de sécurité, exercer le contrôle des canaux, qui sont là-bas les voies

LE COLONEL DE SAIRIGNÉ, UNE DES PLUS BELLES FIGURES DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE, PÉRIT DURANT L'ATTAQUE DU CONVOI DE DALAT, EN MARS 1948.

essentielles de communication. Certaines unités furent engagées sans véhicules, sans armement lourd, avec une dotation en munitions réduite ; d'autres ne parvinrent même pas jusqu'à Saïgon : transbordées en pleine mer sur des jonques et des canonnières, elles gagnèrent directement leur zone d'opérations.

En mars 1946 des opportunités de relève des unités chinoises au Tonkin se présentèrent. Les cris d'alarme de nos compatriotes d'Hanoï se faisaient du reste plus pressants. Une division — avec matériel réduit — fut hâtivement embarquée à destination d'Haïphong sur tous les moyens maritimes qu'on put rameuter. Il n'y a pas à revenir sur le malentendu sanglant du matin du 6 mars, si ce n'est pour souligner l'exemple de discipline et de sang-froid rarement égalé dans l'histoire militaire que donnèrent les troupes françaises, esclaves des consignes reçues, subissant pendant plus de trente minutes le feu de l'adversaire sans y répondre. Dès nos premières ripostes, d'ailleurs, les Chinois élevèrent le drapeau blanc et après quelques vicissitudes les débarquements purent commencer les jours suivants.

A peine entrés nous fûmes paralysés. L'encre des conventions avec le Vietminh était à peine sèche que Ho Chi Minh multiplia les manifestations antifrançaises. Il profita de la trêve pour évincer ou spolier nos compatriotes et notre clientèle vietnamienne.

La bataille continuait en Cochinchine. Mais tandis que nous cherchions à régler la situation par des voies pacifiques et que nous alertions sans cesse le gouvernement de Ho Chi Minh sur les conséquences fatales de ses provocations, le Vietminh, exploitant au nord les accords et au sud le « modus vivendi » du 14 septembre 1946, se renforçait et se préparait activement à la lutte armée.

En novembre 1946 il assaillit à Langson un de nos postes, à Haïphong une de nos embarcations. Il tua nos officiers de liaison qui s'interposaient. Il fallut une réaction vigoureuse. Toutes nos communications furent coupées, mais nous persévérâmes dans nos négociations. Le 19 décembre en fin de soirée, levant le masque, il attaquait traîtreusement toutes nos garnisons du Tonkin et d'Annam et massacrait sauvagement nos civils et nos soldats.

Il y eut quelques jours d'angoisse extrême, mais tout le monde reçut le choc sans ployer. Quatre mois furent nécessaires pour renverser la situation à notre profit.

Dès le printemps la reconstruction commença. Par un labeur forcené les lignes de communication furent remises en état, les terrains d'aviation réfectionnés, les digues consolidées, l'autodéfense des villages organisée, les « comités autochtones d'action administrative » mis en place. L'Indochine était sauvée.

Et pendant ce temps-là la lutte avait repris en Cochinchine et dans le Sud-Annam aussi âpre, mais peut-être plus ingrate qu'ailleurs parce que moins spectaculaire, moins genre « bataille rangée », plus insidieuse, sous la forme d'un harcèlement perpétuel contre nos convois, nos notables, nos courriers, le trafic des denrées. La « bataille du riz » fut gagnée en avril, celle du « caoutchouc » en juillet, travail de Sisyphe jamais complètement achevé où s'unissent encore aujourd'hui les efforts de nos officiers, de nos administrateurs, de nos assistants de plantation.

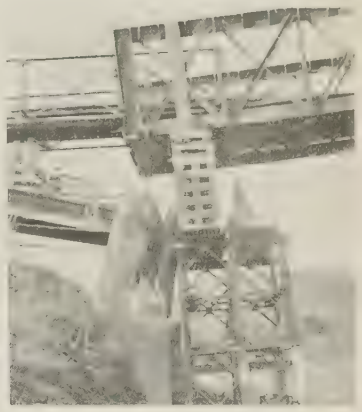
Cinq mois de mauvaise saison interrompirent nos opérations. En fin d'année 1947 des actions de commandos gymnastiqués, sélectionnés avec soin, les unes parachutistes, la plupart amphibies, furent entreprises sur les arrières de l'ennemi, qui s'était réfugié dans les montagnes du haut Tonkin. Durant trois mois nos colonnes légères pourchassèrent en tous sens les bandes de l'adversaire qui s'efforçaient de se reconstituer, détruisant leurs dépôts, leurs approvisionnements divers, leurs cartoucheries. Les pertes du Vietminh en personnel et en matériel furent énormes et son appareil gouvernemental fut disloqué. Son prestige, déjà en déclin, subissait un ébranlement qui pouvait s'étendre sur une large période et ouvrir une voie nouvelle en politique.

Tout en combattant et accroissant ses effectifs — car la métropole n'avait pas marchandé les renforts — le corps expéditionnaire « changeait de peau ».

Les grandes unités initiales de base étaient arrivées sur le type « occidental » approprié à un adversaire déterminé : l'Allemand. Mais en Indochine l'adversaire était tout autre : il refusait souvent le combat et était passé maître dans l'art de la guérilla dans tous les domaines, y compris la propagande. Le terrain n'avait pas son équivalent en Europe : forêts, brousse épaisse, montagnes escarpées, rizières inondées. On n'accrochait ou on n'encerclait que des détachements limités, fuyants et fluides.

La structure de nos unités se transforma : beaucoup de nos

VOICI UNE COLONNE QUI PÉNÈTRE AVEC PRÉCAUTION DANS UN VILLAGE SUSPECT. LA PACIFICATION DES TERRITOIRES TOMBÉS AUX MAINS DES PARTISANS D'HO CHI MINH A NÉCESSITÉ UN TRAVAIL MÉTHODIQUE POUR ÉVITER LES PERTES EN VIES HUMAINES.



A GAUCHE : UN DE NOS PARTISANS MEO. LE CANON DE 37 D'UNE JONQUE. UNE TOUR DE GUET SURMONTE LE POSTE CEINT D'UNE PALISSADE. — CI-DESSUS : CE QUI RESTE D'UN VILLAGE CAODAISTE QUI NOUS ÉTAIT FIDELE. — A DROITE : PARACHUTISTE DE LA JEUNE ARMÉE VIETNAMIENNE. — RÉPARATION D'UN PONT SABOTÉ. — UN SCOUT CAR D'ESCORTE OUVRE LA ROUTE DU CONVOI QU'IL FAUT PROTÉGER CONTRE LES ATTAQUES DU VIETMINH.

artilleurs devinrent des fantassins — et d'excellents fantassins — nos détachements de blindés et du train s'adaptèrent aux routes et à la sauvegarde des convois, nos « commandos » se multiplièrent, notre service de santé « éclata » et fut décentralisé, de même que notre service du matériel ; notre « génie » s'amplifia et épaula les travaux publics civils, partout on leva des partisans et des milices, de petites armées cambodgiennes et laotiennes furent mises sur pied, des tirailleurs autochtones affluèrent dans notre infanterie coloniale, l'armature du commandement territorial se moula sur l'organisation politique.

Un soldat est d'abord et avant tout un soldat. Mais le soldat d'Indochine est d'une espèce très spéciale. C'est lui qui entre le premier en contact, et qui y reste, avec les populations, qu'il soit investi de fonctions politiques ou non, et c'est sur lui surtout que repose ce qu'un écrivain anglais appelait « le lourd fardeau de l'homme blanc ».

Nous savons bien que la vie n'est pas une bergerie, que la « civilisation » n'est pas obligatoirement une grande famille et que les querelles fraternelles sont généralement les plus âpres. Des relations de force constituent et constitueront toujours l'armature des rapports entre les nations et les races. Et, de ce point de vue, les cerveaux indochinois ont été ouverts, nous l'avons voulu, à la technique européenne. Nos moyens de supériorité vont donc s'amoindrissant.

Dans l'intérêt de tous, des forts et des faibles, il faut que la force soit bienfaisante. Elle ne peut se manifester bienfaisante que si elle s'appuie sur le double fondement de la connaissance et de la justice.

La justice, c'est d'abord une volonté de justice.

La connaissance exacte, positive, concrète des conditions du problème psychologique à résoudre, propre à écarter les solutions fausses qui aggraveraient le mal au lieu de le guérir, est difficile à saisir. Elle se dérobe parfois à l'entendement du haut commandement civil et militaire comme à celui de l'humble lieutenant ou conseiller administratif. Trop d'égoïsmes sacrés sont en jeu, trop de défiances mutuelles instinctives, trop de propagandes insidieuses soufflent alternativement des formules de raidissement ou de fléchissement. Et les coups doubles sont vite reçus.

La véritable mesure du corps expéditionnaire doit être prise au bord de la rizière, auprès de l'« homme condamné à la vigilance perpétuelle », le jeune chef d'une petite troupe, fixe ou mobile, qui ordonne le pays. La terre est une éponge, le ciel, une voûte de nuages gris, l'air de la buée tiède. Tout paraît paisible. Le « nhaqué » aux culottes relevées, flanqué de son buffle, a l'air de cultiver innocemment son lopin de champ de riz. Et pourtant chaque chaussée abrite peut-être un groupe rebelle à l'affût, chaque levée à peine perceptible, des armes. De ce marché aligné sur la route seront peut-être lancées tout à l'heure au passage du convoi des grenades. Dans la confusion générale les agresseurs s'évanouiront. Cette jolie pagode sertie dans un bosquet d'arbres peut être un piège, et de même cette maison pavoisée aux couleurs chinoises, à priori neutre et inoffensive.

Le jeune chef français avance prudemment, scrute l'horizon et le terrain proche, le doigt sur la gâchette de son arme. Il se remémore ses consignes, les consignes formelles sans cesse renouvelées. Mais les consignes ne suffisent plus, il n'y a pas de règles absolues, il n'y a que des « situations », comme disait Lyautey. Il sait qu'à un moment donné, fugitif, l'arme devra se braquer ou se tendre, qu'au delà de cette minute, de cette seconde même, il sera une « brute sanguinaire », un suppôt du caporalisme... ou du capitalisme... ou du fascisme, et qu'en deçà il sera un « capitulard » ou tout simplement un imbécile.

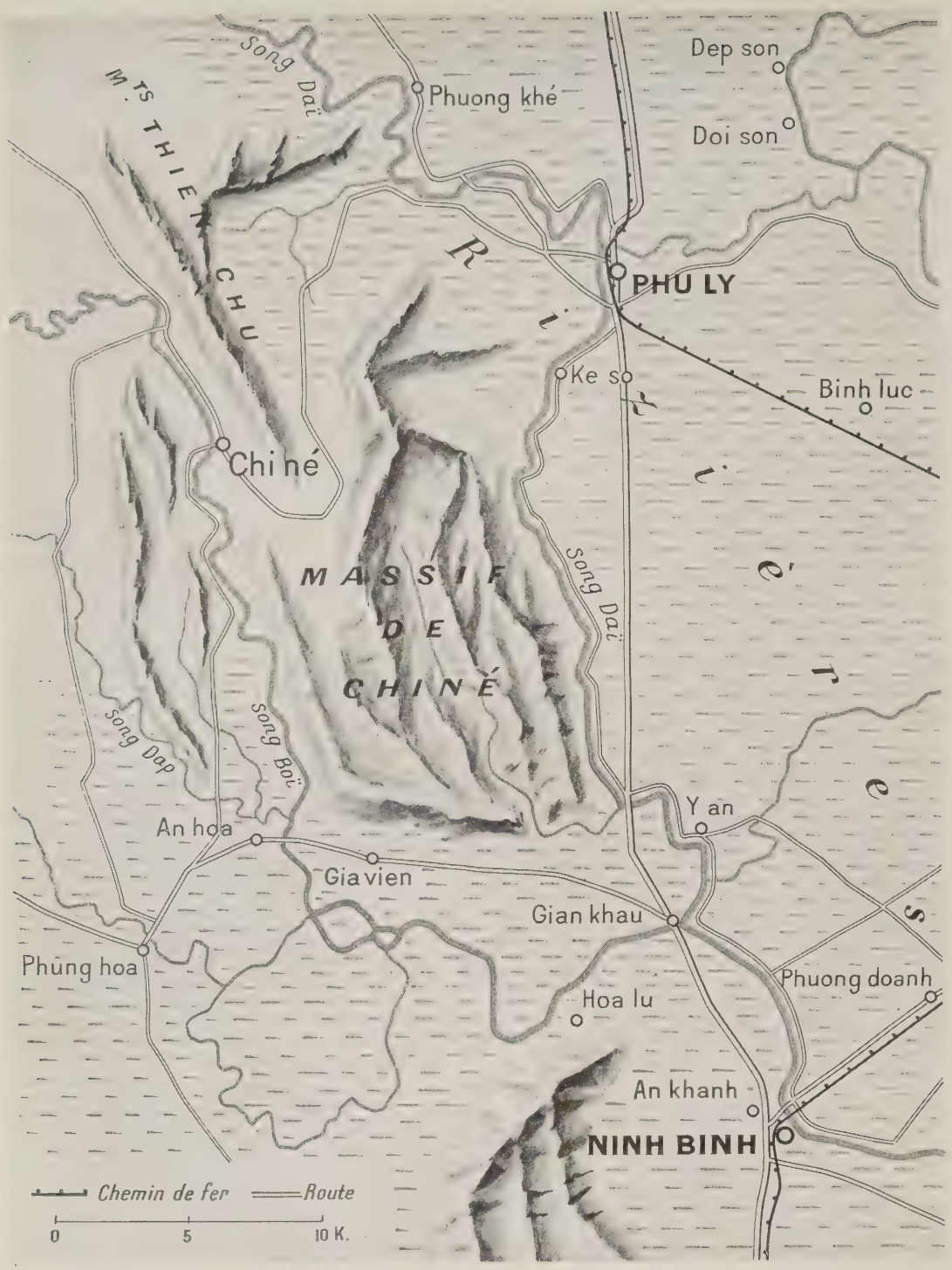
Drames quotidiens du corps expéditionnaire, vécus et résolus du reste à tous les échelons, qui à la longue ont aiguisé les esprits et forgé les caractères.

Composé à ses débuts d'un noyau de troupes coloniales françaises, le corps expéditionnaire a, sous la pression des circonstances, englobé des éléments appartenant à toutes les petites familles militaires et provenant de tous les territoires d'outre-mer.

Champ d'expérience et d'entraînement viril, amalgame de toutes les races et de toutes les armes, synthèse de l'union française et creuset de son armée, il prépare l'outil définitif de demain.

Ses succès, c'est à son esprit qu'il les doit : cet esprit très particulier qu'on retrouve chez tous et qui a séduit tous les hôtes de passage et qui essentiellement est fait de camaraderie, d'enthousiasme, de générosité et d'ab-né-ga-tion.

C'est cet esprit qui a animé cette « vie d'hommes » qu'ils ont menée dans une ambiance exceptionnelle et dont ils ne parviennent, en dépit de tout, à détacher ni leur cœur ni leur pensée.



La zone ou se déroula l'opération « Pégase », dans laquelle la marine joua un grand role.

Armes récupérées dans un dépot du Vietminh.

La bombe ci-dessus provenait des usines d'Ho Chi Minh. — Ci-dessous : les officiers règlent le tir d'une pièce de 105.

ROLE ESSENTIEL DE LA MARINE

DANS LES OPÉRATIONS DITES COMBINÉES

L'opération du massif de Chi-Né, appelée opération « Pégase », avait pour but de détruire les dépôts et usines d'armement, partie importante du potentiel vietminh au Tonkin, situés dans cette région de massifs calcaires percés de grottes à l'abri des bombardements aériens et où se trouvent réunies à la fois des voies d'eau commodes, des mines de charbon et d'anciennes installations françaises qui disposaient de personnel annamite spécialisé.

L'opération était exécutée par deux groupements : le groupement Nord opérant au nord du massif dans la région de Dukhe, et le groupement Sud opérant au sud du massif dans la région de Ninh-Binh.

Ces deux groupements devaient exécuter simultanément une manœuvre identique :

1° Attaque éclair, par parachutage d'éléments importants, d'un des principaux objectifs, objectif choisi parmi les plus en arrière dans la zone rebelle.

2° Pénétration d'une colonne importante le plus rapidement possible vers l'élément parachuté pour lui apporter à la fois un élément d'infanterie, le matériel lourd de combat (artillerie, etc.) et le ravitaillement (1).

Mais le groupement Sud avait sur le groupement Nord l'immense avantage de posséder dans sa zone d'action un réseau de voies d'eau commodes, accessi-

(1) Cette manœuvre permet d'utiliser au maximum l'élément essentiel qu'est dans cette guerre l'effet de surprise et, celui-ci épuisé, d'employer au mieux la supériorité du groupement sur un adversaire disloqué en opérant de l'intérieur vers l'extérieur.

DES COMMANDOS EMBARQUENT SUR LES L. C. M. AVEC LEUR MATÉRIEL.

UNE DES RIVIÈRES SINUEUSES QUI DESCENDENT VERS LE DELTA.

ENTRE YEN-HA ET CHI-PHONG UNE HAUTE FALAISE A ÉTÉ UTILISÉE PAR LES COMMUNISTES COMME PANNEAU PUBLICITAIRE A L'USAGE DE LA PROPAGANDE.

bles aux engins d'assaut de la marine depuis une zone contrôlée par nos troupes (Nam-Dinh), ce qui lui permit d'opérer avec une colonne fluviale donnant au groupement la plus grande liberté de déplacement, facteur essentiel de cette guerre.

Dans cette colonne fluviale qui réunit, après la jonction avec le bataillon parachutiste, l'ensemble des forces du groupement Sud, la marine joua un rôle très important. Ce fut à ses engins d'assaut, ses commandos qu'incomba la tâche d'assurer les déplacements de l'ensemble.

Luttant côte à côte avec l'infanterie, le génie, l'artillerie, tantôt en s'emparant d'un point fortifié accessible seulement par la rivière, tantôt en appuyant la progression des troupes à terre par l'artillerie du bord, les marins furent toujours là pour amener au point voulu le ravitaillement, les pièces d'artillerie ou les moyens d'assaut.

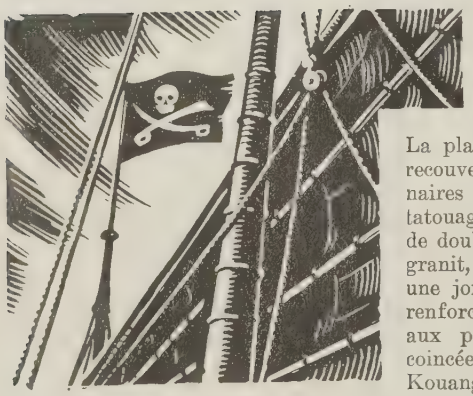
Pour les blessés un L. C. M. transportant l'antenne chirurgicale permettait d'opérer sur place, parfois même sous le feu de l'ennemi.

Ce fut pendant six semaines une entente complète de toutes les armes, qui, travaillant chacune dans son domaine propre, ont réalisé par une coopération correcte un travail d'ensemble fructueux.

« Belle-Poule » ou « Vieux-Charles », les jonques pour commerces aventureux arboraient dans le « maquis » les couleurs françaises.

LE MAQUIS DE LA BAIE D'ALONG

par **LUCIEN BODARD**



Le transport zigzague parmi les rochers de la baie d'Along qui, au milieu de la mer de topaze, ressemblent à des restes pelés de bêtes géantes. La plate-forme avant du bateau est recouverte par une couche de légionnaires dénudés, en képis, slips et tatouages. Soudainement, au moment de doubler la bosse d'un chameau de granit, surgit à quelques encâblures une jonque de haute mer à derrière renforcé, comme celles qui servent aux pirates chinois sur ces eaux coincées entre la côte déchiquetée du Kouang-Si et l'île de Hai-Nan, de sinistre réputation. Mais tout est calme à bord de l'embarcation céleste. A l'exception d'un vieil homme genre Ho Chi Minh qui tient respectablement l'immense barre en bois, la vie apparente se réduit à celle des volailles et des cochons.

Le quartier-maître, depuis quelques minutes à mes côtés sur la passerelle de notre navire, me désigne, à même le flanc de la jonque, une sorte d'embrouillamini rougeâtre qui représente quelque dragon de la prospérité.

« C'est bien la marque de Kiu, le pirate, s'exclame-t-il ; l'ai-je assez pourchassé quand j'étais au maquis dans cette même baie d'Along ! »

Devant ma stupeur manifeste l'excellent homme part dans une bruyante hilarité. Comment cela, je n'avais jamais entendu parler du maquis français de la baie d'Along ? Et sur mon signe de tête négatif de me narrer longuement l'histoire, comme font, paraît-il, les loups de mer.

« Cela se passait, dit-il, en 1945, au milieu du méli-mélo des événements ; il y avait tout à la fois des Japonais impassibles, Hiroshima, des agents américains, Ho Chi Minh, des pirates de profession, des comités révolutionnaires, des réguliers chinois, des seigneurs de la guerre, des nationalistes de tous crus et, parqués dans les villes, des milliers de Français sous la hantise de l'assassinat collectif. Partout des drapeaux avec des soleils, avec des étoiles, avec toute la gamme céleste en somme ; partout des gens qui s'entre-tuaient selon mille combinaisons également ingénieuses, le tout brochant sur un fond de famine à l'asiatique, quelque chose comme deux millions de morts pour le delta tonkinois.

» Cependant nous étions déjà quelques hommes sur des jonques de hasard, à l'emblème des tibias et de la tête de mort, traquant et traqués parmi les dédales infinis de la baie d'Along, mais les seuls Français en liberté au-dessus du seizième parallèle. Il y avait de Beaucorps, et Beaudoux, et Delay, et Laroque, et Jégou, et quelques tirailleurs fidèles ; comme matelots, des pirates chinois dans la bonne tradition du genre, tout débonnaires et tout gras, et d'une constance à toute épreuve, à condition que le butin ne manquât pas. C'était cela, le maquis de la baie d'Along. »

Certes, ce maquis appartient déjà au passé, mais à un passé tellement étrange que je vais répéter ce que m'a décrit le quartier-maître.

Mars 1945. — La rade chinoise de Pak-Hoi est bigarrée de jonques et de sampans aux voiles violemment colorées, semblables, quand elles se déploient, à de vastes éventails. Tellement sauvage est la côte que les détachements nippons s'aventurent rarement en ces repaires ; mais, par la jungle et la montagne, arrivent du Tonkin, après des semaines et des semaines d'un cache-cache féroce, de pauvres hères en forme de squelettes vivants : les quelques Français qui ont pu échapper à l'agression japonaise. Et pourtant c'est avec ces évadés que sera formé le commando de la baie d'Along, autrement dit le maquis.

La base est à Long-Moun, dans le castel en ruine édifié par un crésus chinois, quelque roi de la contrebande pratiquant en ses vieux jours une retraite confucéenne. La bâtisse démantelée, au-dessus de la falaise à pic, domine solitairement des myriades d'îlots effrités. Une espèce de crainte plane sur ces lieux écartés : n'est-ce pas là que, de mémoire d'homme, se cachent les forbans qui écument les mers environnantes ? Dans des recoins sauvages, des marchés hebdomadaires rassemblent des esclaves et des armes ; à la fois les belles filles de Canton et les mitraillettes américaines.

Cependant un ordre de Kunming est arrivé à Long-Moun : arrêter tout le pullulement maritime qui, sous l'aspect du sampanier père de famille ou de l'honorable bandit, sert au trafic nippon. Les Français se procurèrent donc à Pak-Hoi, auprès de messieurs les armateurs en robe de soie, après tout un cérémonial de dîners et de kampés, quelques jonques rapides pour commerces aventureux. Et après les baptêmes — la terminologie nouvelle allant du *Vieux-Charles* au *Fégaf* — c'est la glorieuse incertitude de la « course ».

Des épisodes, il en est de comiques, comme celui de cette première prise : une pauvre jonque vermoulue et puante, avec un propriétaire si chenu, si malheureux, qui pleure et supplie tellement selon les rites — larmes sèches et courbettes à 90 degrés — qu'on lui restitue finalement sa barcasse.

La baie d'Along, jadis centre de tourisme, devint en mars 1945 le théatre des exploits des maquisards français arrivés du Tonkin, où ils étaient parvenus a se soustraire a l'agression japonaise. Après s'être procuré dans le port chinois de Pak-Hoi quelques jonques rapides, ils reçurent la mission d'arrêter le pullulement maritime qui abritait le trafic nippon. Pendant plus d'un an ils vécurent en véritables corsaires dans le dédale fantastique des rochers et des ilots, jusqu'au jour de l'apparition de la flotte de guerre française.

Le « Vieux-Charles » participant en mars 1946 a une revue navale. La baie d'Along est parsemée de profondes grottes calcaires.

L'équipage du « Vieux-Charles » avant le départ pour une chasse. Un poste de garde indigène dans une des iles de la baie.

Le « Vieux-Charles » accoste le croiseur « Emile-Bertin » au cours d'une revue. Les masses sombres des rochers de la baie d'Along.

Aussitôt le vieillard de grimper avec une agilité de singe sur les vergues, d'où, par un effet maladroit de manches, il fait tomber une pluie d'or : le bois évidé du gréement, en ce rafiot soigneusement infect, sert de cachette aux contrebandes précieuses comme les dollars ou l'opium.

Mais le fond de l'existence il est dans la routine de l'errance. Longuement le quartier-maître m'a parlé des batailles.

LA PREMIÈRE RENCONTRE

« Ce jour-là, me dit-il, nos embarcations sont paisiblement mouillées au chenal du Jaguar, une sorte de fleuve marin qui s'écoule, glauque et mathématique, entre des murailles rocheuses en tuyaux d'orgue ; on aurait pu croire à quelque coup de kriss d'un Roland oriental. Mais le nasillement d'un message radio tombe brutalement dans l'heure poisseuse et vide de la sieste ; la vigie, du haut de son piton, aperçoit dans une île au bout de l'horizon l'épaisse fumée rougeâtre d'un village en feu ; l'explication est à côté, dans la crique voisine, où se sont ancrées deux jonques de pirates. Déjà nos propres Chinois — ils me rappellent toujours des pommes soufflées encore dégouttantes d'huile — hissent les voiles avec des gestes ancestraux d'une aisance de taylorisme perfectionné : c'est la guerre. Ce qui s'est déroulé ensuite me paraît plus un phénomène de la nature que l'effet de volontés humaines, tellement chaque chose relève d'une fatalité. Il y a la marée, à peine marquée par quelques glouglous au passage des grottes, qui, de sa puissance mystérieuse, entraîne nos bâtiments dans le goulet, corridor toujours rétréci où s'engouffre un vent contraire ; il y a ensuite, sur la nappe de la mer, un large vent arrière qui pousse bêtement nos voiles, rapiécées de morceaux bleus tout comme le vêtement d'un paysan chinois. Et puis nous avons retrouvé les ruses de notre enfance ; le branlebas de combat, mais c'est d'enlever les pavillons, de camoufler les hommes à fond de cale de façon à ce que nos jonques se présentent, dans leur ligne de file, comme de paisibles commerçants en caravane maritime. D'ailleurs le stratagème réussit : l'ennemi, confiant dans le nombre de ses tonneaux — un morceau de 70, un morceau de 80 — continue paisiblement le va-et-vient de son brigandage ; on aperçoit sur le rivage les points noirs des hommes qui, tels des fourmis surchargées, rapportent sur leur dos les pièces du butin. Le village, au fond, ne flambe plus guère ; c'est déjà du calciné.

» Cependant le trouble gagne l'honorable partie de brigandage à mesure que le *Vieux-Charles,* assumant soudainement la dignité de vaisseau amiral dans une flotte de combat, commence le langage des signaux. Au « déployez-vous », quand nos trois jonques font, comme dans un ballet, la figure du râteau, les pirates s'efforcent fiévreusement de lever les ancres et les voiles. Mais déjà au « chacun pour soi », cet antique signal de l'assaut sur mer, il y a comme une résignation, en tout cas un silence poignant et absolu : nos jonques tirent au bazooka sur des cibles déjà mortes ; paradoxalement, j'ai l'impression d'une immolation devant ce capharnaum classique, quasi hollywoodien des voiles en feu, des gouvernails emportés, des coques déchiquetées. Quand nous amenons nos voiles le courant nous pousse tout doucement, mètre par mètre, vers ce qui n'est déjà plus que des épaves ; mais au moment du choc j'aperçois tout à coup un énorme remblai fait avec des sacs de riz et, avant que je comprenne, des balles giclent de tous côtés. Quand de Beaucorps tombe un sergent hurle : « Le lieutenant est tué » ; mais déjà l'officier s'est relevé ; il a le visage explosé, il donne posément les ordres d'abordage. Je me souviens confusément de la fin : une sorte de fracassement, des poursuites et des clameurs, une mêlée confuse qui se prolonge dans les cales. Enfin il n'est plus que quelques hommes qui s'enfuient sur la plage ; ce sont des Japonais : on écrasera plus tard, à coups de bazooka, le rocher sur lequel ils se sont réfugiés. »

AUX PRISES AVEC LA FAMINE

Cette existence a duré des semaines, jusqu'à la grande espérance de la capitulation nippone. La flottille se rend alors en grande hâte à Hongay, mais le port charbonnier est mort, sinistre ; rien que quelques Annamites contractés, tout en noir, avec d'énormes pistolets battant sur les postérieurs, qui disent avec excitation : « La République populaire de Hongay est proclamée, partez ! » Les Français du lieu sont déjà emprisonnés.

Encore une fois il faut recommencer à errer sur des eaux hostiles, indéfiniment, auprès des mêmes rochers aux noms d'animaux. Temps étranges où la modeste flottille croise parfois d'énormes armadas de jonques, quinze, vingt à la queue leu leu, enfoncées jusqu'au ras bord sous le butin « légal » de quelque général chinois.

La famine s'est établie à bord avec l'épuisement des rations « Pacific ». Non seulement le Viet-minh a proclamé le blocus alimentaire, selon le slogan : « Ne vendez pas aux Français ! », mais voilà que les autorités chinoises de Pak-Hoi — où sont les kampés d'antan, quand tout le monde finissait par rouler sous la table ? — ont interdit tout ravitaillement à ces formations « illégales ». Parfois cependant un sampan, comme tant d'autres, s'agglutine à la cité flottante qui prolonge Pak-Hoi sur l'eau ; la baie est un plancher grouillant, avec quelques interstices d'eau noirâtre. Mais dans ce sampan est caché un Français qui, en quelques heures, fait son marché par personnes interposées. Quand, à l'appareillage, survient le douanier, il ne reste plus que la méthode du pistolet dans une main et de la liasse de billets dans l'autre. Mais le gabelou est compréhensif — tout le monde trinque.

Dans le lent écoulement des jours, la flottille va de base en base. Heureusement cette monotonie est rompue par des aventures nouvelles, les missions sur la côte d'Annam, où, sous le signe de l'étoile d'or sur fond jaune, s'édifie la société à qui Ho Chi Minh garantit des félicités inouïes.

Laroque a commencé. Un mois entier, dans des haillons misérables de nha-qué, il traîne sur un sampan à l'embouchure du fleuve Rouge ; c'est une contrée plate, pauvre, désespérante, perdue dans un infini de marais, avec parfois la plaque luisante d'une saline, avec surtout quelques églises dont les clochers pointent vers le ciel comme dans une imagerie bien pensante : la population est catholique — bientôt les fidèles estiment que ce Blanc mal déguisé, qui porte une sorte de tonsure, est un prêtre persécuté. Et quand le vieux pêcheur du sampan, qui a trop bu de chum, bavarde inconsidérément, toute la communauté chrétienne assure la fuite de Laroque.

LA GRANDE AVENTURE

Mais surtout, au début de septembre, la mousson gonfle les lourdes voiles du *Fégaf* — 600 litres d'eau douce remplissent les soutes, les bandes de cartouches font des guirlandes autour des mitrailleuses et le vieux patron chinois, accroupi sur le château arrière, est plus que jamais un Bouddha bon vivant. C'est bien la grande aventure, celle où la jonque, commandée par Baudoux, doit pénétrer en plein pays vietminh, à Hué — l'ancienne capitale impériale. A l'embouchure envasée de la rivière des Parfums pèse une solitude totale ; au delà de l'eau si trouble que le vent paraît soulever de la boue, il n'y a que l'écœurante ligne de verdure des paysages tropicaux à la Conrad. Un you-you conduit à la côte deux parlementaires, mais, après l'infinie longueur d'une heure, c'est une grosse jonque toute bardée d'Annamites en armes qui revient. Pendant que ces messagers remettent avec des gestes menaçants de théâtre une lettre trop polie d'invitation à Hué, éclate tout à coup la criaillerie d'une altercation en annamite : un des tirailleurs a été traité de traître. L'homme bouleversé murmure à Baudoux : « C'est un piège... » ; mais déjà l'équipage chinois, sans doute mû par une expérience ancestrale, a appareillé subrepticement. Brusquement un coup de vent arrache le *Fégaf* à l'étreinte de la jonque ennemie.

A peine à quelques lieues en mer une tempête soudaine rabat le navire sur la côte. Un craquement et les voiles déchiquetées pendent comme des lambeaux en dents de scie ; il ne reste plus que la ressource d'être porté par l'ouragan vers le sud. Des journées durant, l'esquif longe tant bien que mal la terre hostile, suivi à la trace par les fusées et les signaux du vietminh. Enfin une accalmie permet un mouillage dans une crique déserte près du cap Varella ; il faut réparer et s'approvisionner. Une équipe de débarquement, ayant escaladé une dune, découvre seulement un torrent desséché dont le lit, marqué de fleurs éclatantes, serpente dans un paysage ruiniforme. Mais soudain retentit à travers cette aridité le bruit lugubre d'une trompe ; encore une fois il faut fuir. Une semaine encore et la mousson, de sa régularité mécanique, pousse le *Fégaf* sur une mer toujours plus tropicale.

Devant la baie de Cam-Ranh — encore plus somptueuse que celle de Naples — l'océan se déchaîne comme une soupe au lait, dans une véritable cacophonie de vagues : la mousson s'est soudainement renversée. Le mât s'écrase sur le pont de toute la longueur de ses 5 mètres, en creusant un cratère parmi les planches, et le *Fégaf* n'est plus qu'un radeau à la dérive qui rebrousse chemin à 7 nœuds à l'heure ; inexorablement tous les sommets des jours passés reviennent dans l'horizon crémeux, à la façon d'un film présenté à l'envers : soixante milles sont ainsi perdus dans une seule journée. De plus le vieux baril à eau ne contient plus, dans ses profondeurs, que quelques litres d'une mixture saumâtre. La soif s'est installée et le ciel demeure toujours bleu. Enfin, dans la pénombre du crépuscule, devant un village de pêcheurs si calme, si apparemment inoffensif sur son cordon littoral, le *Fégaf* jette l'ancre. Le mât n'est pas encore réparé à l'aurore et l'incertitude des premières lueurs est accompagnée du clapotis d'un sampan : le comité révolutionnaire veut perquisitionner — n'y aurait-il pas des Européens à bord ? Cette prétention se heurte au mépris des matelots chinois, assis en tailleur auprès de la barre. Pendant de longues minutes les trois Français, à travers les fissures d'une paroi de bambou, suivent les péripéties minutieuses d'une discussion à l'orientale. Enfin les Annamites s'éloignent, mais ce n'est que pour demander des ordres, selon le procédé de la voie hiérarchique. A peine au bout d'une heure la plage fourmille déjà de toute une foule hostile ; un ersatz de mât, dressé tant bien que mal avec quelques tresses de bambou, permet encore une fois un appareillage à la sauvette, au nez d'une flottille de sampans.

Il y a toute la banalité des drames de la mer. Quinze jours le pauvre *Fégaf* essaie, à force de bordées, de surmonter le vent hostile. L'eau manque tout à fait. Le navire est voué au silence de l'abandon — seul le jazz de Singapour continue sa gaîté incongrue. C'est déjà un vaisseau fantôme, avec un équipage de Chinois trop au large dans leur peau, avec les tirailleurs annamites vautrés en d'étranges contorsions cadavériques. Les cales puent la fièvre et les vomissements. Le *Fégaf* n'est qu'une épave livrée aux hasards des brises et des courants.

Et c'est alors le miracle de la « bonne » mousson, la mousson sèche et froide de l'hiver qui cueille au passage les malheureuses voiles. Après tant de malheurs il est comme une ironie dans cette course légère, presque aérienne qui efface ces côtes éternellement mortes et noires, aux villes tapies sur elles-mêmes. Quelle émotion que celle de la première lumière au milieu de la nuit — il s'agit du phare du cap Saint-Jacques. L'odyssée finit en imagerie d'Epinal. Une jonque minable, chaotique, ose se diriger sur l'imposante masse du *Richelieu,* ancré, dans toute sa gloire, à l'entrée de la rivière de Saïgon. Mais quand le cuirassé fait les sommations d'usage la jonque hisse le pavillon français et un homme, ou plutôt quelque chose de barbu et de loqueteux, trace, à la faible lueur d'une lampe électrique, les points et les traits de ce message : « Jonque *Fégaf,* de la France Libre, venant baie d'Along, demande remorquage. » Vingt hommes sont ensuite montés sur la coupée : l'équipage du *Richelieu* est rangé dans la formation des honneurs.

LA FIN D'UN GLORIEUX MAQUIS

Là-bas, au large du Tonkin de Ho Chi Minh, la routine des pirates, des courants et des rochers a duré pour la petite flottille plus d'un an encore. L'aventure est là jusqu'au dernier jour, quand arrive aux Gotto — l'ultime havre des jonques errantes — un aviso véritable, qui s'appelle *le Sénégalais.* Le bâtiment, qui a mouillé au large dans l'attente de l'aurore, n'est guère qu'un reflet sur l'océan — sa force n'est encore que virtuelle. La nuit est pleine, du côté des îles, du fracas d'une bataille ; le jour se lève sur des couches de cadavres devant les fortins français à moitié consumés. Il y a eu le dernier effort du Vietminh — un régiment qui s'est rué, par vagues habillées en noir, à même les ténèbres contre les mitrailleuses qui crachaient au hasard. Quand à l'aube fuient les derniers vietminhs vers leurs sampans soigneusement cachés dans une anfractuosité de la côte débarquent en même temps les marins du *Sénégalais.* Quelques semaines plus tard c'est toute la flotte de Leclerc qui est rassemblée aux Gotto ; et les jonques, les pauvres jonques de la baie d'Along, elles feront bien, en parentes pauvres de cette superbe compagnie, la remontée sur Haïphong. Mais leur temps est fini, le temps où le maquis arborait seul les couleurs françaises sur les étendues immenses de la révolution et de la piraterie.

BEAUTÉ

D'UN ACCUEIL AU PAYS DES FLEURS

par XAVIER de CHRISTEN

MALGRÉ les contre-coups de la guerre l'Indochine a de beaux jours à vous empêcher de croire au malheur. Elle demeure, au milieu de ses hibiscus et de ses bougainvillées, un pays à fleurs et à soleil. Les couleurs qui éclatent à la surface des choses lorsqu'elles ne sont pas défraîchies par l'habitude d'être regardées saisissent le visiteur : une rutilante collection d'images d'Epinal. Dans la seule région comprise entre Dalat et Ban-Me-Thuot chacun retrouve les contrées dont il rêve : sa Côte d'Azur ou ses Niagaras ; au bord des lacs, des tristesses scandinaves ; des fourrés de bambous hantés par le tigre ; des forêts congolaises ; des savanes où se cambre le corps rouge d'un chef Rhadé tandis que des filles aux seins magnifiques évoquent leurs sœurs polynésiennes. Ailleurs on découvre, avec une amplitude à peine moindre de mouvement, les ondulations pelées des Rocheuses ; et certaine chambre de l' « hôtel du Grand-Cerf » à Ban-Me-Thuot, aux parois de planches garnies de selles, de fusils et d'arbalètes moïs, rappelle le Far-West de l'époque héroïque.

Cette diversité, relativement resserrée sur les hauts plateaux, s'étale à plus large échelle du sud au nord de l'énorme Indochine. Chaque type de paysage, brousses indomptées, rizières saturées d'humanité, s'affirme avec une insistance qui n'est pas coutumière dans nos « petits coins » de France.

La spongieuse Cochinchine donne la notion de l'espace. Si la plaine des Joncs, où vibre par intermittence l'envol noir et blanc d'une compagnie d'oiseaux aquatiques, a ses austérités, si les sampans qui glissent sur les affleurements des rachs enfoncent parfois leur proue animée d'yeux polychromes sous des palmes secrètes, le Nam-Bo livre sa verte étendue. A l'égal de leurs plaines à paddy sont ouverts les Cochinchinois. On lit la détente sur leur visage réjoui ; ils s'abandonnent volontiers aux délices d'exister. C'est qu'ils se sont fixés sur un sol qui pour leurs ancêtres fut terre promise avant de tourner au paradis perdu. Saïgon, cocktail d'odeurs et d'ombrages d'Asie, de cafés parisiens et d'automobiles américaines, est encore paradis de la quantité. L'Extrême-Orient y multiplie ses effets d'accumulation : embouteillage des lourdes jonques sur l'arroyo chinois, amoncellements aux étalages de mangues, litchis, seins de lait, de piments rouges, de conserves,

Il n'est pas rare de rencontrer des chasseurs a l'abri des éléphants, au milieu des savanes du Cambodge que protège l'indulgence extasiée du Bouddha du temple d'Angkor (a gauche). La danse en Indochine revêt toujours un caractère religieux depuis les temps les plus reculés, comme en témoigne la danseuse ci-dessous. (Art cham du VII[e] siècle.)

Un des dragons qui ornent les escaliers d'une pagode.

CI-DESSOUS : QUELQUES-UNS DES PLUS BEAUX SPÉCIMENS DE LA FAUNE AQUATIQUE DES MERS DE CHINE. A GAUCHE, JOLIES PHU-SAO, AU CHIGNON AGRESSIF, PRÉPARANT LEUR REPAS PRÈS D'UN SAMPAN AMARRÉ SUR LE FLEUVE, SILLONNÉ DE MULTIPLES EMBARCATIONS LÉGÈRES.

En baie d'Along, entre les rochers plantés comme des dents inégales, passent, telle l'arête dorsale d'un dragon, les voiles des jonques.

de vessies de poissons, de jarres à nuon-mam, de canards laqués de rose ; foule des marchés si compacte que de loin elle ne forme qu'une masse inerte surmontée de chapeaux pointus ; s'y coudoient opulents mannequins drapés de saris, des Indiennes et des Cochinchinoises aux grâces de roseau ; sur le pantalon de soie blanche elles arborent des robes vives.

Avec leurs élégances contrastent les bruns des femmes du Tonkin, à peine rehaussés à la taille d'un chiffon vert. Les Vietnamiens de Hanoï ou de cette Haïphong dominée de cheminées d'usines, quand les maisons de commerce prévalent dans le Sud, sont plus robustes et plus âpres. S'ils sont moins expansifs, ils sont plus efficaces. A Saïgon l'on vit. A Hanoï l'on pense et l'on agit. On accorde moins à la nature et davantage à l'éducation. Ici, comme en France et comme en Chine, s'opposent gens du Nord et méridionaux. Le laisser aller volontiers gouailleur des élites saïgonnaises, issues d'une contrée neuve, s'égaye du traditionalisme compassé des intellectuels de Hanoï, souvent fidèles au costume mandarinal. Le Nord a son armature. La rude influence des montagnes suffit à donner du muscle au paysage et aux hommes. Le Nord connaît seul le crachin et les repliements d'un hiver tonique. Aux écrasements de la lumière il préfère les nuances fugaces. Elles renouvellent à chaque tournant du jour l'aspect de la baie d'Along. Entre les rochers plantés dans l'eau comme des dents inégales, mais conformes à un type malgré les fantaisies de l'érosion marine, passent, aussi épineuses que l'arrête dorsale d'un dragon, les voiles feuille morte des jonques. Un art est partout au Tonkin qui force la nature dans les contraintes de lignes insolites.

Entre les empâtements de la Cochinchine et le Tonkin, où se durcit le trait, Hué a des transparences d'aquarelle. La Citadelle, au bord de la rivière des Parfums, où traînent, le soir, des sampans illuminés, apparaît hiératique à travers le bleuté de volumes d'air que les célèbres céramiques ont tenté de fixer. Ses douves sont franchies face aux portes monumentales inspirées des fastes de Pékin par des ponts étrangement arqués comme les sourcils des belles filles d'ici. Aux toitures tortueuses de ses pavillons se déroule une sorte d'étiquette architecturale qui reflète tout l'esprit de cérémonie de l'Asie. S'en retrouvent les méandres, au théâtre, dans les courbettes de héros, mandarins échappés pour une nuit aux vitrines d'un passé confucéen, généraux qui portent des armées symboliques au dos de leur tunique hérissé d'oriflammes.

A ces personnages encore si vivants dans l'imagination populaire correspondent sur l'autre versant de la chaîne annamite, ouvert, le long du Mékong, aux influences indiennes, les protagonistes du Ramayana. Il faut avoir, des terrasses du palais de Luang-Prabang, à l'occasion des fêtes nocturnes, regardé descendre du Phu-Si (la triomphante colline) une théorie de jeunes filles brandissant des lanternes en forme de lotus pour accéder à ces spectacles de l'antiquité auxquels la nature n'était pas scène trop grande. Il faut avoir vu défiler le cortège royal quand les cocotiers découpent leur panache sur le crépuscule, profusion de drapeaux rouges et blancs, double haie de licteurs vêtus d'émeraude et d'écarlate, dignitaires chamarrés chevauchant les masses assombries des pachydermes ou de minuscules coursiers, palanquin du souverain abrité du parasol, jolies Phu Sao aux chignons agressifs agenouillées pour l'offrande des fleurs.

Si les cours d'amour qui préludent aux fiançailles leur inspirent, plus qu'aux garçons, d'alertes reparties, à l'étranger qui les dérange pour obtenir bol d'argent martelé ou tissu filé d'or elles répondront successivement : « Bo mi » (y a pas), « Bo daï » (y a pas moyen), enfin, suprême défense, « Bo hou chak » (je ne comprends pas) si l'on a le mauvais goût d'insister. Mais nul ne saurait leur en vouloir d'être lasses de la seule pensée de l'effort. Car le ciel est bleu comme une tentation. Dans cette limpidité de l'atmosphère les choses perdent de leur épaisseur. Un pays sans perspective commande une existence à fleur de peau. Le Laos mène à la sérénité bouddhique.

L'indulgence extasiée du Bouddha protège le Cambodge, de la plage de Kep aux ruines d'Angkor. Deux cents fois son sourire émerge de la mousse de pierre des cinquante tours du Bayon. A travers les foisonnements de la matière s'éternise le bavardage d'une âme purement artiste.

Il est émouvant de réfléchir que pour édifier les groupes architecturaux d'Angkor, où s'enchevêtrent les styles, un peuple entier s'est vidé de ses richesses et de sa substance jusqu'à n'être plus, en face de ses ennemis, qu'une proie parée pour la mort.

Masque de Garuda, le roi des oiseaux.

Mlle Bunnah, première danseuse (quatorze ans).

Combat du roi des Yaks et du singe blanc.

RITES DE LA DANSE AU CAMBODGE

par Guy Porée

La tradition touristique veut que certains soirs on évoque le faste de la cour d'Angkor en animant les ruines de danseuses. Les étoffes lamées, l'or des coiffures effilées et des masques, les bijoux, les bras souples luisent sur fond de nuit, dans l'éclat des projecteurs, avec, en arrière-plan, l'ombre du temple scintillant d'innombrables torches. Le poète se plaît alors à confondre les ballerines modernes avec les personnages féminins des bas-reliefs et, se croyant encore aux temps du brahmanisme, parle avec enthousiasme de « danses sacrées », de « petites prêtresses mystérieuses ».

De nos jours, en effet, le rôle sacré des danseuses royales se borne à représenter des divinités, agenouillées autour de l'urne des funérailles ou dansant un ballet de souhaits de bonheur. Et si les danseuses demi-nues, aux riches diadèmes, aux gestes rituels peu variés, des bas-reliefs d'Angkor étaient vraisemblablement vouées au culte de divinités brahmaniques et affectées au temple dès leur jeunesse, il existait également, comme le fait remarquer Groslier, des danseuses profanes. Le roi Yaçovarman « apprenait à danser aux princesses en leur donnant la mesure » et l'usage était, déjà, de lui offrir les plus jolies enfants pour son corps de ballet.

Il y a seulement quelques années les danseuses royales vivaient recluses au palais. Illettrées et dociles, elles apprenaient sans comprendre, sous la baguette de rotin des maîtresses qui leur serinaient gestes et rôles ; puis, à leur tour, devenues trop vieilles pour danser, elles s'appliquaient à transmettre aux jeunes les gestes rituels et les coups reçus. Ce mode d'enseignement, compte tenu des intrigues, n'était pas sans danger. Il appartenait à S. A. R. la princesse Suramarit de reprendre la tradition et de la fixer par des méthodes d'enseignement plus modernes.

Les danseuses ne sont plus cloîtrées au palais. Elles vivent dans leur famille, mais

Danseuses royales dans les ruines du Bayon.

chaque matin se rendent au Conservatoire royal. Comme autrefois elles débutent par la demi-heure d'exercices d'assouplissement, puis elles répètent ; le soir, elles vont à l'école apprendre à lire et à écrire. De plus, un cadre d'enseignement technique a été créé où l'on forme des maîtresses spécialisées.

L'entraînement est fort dur et doit être commencé vers l'âge de huit ans. Il s'agit de donner au corps de la jeune fille la souplesse d'un arc. Ses reins, ses bras, ses doigts et même ses orteils doivent s'incurver avec aisance. Il lui faut gagner en tous ses membres un équilibre parfait, car le symbolisme des gestes exige une rigoureuse coordonnance.

De l'avis des danseuses, les photographes et même les modeleurs de statuettes sont comiques par leur maladresse et leur ignorance de la danse, au point de ne savoir saisir un geste qu'à contre-temps, de n'en reproduire le plus souvent que la préparation, ou le moment où, déjà se défaisant, il en annonce un autre.

La danse cambodgienne, qui semble n'être que souplesse très liée, se décompose en une série de petites saccades à peine marquées, mais très précises, scandées par le claquement des baguettes noires des choristes. Impassible, impersonnelle, la danseuse dessine une suite de gestes et de poses, signes invariables au sens connu, qu'elle s'applique à tracer nettement par le jeu parfait de tous ses membres. Groslier la compare à une calligraphe. Rien de spontané, et, si on l'immobilise à chacune des étapes par lesquelles passe son geste, elle apparaît toujours comme une statue en parfait équilibre ; mais le geste n'a de signification qu'au moment précis où il est achevé, le temps d'un battement.

On conçoit que cet art exige un apprentissage assez long, un entraînement minutieux et que les trois qualités primordiales, par ordre d'importance, soient la précision des gestes, la beauté, la vertu aussi, puisqu'une vie tant soit peu dissipée « abîme le rythme du corps ».

Exécutés par une danseuse expérimentée, les exercices d'assouplissement semblent un jeu harmonieux, mais ce n'est pas exactement un jeu pour les débutantes. Tantôt jambes croisées, les pieds repliés sur les cuisses, elles se courbent lentement en avant, creusant les reins, touchant du front le sol. Tantôt, comme on casse une branche en la ployant sur une pierre, posant le coude sur un genou, elles plient leur bras en arrière, pesant dessus pour en forcer la jointure. Tantôt elles se retournent simplement les doigts sur le dos de la main. La maîtresse veille à ce qu'elles n'y aillent pas trop doucement. Souvent elle les aide et, d'une torsion plus précise, améliore l'assouplissement.

Chaque matin, après ces exercices, les danseuses étudient les gestes de leur rôle réparties en quatre groupes : yaks (ogres), dieux et princes, déesses et princesses, singes. Chaque groupe est dirigé par deux maîtresses et deux répétitrices pour les débutantes. Seuls les singes n'ont qu'une maîtresse.

Dès l'apprentissage les danseuses sont spécialisées selon leur physique. Tailles sveltes, figures rondes : les princesses ; tailles fortes, figures ovales : les princes. Les yaks et les singes doivent être, avant tout, robustes ou souples et leur beauté indiffère, dit-on, puisqu'ils ont un masque.

Assises à terre, les jambes repliées sur un côté, le buste droit, les danseuses

Danseuses royales autour de l'urne funéraire.

regardent la maîtresse décomposer un mouvement, puis elles s'efforcent de l'imiter aux battements d'un rotin qui scande la mesure. Il y a des gestes de base par lesquels commencent les débutantes, comme celui de la grande salutation, l'anjali, qui s'achève mains jointes à hauteur du front. Il y a des mouvements qui sont purement de la danse, sans mime, sortes de cadences pour servir de liaison. Il y a surtout des attitudes classiques, où chaque groupe se distingue par un style particulier. Ainsi l'expression de la tristesse. Pour tous, le bras gauche se replie vers le front penché, mais la main qui frôle les yeux reste horizontale, les doigts délicatement recourbés chez la princesse ; elle est pendante, les doigts réunis, chez le singe, et pour le yak c'est son poing fermé.

Même sans masque ni costume on peut reconnaître chacun, dit notre servante, mais elle ajoute aussi que les jeunes maintenant se trompent parce qu'ils connaissent mieux Tarzan. A vrai dire, malgré la richesse du spectacle, il est difficile de l'apprécier pendant des heures si l'on ne comprend que le thème de l'histoire. L'action — le plus souvent quelque épisode du Réamkér, version cambodgienne du Râmâyana — comporte des éléments presque immuables : princesse enlevée, géants combattant, poursuites, scènes de séduction, arme magique offerte par l'ermite au héros... L'originalité des scènes importe moins que leur enchaînement et le fini de l'exécution.

Seul un canevas composé par une personne très au courant de la chorégraphie, guidant la maîtresse, permettra ces touches de détail qui, aux yeux des connaisseurs, marqueront la qualité. L'ancienne danseuse ne se contentera pas alors de faire mimer, avec un académisme parfait, l'action déclamée par la récitante, chantée par le chœur et soulignée par l'orchestre. Elle ajoutera de-ci de-là, en quelques mesures, un détail plus vivant, tel celui de la suivante qui, après avoir cueilli une fleur à une branche invisible, stylise le geste de chasser les fourmis tombées sur ses bras nus.

Il va de soi que l'invention ne saurait être poussée trop loin, sous peine de rompre le style, ce qui arrive malheureusement aussitôt qu'on veut « faire théâtre » pour être mieux compris du public moderne. Certaines troupes de baladins, où le mélodrame s'agrémente de danses prétendues traditionnelles, nous ont déjà montré ce que peut devenir, par exemple, le geste de « sacrifier sa chevelure » lorsqu'on ajoute, pour le faste, des ciseaux de coiffeur, une queue de cheval et un fond sonore de quelques coups de cymbales.

La musique des danses n'a pas de ces éclats. Scandée par le battement des tambours à peau de bœuf, elle poursuit le rythme saccadé de ses xylophones et petits gongs, auxquels se joint, par moments, une sorte de hautbois.

L'instrument conducteur, le sampho, tambour renflé comme un tonneau et posé, horizontal, sur double pied, est fort vénéré. Les danseuses déposent dévotement devant lui, le jour de leur initiation, l'offrande d'une tête de cochon.

L'orchestre souligne le drame, chanté et mimé, par l'exécution d'airs ayant un sens précis : annonce de l'arrivée d'une divinité, marche des dignitaires,

Danse de Ngoh. Au fond, la récitante devant son pupitre doré et les choristes avec leurs baguettes a scander la mesure.

puissance des géants, sommeil des princes, maniement de l'arc, capture du cheval, air de voguer sur l'eau... et tous les airs de transition pour les déplacements, dont celui, au rythme plus précipité, qui annonce la fin de la danse.

Le même rituel s'applique également aux costumes, aux bijoux et aux masques. La pointe de la coiffure d'or d'un prince est plus haute que celle d'une princesse. Elle est incrustée de diamants ; celle de la princesse est seulement ornée de « fleurs d'or tremblotantes ». Le nombre des pièces d'un costume, le nombre de bijoux propres à chaque personnage est scrupuleusement fixé suivant une hiérarchie sévère. Tel a droit à quarante grains d'or en sa quatrième paire de bracelets, tel n'a droit qu'à vingt grains d'argent doré. L'intendante des joyaux, secondée par deux gardiens, veille à l'exacte répartition des bijoux. L'intendante des costumes et le mandarin préposé aux masques ont également de sérieuses responsabilités. La parure d'un prince — une dizaine de pièces en velours brodé de pierreries ou en lamé d'or véritable, une vingtaine de bijoux, hors les diamants de sa coiffure d'or effilée, le « mokot » — vaut une petite fortune.

Le costume d'une princesse est déjà plus modeste. Celui d'Hanuman, le singe blanc, est d'une élégance princière, en satin blanc rehaussé de dessins d'or stylisant les poils, mais, du fait qu'il s'agit d'un singe, il n'a pas de brillantes épaulettes en ailerons ni de pointe au mokot.

La hiérarchie est marquée jusque dans la présentation des masques. Ils sont alignés sur trois rangs en un ordre immuable, quoique, pour les personnages secondaires, certaines questions de préséance soient assez chaudement discutées.

Au premier rang, au centre, le masque vieil or de l'ermite Maha Eysei, personnage redoutable, doué de puissance, auquel on rend un véritable culte. A sa droite, le masque vert de Râma, puis les riches mokots de princes et de divinités. A la gauche de l'ermite, Râvana, le seigneur aux dix visages, puis le yak « queue de coq », puis Ngoh, masque noir de l'homme sauvage sous lequel se cache un prince.

Au deuxième rang, au centre, Garuda, le roi des oiseaux, l'ennemi des serpents, tenant en son bec crochu la boule qui rend invisible. A sa droite, Hanuman, le singe blanc, puis le singe noir, puis les gibbons. A la gauche de Garuda, le cheval, le lion, le chevreuil doré, le merle et le perroquet.

Enfin, au troisième rang, l'éléphant et le fantôme, le nâga et les accessoires magiques : la boule précieuse que la déesse Mékhala lance en l'air et rattrape et dont les feux représentent les éclairs ; la hache que le yak Réam Eisaur jette vers Mékhala et qui frappe les nuages, créant le tonnerre ; la courte épée que le singe blanc manie comme une batte d'arlequin ; le grand bâton noueux de l'ermite ; l'arc doré, sans corde, avec lequel le prince tire d'invisibles flèches ; les courts bâtons brillants des yaks et la canne étincelante de Ngoh. La danse de Ngoh, l'une des plus longues à apprendre, se complique du maniement d'une grande canne incrustée d'éclats miroitants, accessoire magique d'où le prince déguisé tire sa force prodigieuse et son pouvoir de voler.

Les masques exigent des rites et, tout d'abord, une fois l'an, celui des Grandes Salutations, que dirige un maître des cérémonies. Sur une estrade recouverte d'étoffe blanche les masques ont été disposés dans leur ordre hiérarchique et, devant eux, diverses offrandes. J'en évite l'énumération précise, n'écrivant pas ici un article d'ethnographie. Qu'il suffise d'imaginer, posés à terre sur des nattes, des bouquets rituels en tronc de bananier découpé, des vases d'eau parfumée et d'eau bénite, des dizaines de plateaux contenant des poulets, des canards, les uns cuits, les autres crus, des têtes de cochon cuites et crues, des poissons, des cocos, du sésame moulu, de la canne à sucre, des gâteaux, des confiseries, des fruits et, fichés çà et là, suivant les rites, de minces bougies et des baguettes d'encens. D'autres offrandes sont étalées près de l'orchestre, devant le tambour Sampho.

Maîtresses et danseuses sont assises à terre, face à l'estrade des masques. Et, tout d'abord, l'ermite Maha Eysei se matérialise. Le maître des cérémonies a mis le masque vénéré et revêtu la robe jaune. Marchant courbé, aidé de sa canne noueuse, il s'avance jusqu'à l'estrade et se tourne vers l'assistance qui chante. Puis il dépose le masque au centre de l'estrade et, après être allé s'habiller de blanc, il commence les invocations. Les danseuses font alors le geste d'offrande aux quatre directions de l'espace, invitant les génies. Pour les honorer, tandis qu'invisibles ils goûtent les plats, elles exécutent un ballet.

L'officiant met ensuite aux meilleures danseuses les masques de leurs rôles, puis les retire. C'est alors le rite des « popils », où l'assistance, encerclée par un fil de coton, se passe de main en main trois bougies fixées à la pointe de feuilles de métal. Aussitôt après vient l'onction. Mêlant du parfum et de la poudre, l'officiant trace une marque ronde au front des maîtresses et chacune marque de la même façon les élèves de sa classe. Enfin, après aspersion des instruments de musique et des musiciens, le maître des cérémonies attache au poignet des danseuses un fil de coton trempé d'eau bénite et leur souhaite bonheur et succès.

Les Grandes Salutations annuelles, dont je n'ai fait que résumer les rites, étaient autrefois complétées par des Petites Salutations tous les jeudis. Mais les danseuses se contentent maintenant, en cours d'année, d'offrir aux masques quelques fleurs odorantes et, avant d'en mettre un, d'allumer simplement trois baguettes d'encens.

LES BEAUX-ARTS EN INDOCHINE

M. J. Inguimberty. « Sieste dans un jardin de Hanoi. » (Lithographie.)

Que faut-il entendre par cette expression : « Beaux-Arts » ? Notre intention ne sera pas de parler de tous les aspects des arts en Indochine, mais seulement de voir ce qui a été fait par l'administration française en Indochine dans le sens d'une meilleure connaissance des arts indochinois et surtout d'un enseignement des « Beaux-Arts ». Notre propos sera bien plutôt d'étudier l'œuvre accomplie par l'École des beaux-arts de Hanoï ; il ne s'agissait plus ici de ressusciter le passé ou de renouer avec lui, mais de créer quelque chose de neuf. Le succès éclatant de cette entreprise témoigne en faveur de la qualité des artistes de notre pays qui l'ont conduite et des artistes vietnamiens qui les ont suivis.

L'École des beaux-arts de l'Indochine fut fondée en 1924 à Hanoï ; le directeur en fut, dès la fondation, le peintre Victor Tardieu, qui devait conserver cette fonction jusqu'à sa mort, survenue en 1936. Cet homme d'un goût sûr et délicat consacra toutes ses forces à son école. Tout en tenant la main à ce que ses élèves eussent une solide formation artistique du type parisien, Victor Tardieu eut le souci de ne pas les arracher à leur milieu et de favoriser chez eux la permanence d'une originalité ethnique. Il organisa un Salon annuel, qui était un événement de la vie hanoïenne ; il sut créer un vif mouvement d'intérêt autour de ses élèves ; il sut les orienter vers les arts décoratifs et, par conséquent, leur assurer des possibilités nouvelles d'intérêt et des ressources supplémentaires. Victor Tardieu eut la chance, ou le discernement, d'assurer à son école les services de M. J. Inguimberty. Celui-ci, peintre d'un rare talent, travailleur acharné, et conscience scrupuleuse, apporta aux artistes vietnamiens ce dont ils

PAR PIERRE GOUROU, PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

M. J. Inguimberty. « Jeunes Femmes indigènes devant un étang de lotus. »

avaient besoin, c'est-à-dire l'exemple vivant d'une inspiration, la preuve quotidienne de la probité artistique et une interprétation profonde, personnelle et neuve du milieu physique et humain du Tonkin. En même temps qu'ils apprenaient à l'école de Hanoï les techniques les plus traditionnelles du dessin, de la peinture et de la sculpture, les jeunes artistes vietnamiens découvraient, grâce à M. J. Inguimberty, que leur propre pays était capable d'inspirer les plus vives émotions esthétiques ; il était bon d'apprendre toutes les techniques de la vieille Europe, mais il était nécessaire de faire un effort de renouvellement pour sentir dans toute leur saveur originale la beauté d'une jeune rizière, le rythme d'une paysanne portant la double charge suspendue au fléau d'épaule. Il ne s'agit pas dans tout cela d'un pittoresque exotique et superficiel ; rien n'est plus secret, en effet, que cette nature tonkinoise, qui ne livre ses beautés qu'à celui qui se soumet à une longue étude. De 1925 à 1946, M. J. Inguimberty a travaillé avec passion et succès, réalisant une œuvre personnelle considérable, dont une récente exposition parisienne, en novembre 1948 à la galerie Drouant-David, affirmait une fois de plus tous les mérites, et exerçant une profonde action sur les artistes vietnamiens. M. J. Inguimberty s'est également consacré à la lithographie et à l'art de la laque ; il a maîtrisé les difficiles techniques de celui-ci et a pu de la sorte, appuyé sur sa propre expérience d'ouvrier laqueur, donner les plus utiles conseils à ses élèves et amis vietnamiens.

Les élèves de l'École des beaux-arts étaient admis sur concours et leurs études duraient cinq ans : dessin, peinture, arts décoratifs, sculpture leur étaient très soigneusement enseignés. L'admirable fut que l'école, fondée en 1924 seulement, donna dès l'Exposition coloniale de 1931 la preuve de son extraordinaire réussite ; la collection des œuvres de ses élèves fut vraiment l'une des choses les plus captivantes, sinon la plus captivante, de cette exposition. La qualité des œuvres, leur tonalité neuve, tout prouvait qu'une tâche difficile avait été menée à bien, c'est-à-dire la création d'une nouvelle école d'art, la seule qu'il y eût en territoire français en dehors de Paris. Les peintures sur soie furent une révélation. De nombreux artistes vietnamiens montrèrent alors leur habileté, la sûreté de leur métier et souvent leur talent. Nous nous rappelons les noms de MM. Nam Son, Lê Pho, Tô Ngnoc Vân, Chanh, Mai Tsang Tu, parmi les peintres, et de M. Vu Cao Dam, sculpteur. Mais que ceux qui ne seraient pas nommés ici ne nous en tiennent pas rigueur. Nous pensons, en effet, à l'« École de Hanoï », qui fut — et, espérons-le, sera — fort remarquable, beaucoup plus qu'à tel ou tel de ses représentants.

Dès 1929 une section d'architecture fut adjointe à l'École des beaux-arts de Hanoï. Toujours sous la direction de Victor Tardieu, et avec l'aide de MM. Roger et Kruze, cette section fut une remarquable réussite. Les architectes qu'elle forma firent aisément leur chemin dans les administrations publiques ; d'autres se lancèrent avec grand succès dans des entreprises privées. Il est permis de dire que cette école d'architectes fut la meilleure réalisation française en matière d'enseignement technique et donna la preuve qu'avec plus de hardiesse et de continuité il aurait été possible de créer en Indochine des écoles d'ingénieurs d'un excellent niveau, capables de répondre aux besoins du pays et de développer son activité. Encouragé par le succès de l'architecture, Victor Tardieu créa une section du meuble et une section de la céramique, mais les résultats les plus brillants furent obtenus par la section de la laque, qui reçut la plus grande impulsion lorsque M. Jonchère, sculpteur, prit la direction de l'école. Une formule très ingénieuse fut mise au point ; les élèves recevaient à l'école leur instruction artistique générale et un enseignement pratique de la laque. Elèves et anciens élèves obtenaient leurs matières premières d'une coopérative, tandis qu'une maîtrise contrôlait la bonne exécution des commandes. Le travail de la laque est, en effet, très délicat et le profane peut difficilement distinguer, dans une laque neuve, si le travail a été soigneusement fait ou bâclé. La garantie de la maîtrise protégeait le travail de bon aloi et permettait par conséquent de maintenir les prix. L'art de la laque convient particulièrement au Tonkin ; ce pays produit la matière première (qu'il exportait avant la guerre au Japon) et les Tonkinois ne sont pas sensibles aux intoxications que la laque inflige à certains Européens. La section de la laque était remarquablement prospère en 1940 et l'École des beaux-arts peut se flatter d'avoir créé un art moderne de la laque dont la technique n'est pas inférieure aux plus belles laques chinoises et dont l'inspiration est libre et originale. Il est juste de dire que M. J. Inguimberty a pris une part très active, et même déterminante, à ce remarquable essor et que des artistes comme MM. Nouyen Gia Tri, Pham Han Nguyen Tuong Lan, Nguyen Do Cung, Luong Xuan Nhi, Tran Van Can, Tî Ngoc Vân se sont distingués par la beauté de leurs créations.

Les événements de 1940 n'ont pas arrêté tout de suite l'activité de l'École des beaux-arts de Hanoï. Malgré l'occupation japonaise, la production artistique est restée brillante pendant les premières années ; coupée de la France par la distance, le malheur, l'occupation ennemie, une école artistique originale, mais encore très française par son inspiration et son orientation, a continué de vivre jusqu'au début de 1945. Ce fait surprenant, qui montre toute la vertu des artistes français qui ont travaillé à Hanoï et les remarquables aptitudes de leurs élèves et de leurs émules vietnamiens, ne saurait être oublié.

M. J. Inguimberty.

« Scène de la vie annamite aux environs de Hanoï. »

M. J. Inguimberty.
« Porteuses d'eau dans le delta du Tonkin. »

TECHNIQUE DE LA LAQUE

PAR ALIX AYMÉ

ALIX AYMÉ.

« PANNEAU DÉCORATIF SUR FOND D'OR. »

ALIX AYMÉ.

UNE légende japonaise veut que le sixième empereur, Ko An, environ 300 à 400 ans avant notre, ère ait créé un poste de chef du Département de la laque, les impôts dans les campagnes pouvant ou devant être payés en laque — cependant que les Chinois font remonter à une époque bien plus reculée encore l'utilisation de cette matière dans leur propre pays.

Bien qu'il soit difficile de préciser à qui, du Japon ou de la Chine, revient l'honneur d'avoir découvert les propriétés remarquables de l'arbre à laque, il semble que ce dernier ne soit pas originaire du Japon, mais de la Chine.

Il est impossible dans un cadre aussi restreint de faire un historique même très résumé de l'histoire de la laque en Chine et au Japon. Notons seulement qu'il existe en Chine deux groupes distincts. Les laques peints fabriqués surtout à Canton et les laques sculptés dits de Pékin, dont la couleur est généralement rouge cinabre, mais parfois aussi brune, vert olive ou jaune. Les plus beaux sont ceux de la période Kien Long (1736-1796). N'oublions pas les coromandels, champlevés et peints, qui furent fabriqués au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle non loin de Pékin et qui étaient donnés en cadeau aux grands dignitaires.

Au Japon, le livre *Engi Shiki*, écrit en 580, mentionne des laques rouges et des laques d'or, mais on ne possède aucun objet datant de cette époque. Les plus anciens spécimens existant actuellement sont une boîte à écharpes et surtout le fourreau du sabre de l'empereur Sho Mu (724-748), laque noire avec rinceaux d'or que l'on peut voir à Nara dans le Shô-Sô-In. Le décor des objets de laque se développe ensuite dans un style personnel et libre d'intentions utilitaires. C'est sous les Toku Gama, au XVII^e^ siècle, que cet art est à son apogée.

Dès le XVI^e^ siècle il y eut en Europe un engouement pour les objets rapportés d'Extrême-Orient par les voyageurs. Un ermite de l'ordre de Saint-Augustin, le Frère Eustache Gamert, compose à l'aide de la laque un vernis « encore plus beau que celui de la Chine » et qui aurait servi aux luthiers de Crémone pour la fabrication des Amati, des Stradivarius et des Guarnerius. L'attirance se fait encore plus forte aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Le Père Louis Lecomte, dans ses lettres publiées en 1690 (lettre à M^me^ la duchesse de Bouillon), parle du vernis qu'il dit employé de la même façon dans « le royaume de Tonquin » et la grande île du Japon.

Mais venons-en à l'Indochine. C'est sous le règne de Le Nhan Ton (1443) qu'un voyageur, Tran Thuong Cong, rapporta de la Chine le procédé de la laque. Il forma une école de laqueurs et un temple fut édifié à sa mémoire à

« Grand panneau décoratif : la Pastorale. »

(Laque d'or.)

Binh-Vong, dans la province de Hadong. L'arbre pousse très bien dans le haut Tonkin et la laque fut bientôt employée à toutes sortes d'usages. On laqua probablement d'abord les objets du culte, les autels des pagodes. Puis les pagodes elles-mêmes (pagode Nhat-Tru). Tout un peuple de statues habite ces pagodes. Leurs figures laquées d'or accrochent un peu de lumière dans l'obscurité mystérieuse des temples.

Dans les demeures privées nous retrouvons encore la laque sur les autels des ancêtres, les boîtes à bétel, les boîtes à diplômes. Les fauteuils, les lits de camp, le mobilier usuel sont souvent laqués. Les insignes de commandement et d'escorte des hauts mandarins sont recouverts de laque rouge et or. A Hué, les rois d'Annam font venir les meilleurs ouvriers et leur donnent des insignes et décorations dont ils sont très fiers. Il se forme des villages de laqueurs réunis en syndicats. Les commandes sont apportées par de riches mandarins et les laqueurs travaillent en équipes, mais il faut un long apprentissage au jeune ouvrier avant d'être admis à participer aux travaux importants. Si un ouvrier quitte son village pour aller s'installer en ville, il doit continuer à envoyer au chef de village un pourcentage sur ses gains et une fois par an revenir pour assister à la fête des laqueurs.

Mais jusqu'à ces dernières années le décor se bornait à la représentation d'ornements symboliques, de caractères chinois, d'animaux, de dragons que le dessinateur « savait par cœur » et traçait d'un pinceau immuable en or sur fond rouge ou noir.

Depuis 1930 environ, l'École des beaux-arts de Hanoï, recherchant des procédés et des techniques, contribue à donner un nouvel essor à l'art de la laque en Indochine.

Ses exigences plastiques, l'artiste les traduit en employant une technique particulière qu'il expérimente lui-même en acceptant toute la rigueur du métier, mais aussi en se montrant curieux de ressusciter de vieux secrets et de découvrir des possibilités encore inconnues. Certains peintres se tournent vers la nature et découvrent un sens nouveau aux formes et aux couleurs. D'autres adoptent un graphisme plus ou moins abstrait. Devant certaines de ces compositions qui possèdent un style vraiment personnel et révèlent en même temps la mise en œuvre d'un métier élaboré par de longues générations d'artisans et d'artistes, on se sent pénétré d'un charme inéprouvé qui s'adresse à l'imagination autant qu'aux yeux. Une si magnifique matière, une si prodigieuse merveille de perfection et d'éclat suppose, quel qu'ait été le don des artistes qui la créèrent, une soumission patiente à ses exigences. S'il y a une technique qui exige du peintre un don de lui-même c'est bien la laque.

L'arbre à laque que les Chinois appellent tsi-chou est la variété *Rhus Vernicifera* au Japon, *Rhus Succedanea* au Tonkin. Il pousse assez bien dans tout l'Extrême-Orient. La laque en est extraite, comme de nos pins la résine, par des incisions pratiquées dans l'écorce des deux côtés de l'arbre. Le liquide est recueilli dans des coquilles de moules que le récolteur vide ensuite dans un seau. L'opération se pratique au petit jour, par temps gris mais non pluvieux. Le soleil en effet noircirait rapidement la laque. On la conserve dans des baquets de bois ou de bambou et l'on pose sur la surface une feuille de papier pour la préserver du contact de l'air, comme on opère chez nous pour les pots de confitures. Le liquide, épais et blanchâtre, contient un poison qui rend ses manipulations assez dangereuses. Le Père d'Incarville prétend que les gens vifs et coléreux sont sujets plus que les flegmatiques à gagner ces « clous de vernis », assez semblables, ajoute-t-il, à ceux que produit l'herbe à puces au Canada. Le *Traité des vernis* publié chez Laurent d'Houry en 1773 dit également que le « vernis de Chine fait enfler tout le corps à ceux qui n'y sont pas accoutumés et leur donne la couleur d'un homme mort ». Il est certain que si l'on ne prend pas de grandes précautions en maniant la laque crue il en résulte une sorte

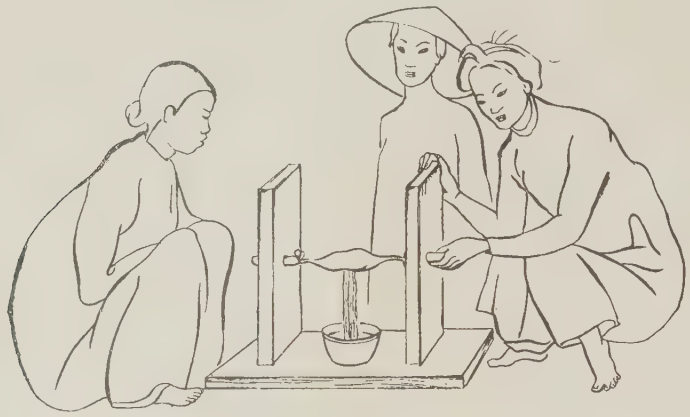
d'empoisonnement assez désagréable. Certaines personnes y sont plus sensibles que d'autres et l'on en a vu ressentir un commencement d'intoxication pour avoir simplement passé à proximité d'une forêt de laquiers.

Toutes sortes de matériaux, métal, cuir, porcelaine, ont été employés, mais plus fréquemment le bois. Le kinoki (cyprès), le cryptomonia et le mongolia au Japon. En Indochine le vang-tam, le gioi, bois de texture serrée et exempte de grosses sudations. Le bois est soigneusement poncé ; les trous sont bouchés d'une pâte faite de laque crue, d'argile et de sciure. Une première couche de laque crue est alors appliquée et sert à remplir les pores. Après séchage, elle est poncée jusqu'à la surface du bois. Pour empêcher celui-ci de jouer, il est nécessaire de coller très soigneusement une étoffe qui enveloppe complètement l'objet. Les couches suivantes sont faites de laque crue mélangée à divers matériaux : ardoise pilée, terres, sciure alternant avec des couches de laque pure. Chaque couche est mise à sécher et est ensuite poncée avec des pierres de différents grains ou du charbon de camélia. Les couches sont appliquées avec une palette de corne ; puis une brosse plate, cheveux serrés entre deux morceaux de bois que l'on taille comme un crayon, sert à appliquer les couches suivantes, qui sont de laque noire et également séchées et poncées. Le nombre de ces couches dépend de la qualité désirée, un grand nombre de couches minces donnant un bien meilleur résultat qu'une seule couche épaisse. Le panneau est alors prêt à recevoir le décor.

Les Japonais connaissent plus de deux cents façons différentes de travailler la laque, et le hasard, l'accident en font à tout instant naître de nouvelles. En effet, cette laque dont le nom en chinois signifie « matière vivante » réagit de façon différente, non seulement suivant les éléments qu'on lui incorpore, mais encore suivant la température, le climat, le degré d'hygrométrie, la rapidité plus ou moins grande du séchage, etc. Tel rouge éclatant devient brun une fois sec, tel autre au contraire après séchage lent devient plus clair. Le blanc ne devient réellement blanc qu'après des mois ou même des années d'exposition à la lumière.

Les couleurs les plus employées sont les trois rouges de cinabre. On trouve aussi du jaune (sulfure de cadmium), du vert (oxyde de chrome), du blanc (sulfate de barium). On remplace souvent le blanc par des incrustations de coquille d'œuf, qui donnent un ton mat très agréable. L'or et l'argent en poudre, en grains ou en feuilles, le plomb, l'étain sont aussi employés comme couleurs.

Le décor une fois achevé et poncé est souvent recouvert d'une dernière couche de laque transparente qui doit être appliquée avec le plus grand soin. D'après certains auteurs, la brosse utilisée pour cette



opération doit être faite des cheveux d'un enfant de huit à dix ans. Mais d'autres spécialistes assurent que la barbe de chèvre ou la queue de vache peuvent donner le même résultat.

La laque crue dont nous avons parlé plus haut ne sert qu'à la préparation des dessous. Pour le décor, elle doit être travaillée de façon à se transformer en laque noire et laque transparente. Pour cela on la malaxe pendant plusieurs jours consécutifs dans un grand baquet avec un instrument de bois pour produire la laque transparente, avec un instrument de fer pour la laque noire. On ajoute ensuite de la résine bouillante pour les rendre plus brillantes.

Puis vient l'opération du filtrage, qui débarrasse le produit de toutes ses impuretés. On se sert pour cela d'une planche avec montants parallèles percés d'un trou dans lequel tourne une cheville. On y fixe un boudin de toile qui renferme la laque et l'on tourne les chevilles en sens inverse. La laque s'écoule dans un bol placé au-dessous.

La laque offre ceci de particulier qu'elle ne peut pas être séchée par la chaleur seule. Un certain degré d'humidité est aussi nécessaire. Le laqueur place son ouvrage dans une « chambre humide » aux murs continuellement ruisselants d'eau, ou, s'il est de petites dimensions, dans une armoire ou une caisse dont l'intérieur, tendu d'étoffe, peut être mouillé et maintenu à un degré constant d'humidité. Dans une atmosphère sèche l'évaporation de l'eau contenue dans la laque est trop rapide, et le ferment, actif seulement à l'état dissous, ne peut pas agir.

Il en résulte que les différentes couches sèchent mieux l'été et par temps humide que l'hiver par temps sec. Elles continuent ensuite à durcir pendant un très grand nombre d'années et l'on peut vérifier l'authenticité d'un laque ancien en plantant dedans une épingle qui s'y tiendra toute seule s'il n'est pas très vieux et qui, dans le cas contraire, n'entamera pas la surface.

Sur métaux, il est possible de laquer à chaud, l'humidité n'est alors pas nécessaire. La laque se cuit dans des fours portés à des températures assez élevées. Ainsi étaient cuites les vieilles armures japonaises.

La laque une fois sèche devient insoluble, inattaquable, imperméable. On cite souvent l'exemple de ces beaux laques anciens envoyés en France pour une exposition à la fin du siècle dernier et qui à la suite d'un naufrage restèrent trente ans au fond de la mer. Après le renflouement du bateau on les retrouva intacts, en parfait état de conservation. Les laques modernes ne pourraient peut-être pas être soumis à pareille épreuve, le rythme de l'époque actuelle ne permettant pas de passer des années de travail sur un objet grand comme la paume de la main. Ils sont néanmoins d'une très grande solidité.

Le grand ennemi du laqueur est la poussière. Je n'irai pas jusqu'à dire — toujours avec le Père d'Incarville — qu'on ne doit travailler qu'en caleçon, sans même une chemise, de peur de porter de la poussière dans le laboratoire. Ni qu'il est nécessaire de se mettre à l'abri des indiscrets en collant des bandes de papier sur les jointures de sa porte. Mais il est évident que sur des couches aussi minces le moindre grain de poussière fait un trou. (Les Chinois ont fait des laques d'un demi-centimètre d'épaisseur et qui ont nécessité soixante-quinze couches.) Il est donc nécessaire d'exécuter son ouvrage et de le faire sécher dans un air très pur.

L'empereur Hamhi dit que l'application de la laque demande un air doux, frais, humide et serein. « Le climat de la Chine, ajoute-t-il, est toujours très chaud ou très froid et chargé de poussières et de sels. Ce qu'on fait au Japon a plus d'éclat, étant fait au milieu de la mer. »

La dernière couche une fois poncée et rendue absolument mate et unie, il est nécessaire de la polir pour lui redonner de l'éclat. Ce polissage se fait à l'aide de pierres très fines, puis est parachevé avec des verres mêlés d'eau ou d'huile. Enfin, une poudre très fine de corne de cerf calcinée est frottée avec la paume de la main, dont la chaleur produit un très beau brillant, les polissages à l'aide de moyens mécaniques n'ayant jamais donné d'aussi bons résultats. Plus le polissage est répété, plus l'objet s'anime. Il prend vie enfin et s'illumine d'une splendeur secrète. Il y a une magie dans l'art de la laque.

VU CAO DAM

PAR JEANNINE AUBOYER

assistante au Musée Guimet

Le peintre Vu Cao Dam n'est plus à présenter au public français. Depuis des années déjà, en effet, ce public a pu apprécier ses œuvres ; et depuis des années il n'a pas été déçu. Il a sans doute d'abord été attiré par l'« exotisme » des sujets et de la manière, puis il a décelé sous cette apparence un fond très personnel, des qualités artistiques qui ne se sont jamais démenties, qui ont, au contraire, pris plus de solidité à mesure que l'expérience du peintre devenait plus assurée. Désormais Vu Cao Dam jouit d'une réputation bien établie et pleinement méritée ; il fait figure de chef de file, représentant en France le mouvement à la fois moderne et traditionnel de la peinture indochinoise.

Cette réputation, il n'a pas cherché à l'acquérir pour elle-même : honnête et sincère à la manière des Primitifs, qu'il admire particulièrement, il a lentement forgé son style, aiguisé sa sensibilité, trouvé son mode d'expression.

Son évolution est intéressante : ayant commencé par se consacrer à la sculpture, il suivit à l'École des beaux-arts de Hanoï l'enseignement de Tardieu et les cours d'histoire de l'art de Victor Goloubew, puis vint se fixer à Paris.

Dès lors il préféra la peinture, et son éducation se fit plus indépendante ; il passa son temps dans les musées à observer directement les chefs-d'œuvre que l'enseignement reçu en Indochine lui avait déjà rendu familiers. La subtile simplicité des Primitifs, leur stylisation particulière, le choix de leurs couleurs l'impressionnèrent grandement. Mais, tout en les admirant et en trouvant chez eux des résonances de son propre tempérament, Vu Cao Dam délaissa leur technique et, résolument, chercha à concilier celle de ses ancêtres avec les sentiments nouveaux qu'il sentait en lui : il allait essayer de régénérer la peinture indochinoise en lui conservant l'essentiel de ses qualités d'antan et en y ajoutant certains caractères de la peinture occidentale, opérant une synthèse si bien équilibrée qu'elle allait paraître naturelle.

C'était là une entreprise hasardée et bien ambitieuse pour un jeune peintre perdu dans la jungle parisienne. Car, pour apprécier la valeur du geste de Vu Cao Dam, il faut se souvenir des conditions où se trouvait autrefois l'art asiatique tout entier. Après des siècles de production magistrale, après avoir atteint des sommets qui mirent l'Asie au nombre des grandes civilisations d'art, une décadence générale avait atteint ses parties vives, ne laissant subsister que l'habileté technique, le conformisme aux formules traditionnelles, le souvenir des grandes époques. Une étrange impuissance frappait les artistes tombés au rang d'artisans, comme si la sève créatrice qui n'avait cessé de jaillir et de se renouveler depuis deux millénaires avait été définitivement tarie. Dans ces régions où le bon goût et la finesse avaient été les éléments de base pour le moindre artiste, l'appauvrissement de l'inspiration pouvait rendre dangereuse toute intervention étrangère. Malheureusement, le développement commercial de l'Europe faisait pénétrer en Asie de nombreux spécimens de l'art occidental, et ceux-ci n'étaient certes pas de la première qualité. La création d'Écoles des beaux-arts dans la plupart des grands centres asiatiques ne fit qu'accentuer le mouvement, et les Asiatiques apprirent à exécuter des œuvres lamentablement académiques, complètement étrangères à leurs traditions, à leur tempérament et à leurs instincts. Déjà l'adoption des techniques occidentales, celle de l'huile surtout, les mettait en face de problèmes qui bouleversaient non seulement leurs habitudes, mais encore leurs conceptions. L'étude de la perspective telle que nous l'avons apprise depuis le XIVe siècle — celle qui trouve l'effet de profondeur en faisant converger les obliques

VU CAO DAM

PORTRAIT D'UN
DIGNITAIRE

vers une ligne d'horizon — s'opposait très exactement à la perspective orientale, dont les lignes convergent au contraire vers l'œil du spectateur. Les ombres étaient encore plus difficiles à admettre et à interpréter pour ces fidèles des teintes plates et du modelé obtenu par les seuls accents du trait.

Cependant, beaucoup s'attaquèrent avec courage à toutes ces difficultés et réussirent, après un demi-siècle de constance, à s'adapter et à produire des œuvres parfaitement honorables.

Mais la préférence de ceux qui aiment le génie asiatique pour sa subtilité, son raffinement et sa retenue ne peut qu'aller aux peintres qui, comme Vu Cao Dam, ont essayé d'opérer une adaptation plus foncière et plus nuancée.

En conservant la soie et en renonçant à la toile plus grossière qui appelle l'usage de l'huile, Vu Cao Dam ne tourne pas la difficulté — car la soie est un subjectile capricieux et délicat — il opte seulement pour la douceur des fondus et la souplesse du trait. Sa palette donne généralement l'impression d'une grande sobriété, mais à l'analyse elle se révèle extraordinairement riche : des turquoises assourdies, des garances somptueuses, des jaunes adoucis, des indigos profonds, des verts d'une infinie variété. De temps en temps on le surprend à faire des portraits qui appartiennent intégralement à la tradition sino-indochinoise des temps passés. C'est alors pour Vu Cao Dam le prétexte à une étude serrée, à un retour aux « bonnes formules », comme chez nous les maîtres s'exercent avec des natures mortes ; à côté de symphonies très neutres, en camaïeu, brusquement éclate la fanfare d'une teinte éblouissante : le rouge de son portrait de mandarin, par exemple. Mais la personnalité de Vu Cao Dam se révèle dans ses compositions décoratives dont les thèmes habituels représentent des personnages sur un fond de paysage, à la manière de ses chers Primitifs. Il s'y affranchit alors des traditions trop sévères, trouvant avec aisance des arabesques et des découpes heureuses, réussissant à équilibrer les masses de ses groupements avec une science étonnante à travers laquelle on ne devine aucun effort. Et, tandis que la stylisation de ses personnages évoque curieusement celle des miniatures persanes, ses paysages empruntent à l'Europe sa perspective et sa disposition.

Le succès de la synthèse réalisée par Vu Cao Dam est une preuve indiscutable de son talent ; nous savons, grâce à la sincérité de ses recherches, qu'il ne fera que grandir.

CHEZ LES THAIS

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
LUCIEN BODARD

JE rapporte de mon séjour d'un mois chez les Thaïs l'impression d'un voyage dans l'Asie d'autrefois, des siècles en arrière. Dans ces montagnes du haut Tonkin il y a encore le charme fastueux et désuet d'un moyen âge bon enfant, avec des féodaux barbichus, avec des esclaves et des corps de ballet, avec le chum et le riz gluant, avec les chamarrures des filles et des chevaux, avec les caravanes des pistes et les pirogues des torrents, avec les peuples étranges des hauteurs, avec les sorciers, avec toutes ces argenteries, toutes ces musiques aigres et la pipe à eau qui ronfle de bouche en bouche.

Le premier contact fut grave. Cela se passait à Sonla, dans une nature en estampe, où les travaux

LES FEMMES THAIES DE SONLA, VÊTUES DE NOIR, PORTENT LE CHIGNON NOIR AU SOMMET DU CRANE.

SUR CETTE CASE DE CHEF LES CROIX BLANCHES TÉMOIGNENT DE LA NOBLESSE DU PROPRIÉTAIRE.

PRIMITIFS AU REPOS SUR LA ROUTE DE LAICHAU.

bucoliques du riz se déroulaient devant un arrière-plan de montagnes sauvages : des pitons calcaires aux abrupts blanchâtres tout salis par la végétation de la jungle. Dans la cité en paillotes les Thaïs avaient la solennité des étoffes noires, toujours soulignées par les reflets de l'argent, en lourdes plaques sur les poitrines ou dans les minces filets des bracelets. Les femmes au lavoir, presque immatérielles dans la pureté de leurs courbes, avaient la beauté froide de déesses androgynes ; il y avait un déséquilibre dans le port de tête à cause du poids des chignons en trois bosses, sur le cou pour les jeunes filles, au sommet du crâne pour les épouses. Partout je ressentais une tristesse, comme sur une terre funèbre. Des cases en miniature servaient, à côté du village des vivants,

à l'innombrable peuple des défunts. Parfois même le tapis toujours proche de la brousse était taché d'immenses bannières blanches pendillant au bout d'un mât. Il s'agissait des draperies funèbres d'un décédé de qualité. C'était le géomancien obèse qui, après la consultation des caractères chinois, avait choisi l'emplacement ; deux semaines avaient duré les fêtes, avant l'heure propice de l'enterrement. Alors les sorcières avaient dansé, afin que le mort accédât au « royaume des fées » ; c'était une vision de sabbat — trois commères aux visages de méchantes vieilles qui, accroupies avec d'énormes tiares, des robes à dragons et des pendeloques massives, jouaient lugubrement sur des tings, ou mandolines à deux cordes. Brusquement elles se levaient et dansaient au son de leur propre musique. Tout autour, la foule buvait du chum.

Cependant il y a l'harmonie des villages blottis au bas des pentes, devant l'étagement des rizières. De loin on dirait quelque plaque de champignons fauves, bien serrés, bien hauts en tiges. Qu'on approche : chaque case apparaît telle une sorte de château de cartes posé sur des pilotins. En réalité la légèreté provient de la matière : des lattes en bambou tressé, qui font des effets de dentelle ajourée. Mais voici une paillote immense. Aux deux extrémités du toit, recourbé en arc de cercle, se détachent les croix blanches de la noblesse. La société, en dépit des étiquettes modernes de chefs de province ou d'arrondissement, est toujours féodale. C'est la toute-puissance de quelques grandes familles sur des fiefs immenses, avec des *nhoc*, ce qu'on peut traduire soit par métayers, soit par esclaves. C'est encore la vieille formule de la protection contre des services. Pas de pompe ; c'est tout au plus si le Chiao P'en Kam de Sonla s'est fait construire une maison en briques. Un examen plus attentif révèle que cet édifice moderne n'est que l'adaptation au solide de la paillote de bambou et de jonc. Assez curieusement, on éprouve dans les demeures des chefs une atmosphère d'ancien roman russe quand l'auteur déclare : « C'est un bon seigneur. » Là aussi il y a l'intendant un peu dédaigneux, et les domestiques qui s'affairent, et la foule des paysans qui apportent des prestations.

De Sonla la seule route des pays Thaïs m'a rapidement conduit jusqu'à Laichau. Après le fouillis des calcaires malsains, après la jungle impénétrable des bananiers sauvages aux fleurs rouges comme du sang, des bambous dont les pointes retombent comme des fils cassés, l'étouffement fait place à l'immensité : c'est la grandeur des montagnes herbeuses perdues dans le brouillard. Et voici à la queue leu leu sur le bas côté des hommes en bleu, étrangement difformes à cause de leurs grandes hottes dans le dos ; ce sont les Méos des sommets, au cou cerclé d'argent, avec d'énormes crânes chauves d'où retombent par derrière de longues franges de cheveux ; beaucoup sont horriblement goitreux. Ce sont ces hommes qui ont allumé les incendies pour faire leurs « rays », c'est-à-dire la terre brûlée où pousseront les maigres récoltes de riz des montagnes. Dur travail, car la brousse ne flambe pas naturellement. Il faut d'abord abattre et laisser sécher.

UN PEUPLE DE RICHES ARTISANS : LES MÉOS

Ces Méos sont les hommes de la haute montagne — leur système respiratoire est tel qu'ils meurent en quelques jours en bas, dans les vallées. De sommet en sommet, lentement, par les pistes des crêtes, ils vont toujours plus loin vers le sud ; voici cent ans il n'y en avait pas en Indochine. Des siècles durant ils ont lutté sur les plateaux calcaires du Kouang-Si et du Yunnan contre les envahisseurs chinois ; ce sont eux les « sauvages » des anciennes chroniques célestes contre lesquels auraient été inventées la poudre et la boussole. Maintenant, en leurs montagnes inaccessibles, ils forment des républiques anarchiques mais bien armées ; chaque communauté est forte de ces fusils « méos » qu'ils fabriquent eux-mêmes en creusant une barre par le frottement d'un fer rouge ; chaque fusil représente deux ans de travail.

Du sommet du col j'aperçois auprès d'un mamelon labouré quelques cases basses, sans grâce, sans forme, en torchis : c'est le village méo. Une bigarrure de couleurs éclatantes révèle le champ de pavots ; car là réside la grande richesse de ces montagnards, dans cet opium qui attire les bandes de pirates chinois et qui est échangé aux caravanes contre du sel gemme. Les Méos ont aussi des chevaux et des chèvres, ils sont riches ; les filles, toutes lourdes d'étoffes écrues et de bijoux massifs, les jambes enserrées dans des molletières et la tête

DEO VAN LONG, PUISSANT CHIAO P'EN KAM.

PIROGUE SUR UN RAPIDE DE LA RIVIÈRE NOIRE.

L'INTÉRIEUR ENSOLEILLÉ D'UNE CASE DE CHEF.

BALLERINES DE PHONGTO ET LEURS BOUCLIERS.

dans des turbans, fréquentent les bois d'amour cependant que les hommes dansent : dans la nuit il y a un cercle de visages tendus autour de l'exécutant, gaillard accroupi qui au son de son propre ken tourne éperdument sur ses pieds comme une toupie jusqu'à ce qu'il bondisse et s'effondre. Les Méos sont bien pacifiques, mais il ne faut pas leur chercher querelle car alors la poudre part toute seule et l'on mange les foies des ennemis tués pour « se fortifier ».

LA VALLÉE DES THAIES BLANCHES

Mais voici que la route s'effondre sur une énorme vallée, une sorte de tranchée entre des à-pics de 2.000 mètres sur lesquels le crépuscule répand une lumière couleur de cendre bleue. Tout en bas, le long du fil de la rivière, j'aperçois la cité de Laichau. Merveilleuse est la première image des femmes. Soudainement le chemin est comme barré par trois chapeaux parasols ; mais à peine ont-ils été renversés que je distingue des visages empreints de la grâce sereine des statues bouddhiques. Pourtant aucun hiératisme religieux, aucun symbole : la race thaïs est la plus athée du monde. Tout le secret de ces apparitions délicieuses consiste dans l'accord des formes et des couleurs — le boléro blanc aux boutons d'argent coupé de l'étroite jupe noire par une ceinture écarlate. Les corps, aux jambes longues et presque sans hanches, sont faits pour la cadence et le rythme ; au-dessus de tout cela plane toujours un sourire un peu étonné — il est dans la courbure légère de la bouche et dans la fente des yeux. Les filles de Laichau — des Thaïes blanches — sont célèbres.

La cité est au confluent des Trois Rivières, et là, sur un éperon rocheux, au milieu des eaux emportées, se dresse le farouche Yames (c'est-à-dire château) du Très Grand et Très Puissant Deo Van Long, à l'autorité suprême sur les montagnes et les vallées de près de cent lieues de pays. Au delà de la barque du passeur, un chemin-escalier dans le goût chinois mène jusqu'à l'imposante demeure marquée par ces deux spécialités aristocratiques : des sentinelles trop sanglées et des prisonniers, ces prisonniers déguenillés de l'Orient, en train de construire une nouvelle enceinte à meurtrières.

S. E. Long, actuellement dans la pleine force de l'âge, me conduit d'abord devant le portrait d'un merveilleux mandarin chinois, tellement imposant, tellement sage, tellement vieux ; il s'agit de son célèbre et redoutable père, Déo Van Try, qui assiégea Tuyen-Quang, défendu par le sergent Bobillot, qui mit à sac Luang-Prabang aux mille pagodes, qui accomplit maints autres exploits avant de s'incliner devant les pieds nus et la barbe blanche de Pavie. Mais Deo Van Long a aussi le secret du gouvernement efficace. Selon le goût du jour, son trésor, bien plus que de métal ou de billets, est composé d'armes achetées en Chine : d'ailleurs aux limites de ses domaines ce sont des partisans à lui, armés de mitraillettes, qui montent la garde contre les multiples dangers de l'extérieur. Sur toutes les pistes, de jour et de nuit, courent les *missi dominici* ; aux lettres sont collées trois plumes, afin qu'elles aillent aussi vite que l'oiseau. Mais surtout S. E. Long est le technicien de la politique matrimoniale : peu à peu il marie ses filles — des princesses merveilleusement belles — et ses fils aux rejetons des autres chefs thaïs. Ce sont alors de magnifiques cérémonies. Au bas du yamen sont ancrées des pirogues de la parenté battant oriflammes ; et, cependant que dans la nuit la grève en face est toute jonchée des feux de joie, au palais même se déroule le festin rituel, où le chum est servi dans des cornes de buffle.

LA CITÉ FABULEUSE DE PHONGTO

Au delà de Laichau, vers la vallée heureuse de Phongto, il n'est plus de route. Trois jours durant, juché sur un petit cheval local, j'ai suivi une piste de cauchemar à travers la montagne de 200 mètres, dans le puzzle des pitons et des précipices. Le chemin est à peine une traînée de terre perdue dans la toute-puissance de la nature, qu'il soit en encoche sur des flancs à pic ou se prélasse sur les hauts plateaux exubérants de la senteur des fleurs — il y a des bancs de lis, des buissons de roses, des forêts de rhododendrons et jusqu'à des parterres de fraises sauvages. D'autres fois on plonge dans les arborescences de la jungle aux fougères géantes et aux lianes tordues comme les mille bras de quelque dieu hindou. Cependant, parmi les éboulis de rochers et les troncs centenaires, la petite caravane, précédée d'un partisan d'honneur qui arbore un fusil à pierre,

Filles de Deo Van Long, les princesses ont revêtu la tenue d'apparat des Thaies blanches.

Un Méo, montagnard infatigable, et une jeune fille de la noblesse méo en grand costume.

avance avec la dignité de gens d'importance ; derrière il y a la cohue des palefreniers et des animaux de bât, hommes et bêtes étant marqués de la même résignation. Parfois notre convoi croise quelque caravane provenant du fond de la Chine, souvent même des marches du Thibet, qui a cheminé depuis des semaines selon quelque ancienne route du thé, devenue maintenant une route de la pacotille moderne. Il arrive aussi que dans la pénombre végétale j'aperçoive des corps nus, grisâtres, rabougris : ce sont les « xas », des sauvages qui mangent le schiste décomposé ; leur grand luxe est un pagne qui sert à mettre les pipes en bandoulière. Tous ces gens divers me regardent avec la même fixité : il paraît que je suis le premier Européen à faire cette piste depuis des mois. Mais il n'est aucune hostilité ; ne sont dangereux que les Hunis « aux dents rouges » qui hantent la frontière, dans une contrée de fièvres et de brigands, à une ou deux journées de marche.

Au crépuscule du troisième jour la jungle a brusquement cédé devant des jardins. Nous traversons à gué un torrent et voilà, dans un écrin de collines, Phongto, la cité fabuleuse du vieux Deo Van Anh. Il me semble lire quelque récit d'autrefois : après avoir franchi au galop je ne sais combien d'enceintes nous arrivons dans une sorte de caravansérail rempli de tout le grouillement de l'Asie. Que de races étranges, quel chatoiement ! que de costumes fabuleux ! Voici des montagnes de turbans qui écrasent les têtes, voici des poignards ciselés accrochés aux ceintures, voici les suppliants, les serviteurs, les concubines, les dignitaires, et la marmaille et les cochons arrogants. La cour est dominée par un château sur pilotis en boue séchée et planches mal équarries. Pendant que je grimpe l'escalier-échelle à claire-voie mes tympans sont déchirés par les coups douloureux d'un énorme gong — j'aperçois de dos le domestique qui frappe sur l'instrument suspendu comme un saucisson. Mais voici le maître lui-même — un vieux monsieur en costume chinois, avec des moustaches tellement blanches, tellement recourbées, tellement effilées. Je suis frappé par sa ressemblance avec Clemenceau, un Clemenceau tout débonnaire. Il est tout seul dans la grande salle, en vérité un invraisemblable bric-à-brac où dominent cependant les cadeaux officiels de nos républiques ; mais à quelques mètres c'est la foule : une jeune femme épouille sa longue chevelure d'Eve orientale en toute tranquillité.

UN NOUVEAU ROI PAUSOLE

Deo Van Anh est le patriarche ; il a eu treize femmes et cinquante enfants, à peu près. La cinquième épouse — la préférée — était morte récemment : « Il n'y a pas de jour faste pour l'enterrement avant trois mois », avait décrété le sorcier chinois. « Allons, allons, réfléchis bien, avait ordonné Anh ; autrement cela me ruinerait » — en effet, les réjouissances doivent durer jusqu'à la mise en terre. Le sorcier, dûment chapitré, avait alors indiqué une date convenable, à deux semaines du décès. Ce jour-là il fallait voir le vieux Ahn à cheval, sous un parasol, flanqué d'innombrables drapeaux et ayant arboré sa tenue moderne avec décorations ! La cité n'était qu'un champ d'oriflammes.

Cependant le vieux chef a des soucis : ses propres fils n'aiment pas les traditions : « Que se passera-t-il à ma mort ?—», gémit-il. Car le secret de sa popularité réside dans le respect des coutumes des innombrables peuples de Phongto, étagés sur la montagne comme les locataires d'un gratte-ciel ; Deo Van Anh est le père non seulement des Thaïs blancs ou noirs, mais aussi des Laos, des Lolos, des Kouchous, des Niangs, des Méos de toutes les couleurs, des Mans issus du chien céleste Plan-Hou ; sa sollicitude s'étend jusqu'à une peuplade adonnée à l'anthropophagie.

Sa justice est un peu celle du roi Pausole ; presque toujours il pardonne au contribuable rétif, au soldat déserteur, au fonctionnaire prévaricateur. Néanmoins il ne badine pas pour les affaires sérieuses, la danse, par exemple : est punie de prison toute pensionnaire du corps de ballet qui manquerait une seule répétition. La chorégraphie est institution d'Etat réservée aux filles nobles. Presque chaque soir le bon peuple se rassemble dans la cour, et Anh, bien calé dans le fauteuil d'honneur, surveille l'exécution des mouvements. Dans la petite cour de Phongto les danseuses apportent le sens de la tragédie. Cependant qu'en moi-même je souhaite que les épreuves de l'immense Asie soient épargnées à ces vallées isolées du pays thaï, ces vallées qui sont peut-être les derniers refuges du simple bonheur de vivre.

CE RITE TAOISTE CONSISTE A EXTRAIRE D'UN TUBE EN BAMBOU VIVEMENT SECOUÉ UNE FICHE DONT LA MARQUE CORRESPOND A UN VERSET PROPHÉTIQUE.

LES RELIGIONS EN INDOCHINE

par GEORGES LEBRUN

L'OPINION la plus communément répandue veut que la religiosité des peuples de l'Indochine s'exprime sous la forme d'un culte voué aux ancêtres. Sans être totalement erronée, cette croyance est très incomplète et surtout fort peu précise. Il est indispensable, chaque fois qu'on aborde un problème indochinois, de ne pas perdre de vue que cette terre extrême-orientale est de création française. Nous avons réuni là, à l'intérieur d'une frontière politique tracée de notre main, une diversité de peuples et de races qu'aucun lien ethnographique, mystique ou linguistique ne prédestinait à cette vie commune.

Sans entrer dans le détail d'une étude complète, il est possible de dire que l'Indochine, comme son nom l'indique, est une synthèse de peuples héritiers des deux grandes civilisations-clefs de l'Asie : à l'ouest, les Laotiens et les Cambodgiens, fils spirituels de l'Inde ; à l'est, les Vietnamiens, imprégnés de civilisation chinoise.

Cette division reflète exactement les caractères religieux des principaux peuples indochinois.

Un voyage au Cambodge laisse l'impression d'un pays très religieux. On ne manque pas en effet d'être frappé par le nombre particulièrement élevé des pagodes. Chaque village a la sienne, parfois plusieurs — Battambang en compte bien une vingtaine — toujours semblables entre les palmiers à sucre au long tronc rugueux et les tiges folles des

LES TOMBEAUX BOUDDHIQUES SONT NOMBREUX.

bananiers échevelés. Près du saint lieu s'élèvent les logements des prêtres et l'école où les bonzillons chantonnent les rudiments des écritures saintes.

Ce bouddhisme est celui du Petit Véhicule, doctrine philosophique plutôt que religion, bien que le Cambodgien semble ne venir à la pagode que pour y adorer l'effigie du Bouddha. Cette doctrine est élevée au rang de religion d'Etat et un ministre des Cultes siège dans le gouvernement de S. M. Norodom Sihanouk. Le clergé est fortement hiérarchisé sous l'autorité d'un haut dignitaire résidant à Pnom-Penh.

Dans cet heureux pays où le service militaire n'est pas obligatoire on peut presque affirmer que le « service religieux » l'est. Tout homme en effet avant sa vingtième année est d'ordinaire confié aux bonzes et revêt pour quelque temps la robe jaune. Aucun vœu n'est prononcé et chacun peut à sa guise quitter l'état religieux pour revenir par la suite servir au sein de la communauté.

On ne retrouve rien de tout cela au Viet-Nam, où il n'existe aucune « religion d'Etat ». Pourtant ce peuple est certainement aussi religieux que son voisin de l'ouest ; si religieux même qu'on le trouve prêt à adorer toutes choses, toutes forces susceptibles de lui venir en aide dans son débat

A TOUT AGE LES FIDÈLES PRIENT AVEC FERVEUR.

quotidien pour une existence que la rudesse du climat et du sol rend essentiellement précaire. En Cochinchine surtout, péninsule extrême où aboutirent de nombreuses invasions apportant chacune leurs croyances particulières qui s'y superposèrent avant de s'y mêler, le Vietnamien put choisir entre plusieurs doctrines. A vrai dire il ne choisit pas, il adopta tout et fusionna toutes les formes de religiosité en d'étonnantes macédoines, dont la plus pittoresque fut bien la dernière création de l'esprit religieux des Vietnamiens : le caodaïsme.

La visite d'une pagode laisse toujours à la personne non initiée l'impression d'un extraordinaire bric-à-brac où les ex-voto les plus divers et les plus inattendus se mêlent à des statues de génies ou de divinités impossibles à identifier. Après quelques recherches il est cependant possible de s'y retrouver, et quelle surprise n'éprouve-t-on pas alors à découvrir sur le même autel Bouddha et l'Empereur de Jade, Lao-Tseu et la déesse Quan-Am entretenant des relations de bon voisinage.

Pour un profane la religion du Vietnamien moderne paraît s'apparenter à la magie. Ses rites sont en effet accompagnés de passes, d'incantations, d'applications d'objets doués de supposés pouvoirs surnaturels, pratiqués par les bonzes ou

DES PAPIERS, QUI SYMBOLISENT LES OFFRANDES EN ARGENT, SONT INCINÉRÉS DEVANT L'AUTEL.

les sorciers. On retrouve d'ailleurs encore dans le culte aux génies des trois éléments : Ciel, Terre et Eau, une survivance très caractéristique de ces pratiques animistes.

Sur ce fond magique, modifié ensuite par les rites taoïstes, est venue se greffer la morale confucienne rénovatrice du culte des ancêtres.

Le bouddhisme est arrivé jusqu'au Viet-Nam en faisant, il est vrai, un long détour par la Chine. Nous sommes ici en présence de la doctrine du Grand Véhicule, différente sur bien des points de celle du Petit Véhicule pratiquée au Cambodge.

Le bouddhisme vietnamien est loin d'être pur. Tolérant à l'exemple de toutes les religions de ce pays, il admet sans réticence le mélange avec les autres dogmes. Aussi, autour des trois grands Bouddhas : A-Di-Dà, Tich-Ca-Mâu-Ni et Di-Lac, symboles du Passé, du Présent et de l'Avenir, les Vietnamiens ont-ils rassemblé tout un panthéon de Bodhisattvas et de génies empruntés parfois à l'hindouïsme ou au taoïsme et dont les tribulations et les aventures nombreuses, toujours très humaines, sont souvent divertissantes, telles celles de Nam-Dà, demi-frère de Tich-Ca-Mâu-Ni.

Nam-Dà était marié à une fort jolie femme dont il était follement épris lorsque le Bouddha vint le chercher et le conduisit au monastère avec l'intention de le faire entrer dans les ordres. Nam-Dà ne put résister, mais son unique pensée allait vers son épouse, et son seul désir était de la rejoindre au plus vite. Un jour qu'il était seul à garder le couvent, sans autre consigne que de ne pas le quitter avant de s'être assuré de la fermeture parfaite de toutes les portes, il conçut le projet de regagner sa demeure. Au moment de partir il s'aperçut qu'une porte était demeurée ouverte. A peine l'eut-il fermée qu'une seconde s'ouvrait et ainsi de suite, rendant son départ impossible. Il résolut de s'enfuir néanmoins, mais sitôt arrivé dans le jardin il vit le Maître en franchir le portail ; aussi se dissimula-t-il derrière un arbre. Tich-Ca-Mâu-Ni, qui le savait là, fit, par son pouvoir, l'arbre se soulever et Nam-Dà, confus et honteux, dut rentrer au monastère où il passa son temps à dessiner le portrait de sa femme bien-aimée. Cela ne manqua pas d'offusquer ses condisciples et, sur leurs plaintes, le Bouddha, excédé, décida d'en finir. Il conduisit alors son beau-frère au paradis d'Indra, où il lui montra cinq cents jeunes filles toutes plus belles et toutes plus ravissantes que sa femme et lui promit s'il se convertissait une renaissance en ces lieux où il pourrait folâtrer tout à son aise. Nam-Dà se laissa facilement convaincre et il apporta tant de zèle dans l'étude de la doctrine qu'une place lui a été réservée, à titre de saint, dans le panthéon bouddhique.

Les pagodes au Viet-Nam n'ont aucun caractère officiel mais sont au contraire érigées le plus souvent par des sociétés religieuses parfois assez influentes. Le culte y est pratiqué par des bonzes qui transmettent oralement leur enseignement à de jeunes disciples eux-mêmes ordonnés bonzes après un examen appelé Truong-Ky. Les rites sont toujours sensiblement les mêmes, qu'il s'agisse d'une pagode bouddhiste, taoïste ou bien d'un temple élevé à la mémoire d'un génie ou d'un héros. Devant l'autel où s'entassent les offrandes (fruits, papiers symbolisant de l'argent, nourriture, alcool) les fidèles exécutent les *lay* traditionnels et plantent les bâtonnets d'encens dont l'odeur donne toujours à ces lieux un charme très particulier.

Les Occidentaux ont introduit le christianisme en Indochine. Si le protestantisme est assez peu répandu parmi les populations autochtones le catholicisme par contre a fait de nombreux adeptes, surtout au Viet-Nam.

Dès le XVI[e] siècle les missionnaires français, portugais et espagnols débarquèrent ici et il n'est pas possible d'évoquer cette période sans rappeler le souvenir des deux plus célèbres d'entre eux : le Père Alexandre de Rhodes, de la Compagnie de Jésus, et M[gr] Pigneau de Behaine, évêque d'Adran. Au premier revient le mérite de l'organisation de l'Eglise catholique en Indochine dès le XVII[e] siècle et de la transcription phonétique du langage populaire annamite en caractères latins, transcription qui a donné naissance au *quôc-ngû*, l'actuelle langue nationale du Viet-Nam. Le second fut à l'origine de l'installation française en Cochinchine.

Actuellement il faut évaluer à un peu plus d'un million et demi le nombre des autochtones convertis au catholicisme, dont près de 95 % pour le Viet-Nam (7 % de la population totale). Ce chiffre risque fort de constituer un maximum. Les missions catholiques, en effet, n'admettent l'introduction d'aucun autre rite dans leurs pratiques religieuses et en particulier rejettent le culte des ancêtres auquel les Vietnamiens se montrent très attachés et que toutes les autres confessions ont conservé en s'implantant ici. Il semble bien que cette intransigeance soit l'obstacle le plus sérieux à leur catéchisation. Aujourd'hui des adeptes de cette religion se trouvent par le fait des événements répartis dans les zones soumises aux influences française et vietminh. Pourtant, sauf exceptions, les catholiques participent peu à l'activité politique. Groupés en villages tels Mac-Bac, dans la province de Travinh, ou Thu-Ngu, à 7 kilomètres de Mytho, ils aspirent à vivre en paix et à l'occasion n'hésitent pas à défendre par les armes leurs institutions.

Un rôle prépondérant a été confié au clergé vietnamien qui en 1942 comptait près de mille cinq cents prêtres et trois vicaires apostoliques à Phat-Dien, Vinhlong et Baicha.

Vers 1926 une nouvelle religion est née en Cochinchine et son rôle dans les événements politiques actuels l'a particulièrement mise en vedette. Nous voulons parler du caodaïsme.

Cette foi est un exemple intéressant de l'extrême religiosité des Vietnamiens et du mélange invraisemblable des doctrines en terre d'Annam. Les caodaïstes le qualifient de bouddhisme rénové.

Comptant actuellement plus d'un million de pratiquants, le caodaïsme, dont le nom vient de *Cao-Dai*, qui signifie le « Très-Haut », est une doctrine théosophique groupant l'essence des autres religions. Né d'une communion spirite entre le « Très-Haut » et son fondateur, Ngô-Van-Chiêu, le caodaïsme vise à fondre en une même religion : confucianisme, culte des génies, christianisme, taoïsme et bouddhisme, doctrines différentes d'un même culte, que le « Très-Haut » aurait été appelé, autrefois, à fonder pour être compris des différentes races humaines, mais dont le séparatisme ne se justifie plus maintenant en raison des progrès de la science et de la pénétration de la civilisation dans toutes les parties du monde. Le caodaïsme a cherché ses saints dans tous les milieux religieux ou laïcs : Victor Hugo, Allan Kardec, Lao-Tseu, Jeanne d'Arc, Confucius, La Rochefoucauld, Jésus-Christ, saint Bernard, le prophète Malachie, etc., sont entrés dans son panthéon. Le style architectural du Saint-Siège de Tayninh reflète ce même éclectisme dans ses toits de pagode coiffant un simili de basilique chrétienne.

Contrairement au bouddhisme, le caodaïsme est fortement organisé et le clergé, très hiérarchisé, a pour chef un pape, actuellement S. S. Hô-Phap Pham-Công-Tac, résidant à Tayninh.

Ce culte se pratique quatre fois par jour dans les temples ou devant des autels particuliers que domine l'Œil de Cao-Dai, symbole de la perception universelle du « Très-Haut ».

A côté du caodaïsme les événements politiques actuels ont mis en lumière un autre groupement religieux, celui des Hoa-Hao. Les opinions les plus diverses circulent sur le compte de cette secte fondée par Huynh-Phu-Sô, qui lui a donné le nom de son village natal. On ne peut contester le dynamisme de ses adeptes.

Si l'on met à part le catholicisme, la religiosité vietnamienne se présente sous la forme d'une métaphysique créée par l'individu, faible par nature en face des éléments meurtriers qui l'entourent. Née d'un rythme prophylactique elle s'est transformée tant bien que mal en un idéal créateur d'une discipline. Tout un peuple de coolies, le *dân*, pour reprendre le terme utilisé dans la langue vietnamienne, vit au jour le jour dans l'appréhension d'un lendemain incertain, avec l'espoir très faible de temps meilleurs. Cet espoir, il le place dans sa religiosité, dans l'efficacité de ses prières, de ses offrandes, dans la force de ses amulettes, dans le pouvoir de ses sorciers, avec une candeur bien faite pour surprendre les Occidentaux.

Il apparaît parfaitement que cette aspiration légitime à une vie plus facile, confiée à la religion, ait rejoint l'activité plus directe des agitateurs sociaux. Il en est résulté la création de ces groupements révolutionnaires à caractère religieux, connus sous le nom de sociétés secrètes.

Magique par ses symboles destinés à protéger ses adhérents, religieuse par ses rites et ses statuts permettant une discipline très forte d'abord, la possibilité de réunions dans des pagodes éloignées ensuite, profane enfin par son organisation matérielle, la société secrète conserve cependant, dans ses buts idéalistes, un caractère religieux, celui de la foi en la liberté et en l'indépendance nationale. Particulièrement nombreuses durant les premières années de l'occupation française, les sociétés secrètes furent à l'origine des troubles de Hué en 1885, de la tentative d'empoisonnement de la garnison de Hanoï en 1908. Le Dê-Tham, jusqu'en 1913, dut sa puissance à l'appui des sociétés secrètes, qu'on retrouve encore à la base des révoltes de Cochinchine de 1916.

Bien que moins actives par la suite, ces sociétés continuèrent d'exister jusqu'aux récents événements qui leur ont ôté toute raison d'être.

Pour les années à venir la religiosité vietnamienne apparaît devoir être satisfaite par cette mystique de liberté et d'indépendance, par ce culte de la patrie que connurent nos pères de 1789.

AU SIENRÉAP D'ANGKOR LE CARÊME BOUDDHIQUE EST INAUGURÉ PAR UNE PROCESSION RITUELLE A LAQUELLE TOUS PARTICIPENT, HOMMES, FEMMES, ENFANTS.

A Saigon même les devins a lunettes, accroupis sur le sol le long du boulevard, ne manquent pas de clients avides de connaitre leur avenir.

DEVINS ET SORCIERS AU VIETNAM

PAR HILDA ARNOLD

« Qui connaît son destin en est le maître », annonce le « professeur » Kham Son, qui paraît s'être inspiré beaucoup plus de la méthode Pelman que des vieux magiciens taoïstes. Son « cabinet de consultation », situé dans le centre de Saïgon, étale en devanture des séries de mains constellées d'indications assez précises pour éveiller la curiosité du passant, mais suffisamment vagues pour lui donner envie d'avoir des éclaircissements. A vrai dire, son modernisme n'inspire pas confiance, car les pratiques occultes, qui sont essentiellement mystérieuses, paraissent s'accommoder mal de méthodes « scientifiques ». Un vieux magicien en tunique de bonze paraît tellement plus efficient, même s'il n'est qu'un charlatan illettré — comme dans la plupart des cas.

Il faut avouer que les devins qu'on voit à Saïgon manquent un peu tous de pittoresque, tandis qu'au Tonkin ou en Annam on les sent tellement plus près des traditions qu'on serait tenté de croire que certains possèdent réellement des pouvoirs surnaturels.

A Saïgon il y a quelques autres « professeurs » dans le genre du moderne Kham Son qui font la tournée des cafés le soir à l'apéritif; ils recherchent particulièrement la clientèle européenne, sans pour cela dédaigner celle de leurs compatriotes. Cependant les Vietnamiens, eux, préfèrent aller consulter les devins du boulevard de la Somme, qui, sur quelque 500 mètres de trottoir, sont installés à raison d'un tous les 10 mètres. On n'a que l'embarras du choix, car ils se ressemblent tous : c'est généralement un Vietnamien comme tant d'autres, en chapeau mou (hélas !), qui, accroupi à même le sol, a étalé devant lui quelques tableaux représentant des mains, des visages grossièrement dessinés ou des emblèmes chinois, un paquet de cartes à jouer européennes, une

INDICATIONS DES SIGNES CHIROMANTIQUES DU BONHEUR ET DE LA FORTUNE.

loupe et un rapporteur. La loupe, passe encore pour ceux qui ont la vue basse, mais le rapporteur !

Il est assez curieux de constater le succès des cartes auprès des Vietnamiens, qui suivent aussi sérieusement les fantaisies du roi de cœur ou de la dame de pique que les combinaisons des trigrammes de Fu Hi. Il est probable que le rusé compère juge d'un coup d'œil le client qui vient s'accroupir près de lui et sait exactement quel genre de consultation il faut lui offrir ; les femmes sont avides de savoir et questionnent beaucoup ; quelques hommes — les timides — écoutent sagement, paient et s'en vont ; d'autres prennent des airs moqueurs, surtout s'il y a du monde autour, ce qui est presque toujours le cas.

Vers le milieu du jour on apporte au « maître » une petite collation, puis il fait la sieste étendu sur le macadam, à l'ombre des arbres qui bordent le trottoir ; les consultations reprennent dans l'après-midi et vers 18 heures il rentre chez lui : journée paisible et en somme distrayante, lucrative aussi, car le devin, de quelque genre qu'il soit, fait intimement partie de la vie annamite ; et si en Cochinchine, où les traditions sont très affaiblies, n'importe quel charlatan fait l'affaire, il n'en va pas de même au Tonkin et en Annam, où chacun a sa spécialité.

Pour la construction d'une maison on consulte le géomancien *thây dia ly,* car, selon les croyances populaires, le bonheur ou le malheur d'une famille dépend en partie des bonnes ou mauvaises dispositions géomantiques d'une habitation.

C'est encore le *thây dia ly,* ou le *thây phong thuy* (autre géomancien), qui examine le lieu où l'on désire bâtir et qui donne les conseils nécessaires.

On imagine que des conceptions aussi complexes peuvent donner lieu à bien des sottises et aussi à des abus. Ainsi à Hanoï il n'est pas rare de voir d'étranges maisons conçues dans un style défiant toutes les lois de l'architecture et disposées d'une manière qui donnerait des cauchemars à un urbaniste ; c'est le géomancien qui en est responsable ; qu'il fût ou non de bonne foi, ses clients l'étaient et l'ont bien prouvé !

Les gens du peuple, qui ne manquent pas de bon sens, se vengent des manigances du géomancien par ces deux vers qui montrent qu'ils ne sont pas dupes : « Si la motte de terre savait parler vous mériteriez, maîtres géomanciens, des gifles telles que vos mâchoires perdraient toutes leurs dents. »

Tous les empereurs de Chine avaient à leur cour des devins et des tireurs d'horoscopes pour toutes les circonstances. C'était tellement entré dans les mœurs qu'il existe un vieux traité d'art militaire chinois, *le Livre des génies,* qui est l'astrologie appliquée à l'art militaire et où l'on trouve des choses étonnantes : « La guerre doit avoir la paix pour but. » Ou encore : « L'attaque d'une place forte ne doit s'opérer que sur trois côtés seulement, afin de laisser aux assiégés une ligne de fuite. Si l'on investissait entièrement la place les assiégés, sachant qu'ils n'ont plus aucun moyen de fuir, se défendraient avec désespoir et la lutte pourrait s'éterniser au grand préjudice de l'assiégeant. » (La guerre moderne en Chine a-t-elle tellement changé, après tout ?) A ces conseils pratiques succèdent des recettes magiques considérées comme au moins aussi efficaces que la tactique militaire ; car un bon général devait être en même temps un bon sorcier et savoir pronostiquer les fortunes de la guerre d'après les signes atmosphériques et planétaires.

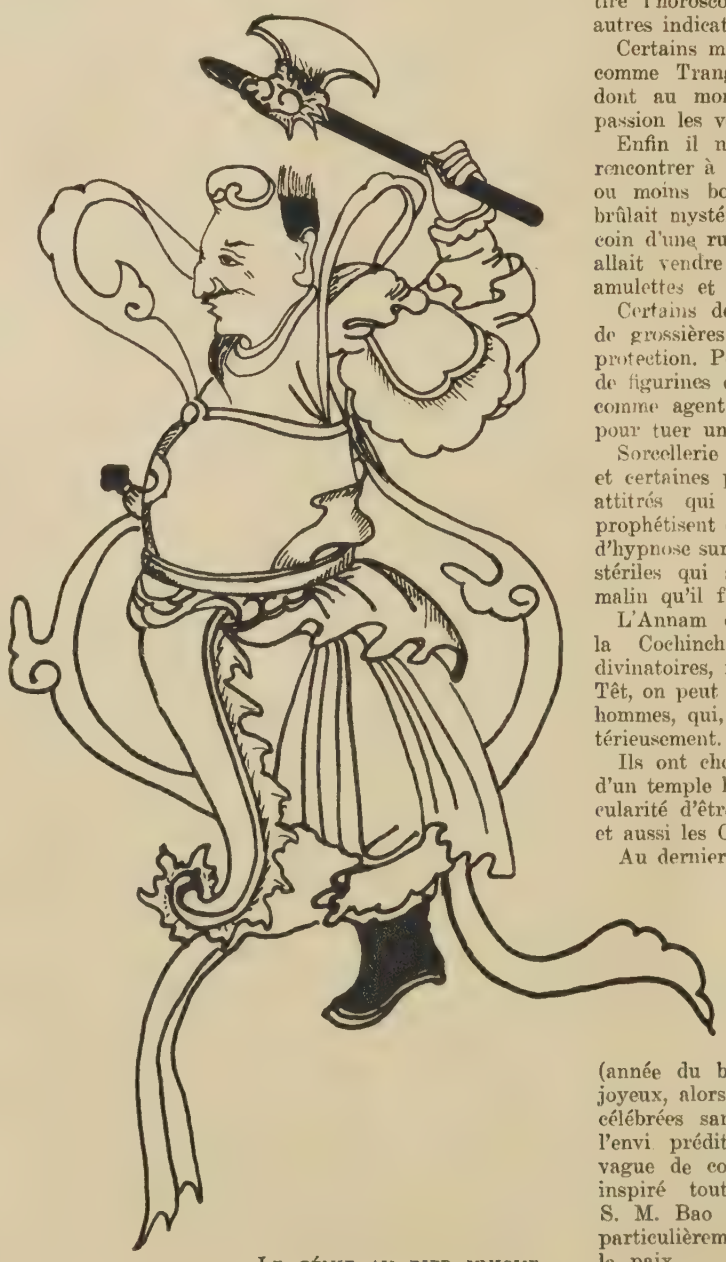
Toutes ces théories et ces pratiques chinoises ont été adoptées par les habitants du Viet-Nam, et toute la science de leurs devins provient du vieux fond chinois.

En dehors des « maîtres » capables de se diriger dans le dédale des théories arbitraires, il existe tout un menu fretin d'humbles mages qui n'en sont pas moins actifs et appréciés.

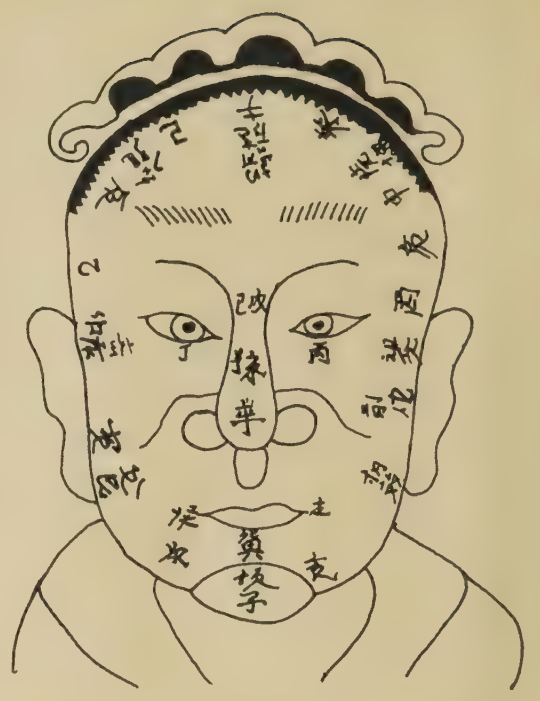
Le *thây boi,* devin ambulant, souvent aveugle, parcourt les rues d'Hanoï et signale sa présence en frappant sur un petit gong de cuivre ; les femmes l'appellent très fréquemment en consultation. Il entre dans la maison, s'accroupit sur le bat-flanc et, ayant allumé un bâtonnet d'encens, s'enquiert du désir de la cliente ; puis il interroge le sort avec les sapeques (1).

Auprès d'une exquise petite pagode d'Hanoï sont installés les *thây gio,* qui tirent des présages des pattes de poulet en observant le phénomène de contraction des tendons.

(1) Petites pièces de cuivre, rondes, percées d'un trou carré et portant des caractères chinois ; elles servaient de monnaie autrefois.



LE GÉNIE AU PIED UNIQUE.



DIVISIONS DE LA FACE HUMAINE SELON L'ORDRE DE CARACTÈRES DU CYCLE.

Quant au physiognomoniste, le *thây tuong,* il tire l'horoscope d'après les lignes du visage et autres indications physiques.

Certains mages ont gardé une vogue étonnante, comme Trang Trinh, le Nostradamus annamite, dont au moment des troubles on scrutait avec passion les vers hermétiques.

Enfin il n'était pas rare avant la guerre de rencontrer à Hanoï quelque vieux bonhomme, plus ou moins bonze et plus ou moins taoïste, qui brûlait mystérieusement des bâtonnets d'encens au coin d'une rue ou qui, les jours de grand marché, allait vendre dans les villages des environs des amulettes et composer des charmes.

Certains desservants de pagodes vendent aussi de grossières amulettes en bois qui assurent la protection. Pour les vengeances le sorcier se sert de figurines en papier qu'il « anime » et envoie comme agent ou, au contraire, frappe et mutile pour tuer un ennemi.

Sorcellerie et religion sont intimement mêlées, et certaines pagodes ont des sorciers et sorcières attitrés qui entrent en transe eux-mêmes et prophétisent ou, au contraire, pratiquent une sorte d'hypnose sur les dévotes, en particulier les femmes stériles qui se croient possédées par un esprit malin qu'il faut exorciser.

L'Annam et le Tonkin sont plus riches que la Cochinchine en spécialistes de pratiques divinatoires, mais une fois par an, au moment du Têt, on peut voir à Saïgon les plus étranges bonshommes, qui, les fêtes passées, disparaissent mystérieusement.

Ils ont choisi pour exercer leur art les abords d'un temple hindou qui présente la curieuse particularité d'être très fréquenté par les Vietnamiens et aussi les Chinois.

Au dernier Têt (29 janvier) la rue était envahie par une foule immense en proie à une véritable frénésie religieuse ; à tel point que les gardiens hindous du temple avaient dû organiser un service d'ordre à l'entrée de leur sanctuaire.

Il faut dire que cette année (année du buffle) le Têt a été particulièrement joyeux, alors que l'année dernière les fêtes furent célébrées sans entrain. Bonzes et devins ont à l'envi prédit le retour de la prospérité ; une vague de confiance et d'optimisme semble avoir inspiré toutes les prophéties, l'horoscope de S. M. Bao Daï, dont on parle en secret, étant particulièrement favorable au rétablissement de la paix.

S. M. L'EMPEREUR BAO DAI (GARDIEN DE LA GRANDEUR). — S. M. L'IMPÉRATRICE NAM-PHONG (PARFUM DU SUD) ET S. A. LE PRINCE HÉRITIER BAO LONG (GARDIEN DU DRAGON).

S. M. BAO DAI

EMPEREUR DÉMOCRATE ET SPORTIF ACCOMPLI

par S. E. PHAM VAN BINH

Secrétaire particulier de S. M. Bao Daï,
délégué du Gouvernement central provisoire du Viet-Nam à Paris.

JAMAIS vie de monarque n'a été aussi riche en péripéties mouvementées que celle de l'empereur Bao Daï, qui vient de regagner ses Etats, le 28 avril 1949, appelé par son peuple pour reprendre en main la destinée de vingt millions de Vietnamiens dont l'histoire, longue de quarante siècles, se trouve à la fois chargée de gloires et d'infortunes.

Héritier unique de l'empereur Khaï Dinh, le prince Vinh Thuy quitta très jeune, dès l'âge de huit ans, le ciel calme de Huế pour faire ses premières études à Paris, où, en compagnie de son cousin le prince Vinh Can et sous l'œil vigilant de M^me^ Charles, sa marraine, il séjourna jusqu'en 1932, date à laquelle il rentra au Viet-Nam, où l'attendait le trône des Nguyen, laissé vacant depuis 1925 par le décès de son père.

Dix ans de séjour au sein de la capitale française, les bancs du lycée et les cours des sciences politiques achevaient de faire du jeune prince d'Annam un parfait démocrate, aux idées les plus avancées, et un sportif accompli, maniant à la perfection une raquette de tennis et un « club » de golf.

Pour ceux qui connaissent intimement l'empereur, ce qui fait le charme du jeune souverain c'est ce mariage savant du traditionnalisme vietnamien et du libéralisme français, son humeur égale, son commerce à la fois agréable et sarcastique, sa physionomie grave qui reflète une âme ardente et un esprit sans cesse éveillé.

Or le destin qui préside à tant d'heureux hasards a voulu que l'empereur Bao Daï rencontrât un jour à Dalat, dans cette station estivale au doux climat de France, une jeune fille native de Cochinchine, aux yeux de velours et à la voix chantonnante. Conquis par sa grâce, par ses manières distinguées, Bao Daï l'éleva, en 1934, au rang d'impératrice.

Ce mariage d'amour a révolutionné la cour de Huế, cabrée dans ses vieilles traditions. De vieux mandarins protestaient : l'impératrice Nam Phuong étant catholique de naissance, quelle religion adopteront les princes et princesses qui naîtront de cette union ?

« Qu'à cela ne tienne ! répliqua l'empereur, à qui fut offerte la première occasion de manifester son caractère libéral et indépendant, toute les religions prêchent l'amour du prochain, la bonté et la clémence. Sous cet angle le catholicisme professe le même idéal que le bouddhisme. Ils doivent être considérés comme deux religions sœurs.

» Et puis, souligna-t-il avec force et véhémence, ne suis-je pas roi ? Ai-je le droit de disposer de mes sentiments comme de ma préférence ?

Cette décision prise par Bao Daï et qui avait fait sensation dans le traditionnel royaume du Viet-Nam porte aujourd'hui une haute et profonde signification d'une grande portée politique et sociale.

L'impératrice, de par sa grâce et ses vertus, de par sa religion et sa naissance, a non seulement apporté à la couronne des Nguyen deux princes et trois princesses qui enrichissent la famille impériale, mais a surtout contribué au récent rattachement de la Cochinchine au reste du Viet-Nam, avec le soutien ferme et résolu de deux millions de catholiques.

Le règne de Bao Daï de 1932 à 1939 fut plutôt un règne sans histoire. Tenu par la convention de 1925 qui réduisit à sa plus simple expression le rôle de l'empereur, celui de signer les brevets de génie tutélaire, le jeune souverain avait essayé maintes fois de mettre la France et son gouvernement devant les responsabilités, qui menaçaient déjà d'être graves. Ses efforts demeuraient pourtant vains, surtout à la veille de la déclaration de la deuxième grande guerre, où il avait arraché à Mandel, ministre des Colonies, la promesse de faire du Viet-Nam un Etat autonome et uni au sein de l'empire français.

L'entrée en guerre du Japon à côté de l'Axe devait par la suite précipiter les événements. L'occupation nippone de la péninsule indochinoise venait de mettre le gouvernement Decoux dans l'impossibilité de défendre le dernier territoire de la France d'outre-mer dans le Pacifique.

La cour de Huế fut sommée de proclamer l'indépendance du Viet-Nam au sein de la Plus Grande Asie, au même titre que le Cambodge et le Laos.

Ainsi naquit le gouvernement Tran Trong Kim, qui reçut l'ordre de Bao Daï de ne pas créer le département de la Défense nationale et d'éviter à tout prix une déclaration de guerre contre les Alliés.

Cependant, la bombe atomique de Hiroshima précipitant la reddition japonaise, Ho Chi Minh revint de Chine, entouré d'une propagande soigneusement préparée, et se posa en libérateur du peuple vietnamien.

THANH-TAI, EMPEREUR D'ANNAM, ABDIQUA EN 1907, EN FAVEUR DE DUY-TAN.

S. M. KHAI DINH, PÈRE DE S. M. BAO DAI, FUT L'HOTE DE PARIS EN 1922.

Voulant éviter une guerre civile et empêcher le corps d'occupation japonais de marcher sur les Vietminhs, Bao Daï abdiqua en faveur de Ho Chi Minh, préférant être « un simple citoyen d'une nation libre ».

Cette attitude digne et touchante fit du jour au lendemain de Bao Daï l'idole du peuple, qui commençait à saisir le vrai sens du patriotisme de son ex-empereur.

La popularité du citoyen Vinh Thuy — ainsi le baptisaient les Vietminhs — obligeait Ho Chi Minh à nommer Bao Daï conseiller suprême du gouvernement de la République démocratique du Viet-Nam.

Titre purement honorifique, fonction bénévole dont se sont servis Vo Nguyen Giap et Tran Huy Lieu pour garder à vue l'ex-empereur dans une maison dénuée de tout meuble et de toute literie, à Hanoï, où personne n'était admis à approcher le conseiller suprême, ne fût-ce que pour lui apporter certaines provisions alimentaires qui lui manquaient presque totalement.

Le retour des leaders nationalistes vietnamiens : Nguyen Hai Than, Vu Tuong Khanh et Nguyen Tuong Tam, appuyés par l'armée chinoise, jeta un trouble dans les esprits vietnamiens qui commençaient à s'irriter des exactions de plus en plus fréquentes du premier gouvernement Ho Chi Minh.

Un comité antivietminh se fonda à Hanoï et organisa des manifestations en faveur du retour au pouvoir de Bao Daï.

Sur sept mille fonctionnaires travaillant dans les bureaux vietminhs cinq mille décrétaient la grève et sollicitaient Bao Daï de reprendre le poste de commandement.

Le Vietminh s'émut. Ho Chi Minh s'entretint avec Bao Daï et consulta ce dernier sur une éventuelle passation de pouvoirs.

Cependant le Politburo vietnamien, mandé de toute urgence du quartier général installé à Thai-Nguyen, se prononça contre toute renonciation au pouvoir du président Ho Chi Minh en faveur de Bao Daï.

Ainsi finit un épisode où Bao Daï faillit renverser Ho Chi Minh en plein Hanoï grâce à une popularité qui ne faisait que croître de jour en jour et qui ne manquait pas de porter ombrage au prestige du président communiste, au sein même de la capitale libérée.

Nous nous approchons de la phase la plus mouvementée de l'exode de l'empereur Bao Daï en Chine, où, envoyé tout d'abord comme plénipotentiaire auprès de Tchiang Kai Chek et du général Marshall par le gouvernement Ho Chi Minh, le souverain finissait par vivre comme un simple réfugié politique à Hong-Kong.

Invité par certains généraux chinois à former un gouvernement dissident sous les auspices du régime de Nankin, l'empereur se refusait à souscrire à une initiative qu'il avait toujours qualifiée d'insensée et se retirait entièrement de la vie politique, après avoir pris congé de Tchiang Kai Chek à Tchoung-King.

Venu à Hong-Kong avec quelques dollars en poche, l'empereur vivait très modestement dans une petite chambre d'hôtel qu'il partageait avec quatre compagnons d'infortune.

Cette vie bohémienne avait duré plus d'un an et aurait pu durer davantage sans que ce prince démocrate, pourtant élevé à la parisienne, eût songé à s'en plaindre.

Le coup du 19 décembre 1946 déclenché par le Vietminh contre les troupes du général Morlière à Hanoï remettait de force Bao Daï sur la scène politique.

Se détournant de Ho Chi Minh, la France cherchait un partenaire plus loyal et plus représentatif. Il a fallu deux ans de laborieuses conversations pour que les dirigeants français s'arrêtassent aujourd'hui sur la solution Bao Daï. Ainsi fut signé le 8 mars 1949 à l'Elysée un accord avec le président Vincent Auriol consacrant l'indépendance et l'unité du Viet-Nam au sein de l'Union française.

Souverain moderne, athlète complet pilotant une Simca-Gordini à plus de 230 kilomètres à l'heure ou faisant des acrobaties aériennes avec son Morane spécial, Bao Daï n'a pas volé sa réputation d'empereur démocrate en menant une vie aussi simple que modeste, dénuée de tout apparat et de tout protocole.

Tout récemment, quand je le saluai à Dalat avant de regagner Paris, l'empereur me saisit la main et me dit non sans émotion :

« Comme je vous envie, vous qui allez retourner en France.

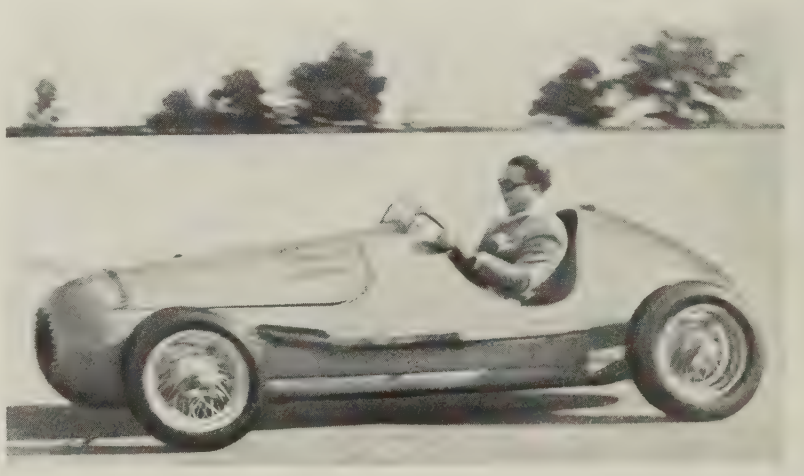
» J'aurais bien voulu échanger pour tout l'or du monde une vie tranquille dans un coin perdu, loin du monde et de ses bruits.

» Si je suis revenu au Viet-Nam c'est que je suis placé devant un cas de conscience. Entre l'appel de la patrie et du peuple qui se meurent de misère et une vie facile à l'étranger, j'ai choisi et j'ai pris mes respondabilités.

» Réussirai-je dans ma mission ? Je ne saurais le dire.

» Toujours est-il, ajouta l'empereur avec une forte conviction, que c'est aussi faire du sport que de faire de la politique.

» Et j'ai toujours considéré la vie comme un sport ! »



S. M. BAO DAI AU VOLANT D'UNE VOITURE RAPIDE A MONTLHÉRY.

L'empereur Bao Dai reçoit, en 1932, dans son palais de Hué, le gouverneur général Pasquier (a sa droite) et le gouverneur général Charles.

L'ÉVOLUTION POLITIQUE DE L'INDOCHINE

par André SURMER

Quoi que prétendent certains exégètes il semble que le nationalisme vietnamien, si vivace au cours des siècles précédents, se soit assoupi après l'arrivée des Français en Indochine. Les quelques complots ou soulèvements qui se produisirent restèrent localisés et ne furent le fait que d'une infime minorité embrigadée par des affiliés de sociétés secrètes nationalistes ou, à une époque plus récente, communistes. Les organisations communistes ne manquèrent point d'utiliser au profit de leur idéologie les poussées nationalistes, et c'est cette collusion qui rendit les autorités françaises et la cour d'Annam elle-même très chatouilleuses à l'égard de toute manifestation du nationalisme vietnamien.

Après leur entrée en Indochine, en 1940-1941, les Nippons excitèrent en sourdine le nationalisme vietnamien dans un sens antifrançais. Après le coup de force japonais du 9 mars 1945 la propagande xénophobe se déchaîne ouvertement, mais les Japonais, bien qu'ils eussent contraint S. M. Bao Daï à signer une proclamation d'indépendance, ne changèrent rien aux règlements administratifs français, qu'ils continuèrent à appliquer en toutes matières, et maintinrent même dans certains secteurs des fonctionnaires français.

Ce n'est que lorsque les Japonais eurent annoncé leur décision de rétrocéder à l'empereur d'Annam la Cochinchine et les trois concessions françaises de Hanoï, de Haïphong et de Tourane que les Vietnamiens eurent la notion que l'unité de leur pays pouvait être reconstituée. L'armement que leur remirent les Japonais après la capitulation de Tokio donna à une partie des élites et à la pègre l'idée que l'unité et l'indépendance pouvaient être défendues de haute lutte, et ne pouvaient l'être que de cette façon.

Le parti Vietminh, constitué en Chine pendant la guerre et qui était resté prudemment dans la coulisse jusque-là, était le mieux organisé — le seul organisé peut-être — car il disposait des liaisons et des cellules du parti communiste indochinois. Il avait existé en Cochinchine, avant la guerre, un parti constitutionnaliste cochinchinois, dirigé par M. Bui Quang Chieu et partisan d'une constitution autonome pour la Cochinchine tout en restant sous l'égide de la France, mais il n'était plus qu'un souvenir. Le Vietminh d'ailleurs s'empressa d'arrêter et d'exécuter tous ceux qui constituaient l'élite la plus représentative du pays et qui n'étaient point communisants staliniens (car les trotskystes furent aussi supprimés) afin que la France ne pût s'appuyer sur personne pour reconstituer des cadres administratifs et sociaux. Fort heureusement la reprise en main brusquée des services administratifs par les Français ne permit pas au Vietminh de parachever son épuration préventive.

Il est de fait que les autorités françaises manquèrent de cadres autochtones qui auraient été nécessaires pour asseoir sur des bases solides la nouvelle Cochinchine. Certains hommes en France nous reprochent de n'avoir pas su former avant la guerre des hommes politiques vietnamiens, ni même des partis politiques. Nous pensons, pour notre part, que le virus politique, s'il avait été depuis longtemps introduit dans le pays, aurait abouti à accroître les divisions internes qui se sont produites en 1945-1946.

La Cochinchine vit naître en 1946-1947 une floraison de partis ou de groupements. La secte caodaïste de Tâyninh, se ralliant à la France, déclara une guerre sans merci au Vietminh et devint un pouvoir politico-militaire avec lequel le gouvernement du Sud-Viet-Nam devait compter. La secte religieuse des Hoà Hào fit de même et se transforma en une organisation militaire, avec général et état-major. Parmi les nouvelles formations politiques nous devons citer le Front cochinchinois, d'abord « autonomiste », puis « unioniste », et le parti social-démocrate, qui prétend représenter la vraie tendance de la secte des Hoà-Hào. Fin 1947 fut lancé dans les trois Ky le Rassemblement national vietnamien, qui avait pour programme la restauration de S. M. Bao Daï. C'est ce mouvement qui a, pour la première fois, aggloméré les Vietnamiens autour d'une idée et d'un programme communs. Les manifestations massives qui se produisirent un peu partout, à l'instigation de ce rassemblement, en faveur de l'empereur constituaient une indication suffisante des aspirations profondes du peuple. Aussi la France se tourna-t-elle vers S. M. Bao Daï et lui demanda-t-elle d'accéder au désir du Viet-Nam tout en lui assurant qu'elle était disposée à reconnaître l'unité et l'indépendance du pays. Il en est résulté l'accord du 8 mars 1949.

Il est probable qu'avec l'éveil du Viet-Nam à la plénitude de sa vie interne et internationale des courants nouveaux se dessineront dans les tendances politiques individuelles et aboutiront à la longue à la formation de partis, ou

Le passe-temps favori de l'empereur durant son séjour en France.

plutôt de groupements. Quels seront-ils ? Il semble qu'ils ne reflèteront en rien les programmes des partis politiques français et qu'ils auront donc une figure proprement vietnamienne. Le caodaïsme ne manquera pas de jouer sa partie dans ce concert, et en Cochinchine son importance numérique et son dynamisme resteront des facteurs non négligeables.

CAMBODGE

S. E. Thonn Ouk décrit parfaitement ci-dessous l'éveil du royaume cambodgien à la vie politique. Il nous suffira d'ajouter que, le gouvernement français ayant reconnu le 16 décembre 1948 l'indépendance de ce royaume au sein de l'Union française, un traité d'amitié doit être substitué à l'actuel « modus vivendi ».

LAOS

Le Laos plus encore que le Cambodge se tenait à l'écart des agitations politiques. Les cellules communistes annamites qui ont parfois existé clandestinement sur son sol n'ont jamais pu faire de prosélytes laotiens.

Après la période de dictature japonaise, pendant laquelle S. M. Sisavang Vong et sa famille au nord et S. A. Tiao Boun Oum au sud furent l'âme de la résistance armée à l'occupant nippon, les relations entre la France et la cour de Luang-Prabang, renforcées par la lutte menée en commun dans le maquis, furent renouées avec la même amicale confiance que naguère. Les quelques trublions vietminhs et Lao Issara gagnèrent le Siam, qui leur offrait alors des bases de départ commodes et sûres. La France, tenant à reconnaître avec éclat les services éminents rendus par le souverain et l'attachement du peuple laotien à la France, signa avec le souverain, le 28 août 1946, un *modus vivendi* qui le consacrait comme roi du Laos et non plus seulement du royaume de Luang-Prabang. Comme au Cambodge une assemblée constituante fut élue. La constitution, promulguée le 11 mai 1947, est proche parente de celle du Cambodge, mais avec une tendance plus démocratique ; n'affirme-t-elle pas que « la souveraineté nationale appartient au peuple laotien, qui l'exerce par ses représentants élus au suffrage universel ».

La première difficulté à surmonter résidait dans le désir d'autonomie du Sud-Laos, resté attaché à la famille princière de Champassak (Bassac), personnifiée par S. A. Tiao Boun Oum.

Les Laotiens du sud se rendirent compte promptement que leur pays ne pourrait vivre normalement s'il ne réalisait pas son unité. Aussi bien le premier ministre actuel est-il S. A. Boun Oum, prince de Champassak.

Bien qu'une crise ministérielle se soit produite l'an dernier, les questions politiques restent étrangères à la vie du royaume, dont les seules préoccupations sont d'ordre économique et financier. Mais pour arriver à un prompt développement le pays aura besoin longtemps encore d'une aide intensive de la France.

Un traité d'amitié franco-laotien sera bientôt substitué au *modus vivendi* provisoire : le Laos bénéficiera d'un statut aussi libéral que celui du Viet-Nam.

Le 28 avril 1949 S. M. Bao Dai, arrivant a l'aérodrome de Dalat, s'entretient avec S. E. Phan Van Giao, gouverneur du Centre Vietnamien.

LA VIE POLITIQUE CAMBODGIENNE

par THONN OUK, conseiller de l'Union française

Bien qu'ils aient été longtemps coupés de toute communication avec le reste du monde et qu'ils aient longtemps vu les choses à travers des lunettes déformantes — tant celles des Japonais que celles de certains retardataires attachés aux privilèges anciens — les Cambodgiens étaient préparés par les événements considérables dont ils étaient les spectateurs de 1940 à 1945 à devenir eux-mêmes les acteurs d'autres événements.

C'est ce qui constituait le fondement de ces mouvements de masse que l'on a constatés au moment où le régime démocratique fut introduit au Cambodge. Pas moins de 70 à 80 % des hommes de plus de vingt ans se sont alors instantanément passionnés pour le sort de leur pays, alors qu'aucune vie politique n'existait auparavant en cette contrée.

La royauté est intangible. La vénération du peuple pour le roi n'a d'égale que sa vénération pour la religion. L'élite intellectuelle de la nation partage cette vénération. Voulant œuvrer pour la patrie, elle se met au service du roi et de son peuple.

La démocratie fut recommandée au roi par les représentants de la France conformément aux engagements de celle-ci envers les Nations Unies. L'élite allait s'en emparer pour en faire une arme de combat de la nation en quête de progrès et de liberté.

Il s'agissait de soustraire les gouvernants, alors au pouvoir absolu, aux pressions et sollicitations extérieures en les retranchant derrière une volonté supérieure et multiple — par là difficilement domptable — la volonté de la majorité populaire, ou volonté nationale. L'apôtre de cette conception fut le prince Sisowath Youtevong, à la tête du parti démocrate.

La démocratie au Cambodge fut ainsi portée d'un seul coup à une forme très perfectionnée, toute proche du régime politique français.

Le roi a joué un rôle considérable dans ce changement.

Par timidité ou incompréhension (1), les partis politiques autres que le parti démocrate (2) n'avaient pas voulu d'abord arriver à un régime aussi avancé. Mais les campagnes électorales leur ont appris ce qu'il leur en coûte. La démocratie a eu vraiment gain de cause et personne ne la remet plus en question.

Les oppositions doctrinales s'effacent ainsi. Il n'y a plus qu'une différence de méthodes et de compétences entre les partis, les questions sociales ne pouvant avoir ici une acuité aussi grande que dans les régions industrielles. L'un ou l'autre parti s'occupent plus ou moins de démagogie pour parvenir ; l'un ou l'autre sont plus ou moins soucieux de droiture.

Que réservera l'avenir à la vie cambodgienne ? Sans doute la démocratie se fortifiera ou périra selon que ceux qui recherchent le bien véritable du pays arriveront ou non à triompher. Et il n'y a aucune raison de désespérer.

---

(1) M. Thonn Ouk, ancien ministre de l'Information, est un des leaders du parti démocrate. N. D. L. R.

(2) Parti libéral, parti démocrate progressiste, parti de l'Union nationale, parti de la rénovation khmère.

UN GROS BRISTOL DE TRANSPORT VIENT DE DÉBARQUER UN CONTINGENT D'OUVRIERS AGRICOLES SUR LE TERRAIN D'AVIATION D'UNE PLANTATION.

L'AVENIR ÉCONOMIQUE DE L'INDOCHINE

PAR PAUL BERNARD

Si l'on calcule aux prix actuels la valeur de ce qu'aurait représenté l'exportation des principaux produits du cru indochinois, dans l'hypothèse où le pays n'aurait pas été troublé par la guerre civile, savoir : 1.600.000 tonnes de riz, 500.000 tonnes de maïs, 2.600.000 tonnes d'anthracite, 100.000 tonnes de caoutchouc, on arrive à un total de près de 300 millions de dollars, c'est-à-dire le tiers de ce que la France recevra au titre de l'aide Marshall dans l'année en cours.

Ces chiffres révèlent l'importance du potentiel économique de l'Indochine et l'absurdité criminelle de l'action insurrectionnelle menée par une poignée de fanatiques qui, pour des satisfactions purement idéologiques, ont provoqué la misère d'un peuple de 25 millions d'habitants.

L'Indochine, au moment de la capitulation japonaise, était intacte. Son outillage économique — réseau routier et ferroviaire, installations portuaires, ressources énergétiques — était harmonieusement adapté aux exigences de la production et de la consommation. Grâce à l'intervention de la technique et des capitaux français la cadence de développement des principales activités locales depuis le début du siècle avait été remarquable et se reflétait par l'essor régulier des exportations. Le commerce extérieur faisait apparaître une balance constamment favorable avant la guerre : en 1937, pour un montant d'exportations de 260 millions de piastres, les importations n'atteignaient que 160 millions.

Les dépenses publiques étaient relativement modérées : en 1936 le total des différents budgets représentait 141 millions de piastres, soit 14 % seulement de la valeur de la production. La charge des emprunts était faible, elle ne dépassait pas le dixième de l'ensemble des budgets.

Le rythme des investissements durant la même période, d'environ 125 millions de piastres par an, soit 25 milliards de nos francs actuels, pouvait être considéré comme satisfaisant. Les quatre cinquièmes de ces ressources prove-

MAISONS ÉDIFIÉES POUR LES OUVRIERS AGRICOLES.

CONTRE LE PALUDISME : MAZOUTAGE DES DRAINS.

PLANTATION MODERNE : COLLECTEUR CENTRAL.

PRINCIPALES EXPORTATIONS

★

	Moyenne de 1899 à 1903	Exportations en 1937
RIZ ET PADDY...	810.000 T.	1.548.000 T.
MAÏS	170 T.	546.000 T.
ANTHRACITE	198.000 T.	1.533.000 T.
CAOUTCHOUC...	160 T.	45.000 T.

naient de la métropole, soit sous forme d'investissements privés, soit par le canal des emprunts publics souscrits par nos compatriotes. L'Indochine disposait donc d'une magnifique plate-forme de départ pour prétendre occuper, dans un avenir proche, la place d'un Etat majeur dans le concert des nations.

L'INDOCHINE DOIT DEVENIR UN ÉTAT MODERNE GRACE AU PLAN DÉCENNAL

En dépit des destructions accumulées, qui ont été chiffrées à 757 millions de piastres valeur 1939, soit environ 150 milliards de francs actuels, tous ceux qui ont assisté à ce magnifique essor de l'Indochine avant la guerre ou qui en ont été les artisans persistent à penser qu'en raison de la position généreuse et compréhensive adoptée par la France à l'égard des aspirations politiques vietnamiennes l'élite intellectuelle du pays finira par imposer des solutions pacifiques aux agitateurs professionnels qui ont édifié leur pouvoir sur la ruine de la nation.

C'est en prononçant cet acte de foi dans le triomphe final de la raison que la Commission du plan de modernisation et d'équipement de l'Indochine s'est attaquée au problème de tracer pour une période décennale les grandes lignes de l'effort d'équipements publics et industriels indispensables pour promouvoir l'Indochine au rang d'Etat moderne.

La nécessité de l'élaboration et de la mise en œuvre de ce plan s'impose, car en dépit des réalisations remarquables du passé les conditions de vie de la masse demeurent essentiellement précaires.

La pression démographique dans les années qui ont précédé la guerre a été telle, dans différentes régions, que l'augmentation de la production a été automatiquement absorbée par l'extension de la population sans que le niveau de vie individuel, tout au moins pour les classes les plus pauvres, ait marqué un pas décisif.

Si l'on ne conserve à tout moment présente à l'esprit cette nécessité de développer la production à un rythme plus rapide que ne s'accroît la population le plan d'équipement et de modernisation pourra paraître hardi dans certaines de ses anticipations. Nous allons en exposer rapidement les dispositions essentielles.

Pour l'équipement public on n'envisage pas d'extension du réseau ferroviaire, mais une modernisation du matériel de voies et du matériel roulant. De même le réseau routier et celui des voies navigables sont considérés comme répondant, après quelques retouches, aux besoins du trafic actuel. En revanche une extension des installations portuaires, notamment à Haïphong, est nécessaire.

Le programme d'aménagements agricoles est très vaste : renforcement des digues du Tonkin, prolongement des réseaux d'irrigation en Annam et au Cambodge, et surtout amélioration décisive des conditions de la production du riz dans la région de grosse production de Cochinchine, soit sur plusieurs centaines de milliers d'hectares, par la maîtrise complète du plan d'eau.

Dans l'ensemble, au titre de l'équipement public a été prévu pour la période décennale un montant de dépenses de 976 millions de piastres, soit sensiblement 200 milliards de nos francs actuels.

EFFORT RÉVOLUTIONNAIRE DANS LE DOMAINE AGRICOLE

En ce qui concerne la production agricole et forestière on compte, grâce aux aménagements hydrauliques prévus, faire passer la production de 6 millions 500.000 tonnes de riz, chiffre d'avant guerre, à 8.850.000 tonnes à la fin de la période décennale. En revanche on envisage une certaine régression de la culture du maïs, dont l'extension, essentiellement provoquée par des mesures de protection douanière de la métropole, avait un caractère quelque peu artificiel.

La production de sucre de canne doit doubler, soit passer de 70.000 tonnes à 150.000 tonnes pour une même superficie cultivée, au moyen notamment d'emploi judicieux des engrais.

La culture des oléagineux, pour laquelle l'Indochine ne possède pas une vocation particulière, sera peu développée. La production de l'huile de coprah doit passer de 16.000 tonnes à 22.000, celle de l'huile d'arachide, de 6.000 tonnes à 12.500, celle de l'huile de ricin, de 1.300 tonnes à 5.000.

Un effort plus sérieux est envisagé pour la culture de l'abrasin. On pense atteindre à la fin de la période décennale une production de 10.000 tonnes contre 900 avant la guerre.

Quant aux textiles, les terres à coton sont rares. On espère toutefois faire passer la production de 1.000 tonnes à 4.000, ce qui est d'ailleurs insuffisant pour couvrir les besoins de la consommation, qui sont de l'ordre de 25.000 à 30.000 tonnes de coton égrené.

On escompte également développer la culture du jute, dont la consommation est très grande en Indochine, mais sur une échelle assez modeste, la production ne devant pas dépasser 5.000 tonnes.

Pour la culture du thé le programme envisagé est plus ambitieux. Il permettra de satisfaire aux besoins locaux, de l'ordre de 7.000 tonnes, de couvrir la demande du marché français en thés noirs et dans une certaine mesure celle du marché nord-africain en thés verts. La production passerait ainsi de 8.000 à 16.900 tonnes.

Pas d'extension importante de la culture du café, qui n'a trouvé un terrain d'élection que dans des zones assez limitées du Sud-Annam.

D'autre part, la production du tabac, qui alimente d'importantes usines de transformation locale, doit passer de 13.000 tonnes à 17.000 tonnes de feuilles sèches.

La culture du caoutchouc conservera à côté de celle du riz la toute première place dans l'économie agricole locale ; le programme adopté comporte des extensions et des rajeunissements de plantations. Il devrait faire passer les superficies plantées de 138.000 à 154.000 hectares. La production pourrait ainsi atteindre en fin de plan décennal 135.000 tonnes.

On espère pouvoir doubler la production forestière, savoir 1.500.000 mètres cubes de bois d'œuvre contre 875.000 mètres cubes avant la guerre.

Pour l'élevage et la pêche des mesures particulières sont envisagées qui amélioreront de façon appréciable le rendement de ces activités et, par voie de conséquence, l'alimentation des populations.

La mise en application de ce programme agricole requiert un effort révolutionnaire dans les méthodes de culture : maîtrise absolue du plan d'eau pour les régions irriguées, application intensive d'engrais, mécanisation de certaines cultures industrielles. L'Indochine possède d'ailleurs déjà les établissements de recherches publics ou privés : Office indochinois du riz, Institut de recherches sur le caoutchouc, Institut des recherches agronomiques de l'Indochine, capables de servir de guides pour l'action à entreprendre.

EXPLOITATION POUSSÉE DES RICHESSES MINIÈRES

Quant à la production minière, on s'efforcera tout d'abord de rétablir la capacité de production d'anthracite à son niveau de 1939, soit 2.600.000 tonnes, pour la porter ensuite à 3.600.000 à l'expiration de la période décennale.

On compte aussi exploiter rationnellement les gisements de fer de Thai-Nguyen, composés d'un minerai extrêmement riche qui n'avait fait l'objet que d'une extraction sporadique avant la guerre. La production doit atteindre 400.000 tonnes par an.

Pour le zinc, l'étain, le wolfram on s'en tiendra aux productions de 1939.

Par contre le programme prévoit la mise en valeur d'un gisement de phosphates (apatites) dans la région de Lao-Kay, dont la puissance est estimée à plus de 100 millions de tonnes. Une production annuelle de 500.000 tonnes serait atteinte à la fin de la première période quinquennale et de 800.000 tonnes à la fin de la période décennale.

Pour répondre à l'extension des besoins en énergie de la consommation et aux exigences nouvelles résultant de la mise en application d'une industrialisation intensive, on compte tout d'abord équiper la chute du Danhim, dans le Sud-Annam, dont l'aménagement se présente dans des conditions techniques remarquables. La hauteur de chute moyenne atteint 768 mètres et le débit dérivable, 20 mètres cubes par seconde, avec un coefficient d'utilisation de 0,72, qui peut d'ailleurs être augmenté par la création d'un barrage. La puissance disponible serait de 100.000 KVA avec une énergie produite pouvant atteindre 745 millions de kWh.

D'autre part on envisage l'installation dans la région de Mao-Khé, sur les lieux de production de l'anthracite, d'une centrale thermique d'une puissance de 45.000 K.V.A. et susceptible de brûler des combustibles bon marché.

DÉVELOPPEMENT DE L'INDUSTRIALISATION

Mais c'est du côté de l'industrialisation qu'un effort décisif a été prévu.

Tout d'abord les industries existantes projettent à peu près toutes de développer leurs installations pour répondre à l'extension des besoins de la consommation. C'est le cas de la cimenterie et de la verrerie de Haïphong, des usines de textiles, coton, soie et rayonne, des brasseries, de la papeterie, des usines de transformation de caoutchouc, des manufactures de cigarettes, des scieries, des industries mécaniques, des savonneries, etc.

On étudie également l'établissement, à proximité de la baie de Pham-Rang, d'une saline nouvelle de 150.000 tonnes de production annuelle, qui doit travailler essentiellement pour l'exportation.

Mais la partie vraiment originale du plan de modernisation concerne l'instauration d'industries de base : industries chimiques et sidérurgiques, qui constituent l'infrastructure de l'équipement économique d'un grand pays.

Dans le domaine des industries chimiques une place prépondérante est accordée aux engrais : engrais azotés, principalement sulfate d'ammoniaque et cyanamide calcique, engrais phosphatés, grâce à l'utilisation des apatites de Lao-Kay.

L'industrie sidérurgique devrait produire 100.000 tonnes de fonte par an et 60.000 tonnes d'aciers laminés.

On prévoit en outre la fabrication d'acier au carbone au four électrique et la production de ferro-alliages. Enfin la production de l'aluminium figure également au programme. Une unité de 10.000 tonnes susceptible d'être portée à 20.000, puis à 30.000 tonnes, utiliserait l'énergie des chutes du Danhim.

COOPÉRATION DE L'ÉTAT ET DU SECTEUR PRIVÉ

Pour assurer la mise au point définitive de ce programme d'industrialisation et passer ensuite aux réalisations, une société d'économie mixte, dite Société indochinoise d'études de reconstruction et d'équipement, va être créée incessamment. La presque totalité des organisations professionnelles métropolitaines intéressées par les activités à promouvoir doivent participer à cet organisme aux côtés des entreprises industrielles indochinoises.

La Société évitera de procéder elle-même à des réalisations, sauf dans le cas où l'initiative privée se révélerait défaillante.

Elle aura pour mission essentielle :

— de rechercher les concours particuliers pour la réalisation de chacune des industries envisagées ;

— de négocier avec les entreprises privées, en liaison étroite avec les services du haut commissariat et avec ceux du plan, des contrats d'études et des contrats d'exécution ;

— d'assurer la coordination entre les différentes entreprises afin de réaliser un ensemble cohérent, assurant le plein emploi des ressources matérielles et humaines ;

— de faciliter les concours financiers nécessaires : emprunts, émissions d'obligations, avec intervention, le cas échéant, de capitaux étrangers.

Bref, il s'agit d'une formule de coopération entre l'Etat et le secteur privé, où chacune des parties conserve ses attributions normales.

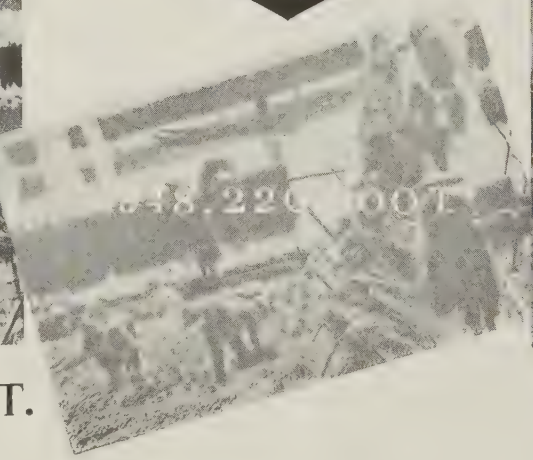
OU TROUVER LES MOYENS FINANCIERS

Pour réaliser le plan de reconstruction et d'équipement il est nécessaire de rassembler 150 milliards de francs actuels pour la première, et, pour le second, 490 milliards de francs actuels.

Si l'on admet que la reconstruction doit s'effectuer sur une période de cinq ans et l'équipement sur une période de dix ans, c'est annuellement 30 milliards de francs actuels qu'il faudrait trouver pour la reconstruction et 50 milliards de francs actuels pour l'équipement.

Or pour le premier semestre 1949 le budget extraordinaire de reconstruc-

1939 . 1.600.000 T.



L'AVENIR. 2.000.000 DE T.

tion et d'équipement prévoit une dépense de 908 millions de piastres, soit 569 millions pour la reconstruction et 339 millions pour l'équipement.

Compte tenu que le pouvoir d'achat de la piastre n'est pas de plus de 10 francs, bien que sa valeur nominale soit de 17 francs, les dépenses prévues s'inscrivent donc au rythme annuel de 11 milliards pour la reconstruction et 7 milliards pour l'équipement, soit 18 milliards au total.

Or aucune recette n'est inscrite en contre-partie dans le budget extraordinaire de l'Indochine. Il ne faut donc pas se dissimuler que c'est la France qui devra faire à peu près intégralement l'effort nécessaire, grâce aux ressources de la Caisse autonome de reconstruction, d'une part, et d'un fonds d'équipement et de modernisation analogue au FIDES des autres territoires d'outre-mer, qu'il reste d'ailleurs à créer, d'autre part.

Ces 18 milliards ne représentent cependant que le quart de ce qui serait nécessaire pour que la reconstruction fût terminée en cinq ans et le plan d'équipement réalisé en dix ans.

Que peut-on attendre, par ailleurs, de l'effort d'investissement public et privé ? Avant la guerre cet effort était évalué annuellement à 125 millions de piastres, soit approximativement 25 milliards de francs actuels, dont 80 % provenaient de l'épargne publique ou privée métropolitaine.

Même en admettant que ce rythme d'investissements soit maintenu, il resterait, pour arriver aux 80 milliards qui sont nécessaires pour la réalisation du programme de reconstruction et d'équipement, une marge importante qui ne pourrait être comblée sans avoir recours à des moyens exceptionnels.

Il faudra aussi que les Etats associés contribuent de leur côté à ce financement, les budgets de chacun des Etats devant en prendre une part notable, comme c'était d'ailleurs le cas avant la guerre.

Mais s'il se révèle que l'essentiel de l'effort va reposer sur la France, il est légitime qu'elle s'assure en contre-partie que cette contribution ne sera pas versée à fonds perdus. Autrement dit, elle est fondée à réclamer certaines garanties en ce qui concerne la permanence de ses intérêts et l'utilisation rationnelle des fonds qu'elle aura investis.

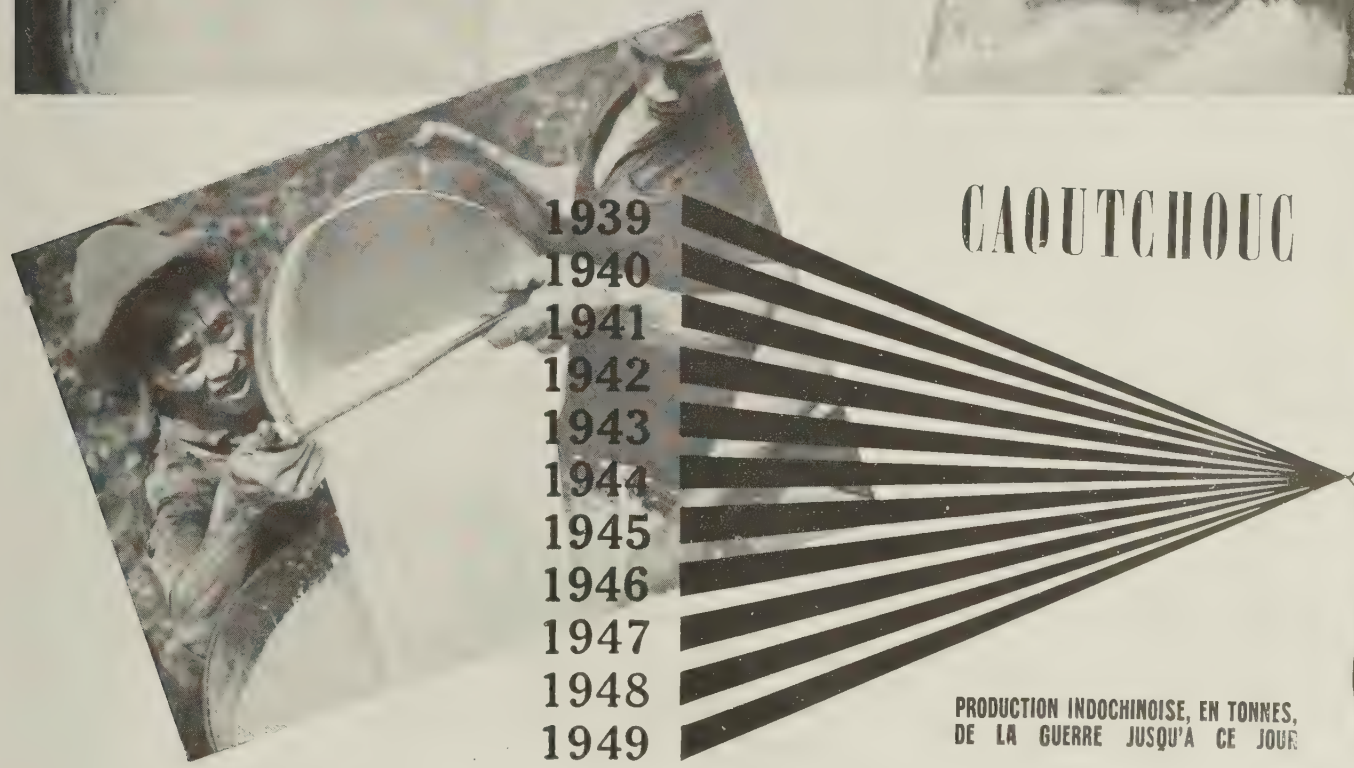
ÉCONOMIE ET POLITIQUE SONT INTERDÉPENDANTES

Ainsi nous trouvons-nous ramenés au problème politique dans ses incidences inévitables avec l'économique, problème qui se présente sous deux aspects : 1° le problème de la structure interne de l'Indochine ; 2° celui des relations des Etats associés avec la métropole elle-même.

Au sujet du premier point, nous avons déclaré solennellement que nous étions décidés à accorder le maximum d'indépendance possible aux Etats associés et à les laisser régler eux-mêmes leurs propres affaires. Cela implique une décentralisation de l'administration qui va exactement à l'encontre de la politique qui a été suivie dans les quarante dernières années, sous l'impulsion initiale de Paul Doumer.

En effet la France a eu constamment pour objectif de réaliser l'unité économique de ces pays, en tenant compte de leur vocation propre commandée par leurs positions géographiques et la diversité de leurs ressources en main-d'œuvre ou en matières premières.

Le Tonkin, surpeuplé, alimentait en travailleurs les plantations du Sud et en charbon les industries du territoire. La Cochinchine fournissait le riz, le Cambodge, la viande et le poisson des autres pays de la Fédération.



Un réseau ferroviaire ou routier cohérent cimentait l'union de toutes les parties de la péninsule. Les échanges de biens et de personnes étaient entièrement libres. Le budget général de l'Union indochinoise permettait de prélever sur les ressources des régions les plus favorisées pour faciliter le démarrage économique de celles qui l'étaient moins.

Renoncer délibérément aux avantages matériels qu'entraîne une semblable centralisation, ce serait provoquer une régression certaine du bien-être des individus, pour des satisfactions plus sentimentales que positives.

Or dans les négociations en cours entre la France et les pays associés cette question de l'établissement des « services communs », dont chacun des intéressés ne méconnaît d'ailleurs la nécessité, constitue une des pierres d'achoppement.

Mais c'est surtout pour la mise en œuvre du plan de modernisation que l'instauration d'un régime plus ou moins fédératif, encore que le mot fédération éveille des susceptibilités plus ou moins légitimes, s'impose de façon impérative. On ne peut envisager de dresser un plan pour chacun des pays de l'Union, qui, pris individuellement, n'ont pas une ossature économique permettant d'asseoir une construction solide.

Dans le programme industriel, notamment, pour des raisons de technique et de géographie, les principales activités devront être concentrées dans deux régions, au Tonkin, non loin du port de Haïphong, dans la région des charbonnages, et en Annam, autour de la baie de Cam-Ranh, à proximité des chutes hydro-électriques du Danhim.

Il ne s'agit donc pas, pour la création des activités nouvelles, d'une simple coordination entre les pays associés, mais d'une action commune comportant la suppression de toute entrave artificielle à la circulation des biens et des personnes et l'intégration de toutes les ressources particulières dans un plan d'ensemble communément accepté.

Quant aux relations de la métropole avec les Etats associés, telles qu'elles seront prévues dans les traités, elles devraient comporter des assurances positives et à portée lointaine concernant la sécurité des individus, la sauvegarde des intérêts matériels français, le maintien d'une fiscalité libérale et non discriminatoire, la liberté des échanges des personnes et des marchandises, l'établissement d'une monnaie unique, l'instauration d'un système judiciaire offrant toutes garanties d'impartialité.

Il est d'ailleurs possible de faire en sorte que cette intervention de notre pays n'apparaisse pas comme une survivance plus ou moins déguisée du régime du pacte colonial.

La Constitution, dans son esprit comme dans sa lettre, peut donner à cet égard tous les apaisements. Elle vise à constituer un ensemble cohérent, chacune des parties acceptant d'abdiquer, ou plus exactement de transférer une parcelle de sa souveraineté pour tout ce qui concerne certaines questions d'intérêt général à une entité supérieure qui s'appelle l' « Union française et qui doit exister autrement que dans les mots. Suivant la Constitution, les organes centraux de l'Union française sont la présidence, le haut conseil et l'assemblée de l'Union.

C'est par leur collaboration effective aux travaux de ces deux organismes et plus spécialement du haut conseil que les Etats associés participeront à l'élaboration des solutions qui doivent être imposées à l'ensemble des territoires de l'Union française et qui prendront ainsi le caractère non de décisions unilatérales plus ou moins arbitraires, mais de mesures adoptées d'un commun accord dans l'intérêt supérieur de la collectivité.

Ce moderne village de travailleurs témoigne des efforts entrepris afin de doter la main-d'œuvre d'habitations saines et ombragées.

Une belle église catholique vietnamienne.

Récolte du caoutchouc dans les plantations.

Bien des plantations disposent d'une pagode.

Ces assemblées s'en remettront pour l'exécution des décisions qu'elles auront élaborées à un certain nombre d'organes permanents chargés de suivre auprès du président de l'Union française et sous sa haute autorité les questions de politique générale et d'économie commune, individualisée des organes similaires du gouvernement de la République, mais en liaison étroite avec eux.

Ils auraient d'ailleurs leur réplique dans chacun des territoires afin d'assurer la cohésion de l'ensemble ainsi que l'unité de vues commune. C'est à eux qu'il appartiendrait d'assurer la sauvegarde dans chacun des Etats associés des personnes et des biens de tous les citoyens de l'Union française.

C'est en s'inspirant de ces *desiderata* que le rôle et les attributions du haut conseil devraient être prochainement fixés par la loi.

L'EXTRÊME-ORIENT, DÉBOUCHÉ ÉCONOMIQUE DE L'INDOCHINE

Reste à indiquer dans quel cadre devront s'effectuer les échanges extérieurs de l'Indochine dans l'avenir. A cet égard des changements profonds sont à attendre sur les conditions qui prévalaient avant la guerre et même sur celles qui se sont instaurées après la libération.

On sait en effet qu'avant la guerre l'essentiel du commerce indochinois se faisait avec la France, savoir : 53 % du commerce d'importation et 46 % du commerce d'exportation. Certains esprits en avaient conclu qu'en contraignant, par notre politique monétaire et douanière, l'Indochine à évoluer dans l'orbite de la France nous méconnaissions ses véritables intérêts.

Cette affirmation ne résiste pas à l'examen des faits et il est facile d'établir au contraire que la tutelle économique de notre pays a facilité la mise en valeur des ressources naturelles de l'Indochine. Si ce pays a été amené à payer plus cher certains produits importés : textiles, machines, etc., en revanche il a trouvé pour l'excédent de ses productions : riz, maïs, charbon, caoutchouc, notamment pendant la période de mévente des matières premières, un exutoire assuré. Il a pu ainsi traverser avec le minimum de heurts les crises de conjoncture qui ont affecté les autres pays d'Extrême-Orient.

Il y a d'ailleurs lieu de remarquer que les Américains aux Philippines ont joué le même rôle que la France à l'égard de l'Indochine. En 1938, 82 % du commerce d'exportation et 68 % du commerce d'importation des Philippines se faisaient avec les Etats-Unis.

Depuis la guerre la France a reconnu l'autonomie économique de l'Indochine et elle lui a accordé la liberté de fixer elle-même ses tarifs douaniers. Par ailleurs elle a adhéré à la Charte internationale du commerce de La Havane, qui comporte la suppression, dans un délai plus ou moins rapproché, de tous régimes discriminatoires, l'abolition des contingentements, etc. Bref tout système de préférence entre la France et l'Indochine se trouve théoriquement aboli.

S'il n'en est pas encore ainsi dans les faits, c'est que les restrictions d'ordre monétaire n'ont pas permis à l'Indochine d'orienter ses échanges à sa guise. Comme elle était d'autre part incapable de se procurer elle-même les devises qui lui étaient nécessaires pour assurer son rééquipement, il était normal qu'elle se pliât en contre-partie aux exigences que notre pays formulait sur l'orientation de son commerce extérieur. Il en résulte qu'actuellement 50 % du commerce d'importation de l'Indochine proviennent encore de la France.

Il est certain qu'il n'en sera plus ainsi dès que le problème monétaire international aura été résolu, et notamment lorsque l'Indochine aura repris sa place d'avant guerre sur les marchés d'exportation. Pour des raisons d'ordre géographique, elle sera surtout appelée alors à commercer dans l'orbite des pays d'Extrême-Orient. Toutefois il ne faut pas se dissimuler que l'économie des pays limitrophes asiatiques est basée sur l'exportation d'un nombre limité de produits, qui sont le plus souvent similaires. L'Asie est en effet trop peu industrialisée pour être en mesure de fournir à l'Indochine les articles fabriqués dont elle a besoin pour sa consommation et pour son équipement. Deux exceptions cependant méritent d'être notées, celle de l'Inde et surtout celle du Japon, qui pourraient, à beaucoup d'égards, se substituer à notre pays dans l'avenir pour la fourniture de produits industriels.

A la suite des bouleversements consécutifs à la guerre dans le sud du Pacifique le problème de la reconstruction se pose pour le Japon, la Chine, les Indes néerlandaises, les Philippines, la Malaisie, le Siam, dans des conditions analogues à celles de l'Indochine. Il faut souhaiter que cette reconstruction s'effectue suivant un plan rationnel, en tenant compte de la vocation particulière de chacun des pays et des échanges commerciaux qui doivent naturellement s'établir entre eux.

Les Etats-Unis ayant pris en main la tâche de reconstruction du Japon, c'est à eux qu'il appartient de prendre une semblable initiative. Le Japon, en effet, amputé de ses territoires extérieurs : Corée, Mandchourie, Formose, ressent aujourd'hui une disette de matières premières pire que celle qui retardait déjà son développement avant la guerre. Le riz, le charbon, le minerai de fer, le phosphate, le sel dont il a besoin peuvent lui être fournis en abondance par l'Indochine. Les économies de ces pays sont donc en grande partie complémentaires.

NECESSITÉ D'UNE COOPÉRATION INTERNATIONALE

En un mot, en Asie comme en Europe, c'est sous le signe de la coopération internationale que la reconstruction doit s'opérer. Il y a d'ailleurs lieu de remarquer que dans le plan de quatre ans de reconstruction européenne les nations ayant la charge des territoires d'outre-mer ont inclus les besoins et les possibilités des pays asiatiques dans leur programme.

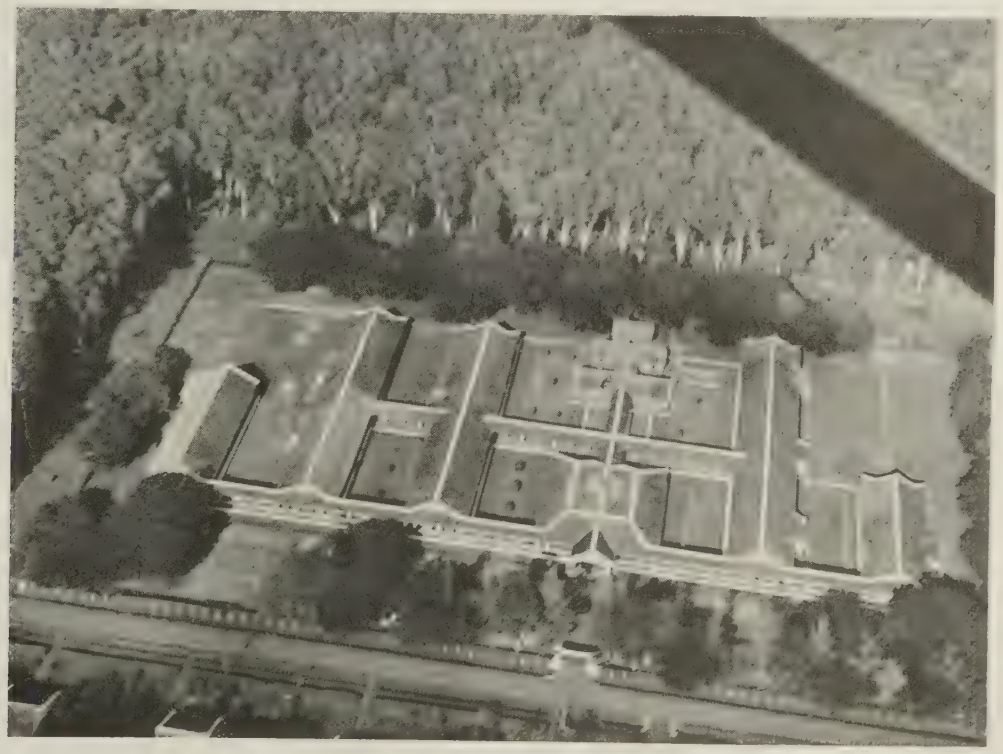
C'est par un élargissement de ce cadre comportant notamment l'introduction du Siam, de la Birmanie, des Philippines, du Japon et de la Chine que l'on pourrait tracer les grandes lignes d'un programme de reconstruction cohérent susceptible de hâter le rétablissement de la paix.

Le rôle que pourrait jouer l'Indochine dans un semblable concert des nations en raison de sa situation géographique, de son potentiel économique et de l'appui matériel et moral de la France ne saurait être sous-estimé.

Si la pacification de l'Indochine n'intervient pas dans un délai raisonnable c'est cette chance qui s'offre aujourd'hui à elles que les populations intéressées auront laissée échapper.

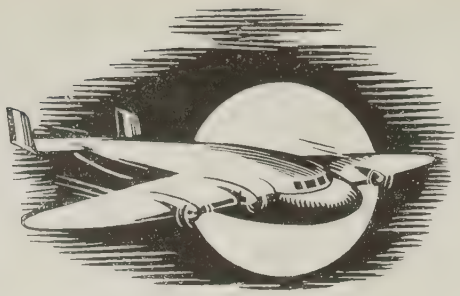
Il serait temps pour leurs élites de se convaincre que l'indépendance ne saurait être conquise dans l'insurrection, puis conservée dans la misère. Un peuple faible peut changer de maître, le plus souvent d'ailleurs contre son gré. Mais il est incapable de conduire lui-même ses destinées. Toutes nouvelles destructions retardent et peuvent même, par leur accumulation, exclure la possibilité de réalisation de cette aspiration légitime du Viet-Nam à l'indépendance.

PAUL BERNARD.

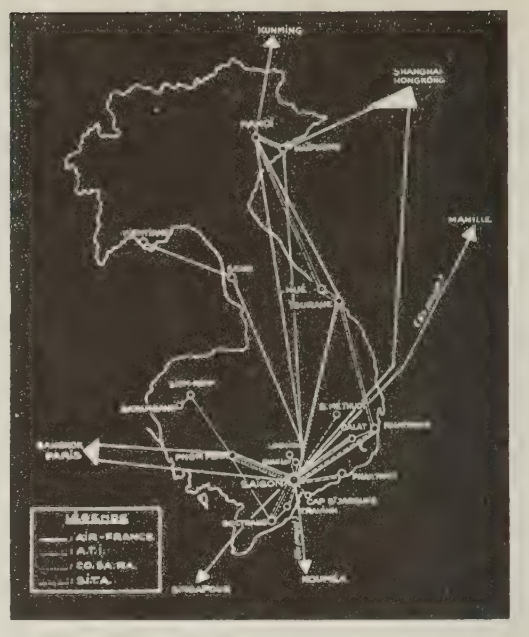


DES HOPITAUX CENTRAUX SONT MAINTENANT INSTALLÉS DANS LES RÉGIONS DE CULTURE.

RÉSEAU INDOCHINOIS D'AIR FRANCE EN 1939.



L'AVIATION EN INDOCHINE



RÉSEAU ACTUEL DES COMPAGNIES AÉRIENNES.

L'AVIATION est un moyen de transport idéal dans les pays où les liaisons routières et ferroviaires sont peu denses ou peu rapides.

S'il est vrai qu'au début de la guerre l'Indochine possédait pratiquement son système de voies de communications, la géographie montagneuse du pays ne permettait cependant pas de liaisons rapides.

Aussi l'Indochine « attendait » l'aviation. Il ne manquait que les améliorations techniques des appareils et la fabrication en série.

Un facteur politique vint s'ajouter aux possibilités de la technique moderne : l'insécurité.

Quand, après la défaite japonaise, le mouvement vietminh s'étendit, l'aviation apparut comme le seul moyen de survivre. Il ne s'agissait pas d'aller plus vite, mais d'abord de réorganiser, de ravitailler. Les chemins de fer ne fonctionnaient plus, les embuscades menaçaient les routes : l'avion sautait les obstacles.

Il est facilement symbolique de noter que les deux premiers hauts fonctionnaires arrivant en Indochine après guerre utilisèrent l'avion : M. Sainteny atterrit au Tonkin, M. Cédille fut parachuté en Cochinchine.

La France manquait de bateaux pour transporter les civils ; la compagnie Air France rétablit rapidement la liaison Paris-Saïgon. Bientôt après une autre compagnie de long-courriers, les Transports aériens internationaux, assura elle aussi un service régulier avec la métropole.

Insensiblement, la vie en Indochine changea de rythme. Là où l'on ne parlait que de conduire les amis au paquebot il y a maintenant le café au lait de l'adieu, à 6 heures du matin, au départ de l'avion à Tan-Son-Nhut, l'aérodrome de Saïgon.

Le langage populaire a même créé certaines expressions propres à l'Indochine : il y a les « colis avion pour France », la fièvre des bureaux commerciaux pour le courrier « la veille du Sky », l'astucieuse appellation des autobus entre Saïgon et Tan-Sou-Nhut, « l'avion sur la route ».

Mais si la multiplication des services aériens entre la métropole et l'Indochine entre dans le cadre du formidable essor de l'aviation dans le monde d'après guerre, c'est surtout l'extension des services intérieurs qui est significative de l'évolution actuelle de l'Indochine. Après le coup de force vietminh de Hanoï, le 19 décembre 1946, l'insécurité s'installa dans le pays. L'avion, qui avait servi à la réinstallation, devait maintenant assurer régulièrement les liaisons et même ravitailler certaines régions, telle la compagnie Aigle Azur qui approvisionne la plus haute région du Tonkin.

En avril 1947 la compagnie Air France releva les appareils militaires qui assuraient les transports aériens civils depuis octobre 1945.

Parallèlement à cet effort, trois compagnies privées, nouvellement fondées, rayonnèrent sur le pays, transportant des passagers, mais principalement du fret.

Ce brusque accroissement des moyens de transport aériens amena la Direction de l'aéronautique civile à ordonner le réseau aérien indochinois en stabilisant certaines lignes, tant pour le fret que pour les passagers. Suivant l'importance des centres desservis, il a été accordé à chaque compagnie un certain nombre de fréquences hebdomadaires correspondant aux besoins de chacun de ces centres. La Société des avions-taxis d'Indochine, la Société indochinoise de transports aériens et la Société transatlantique d'Extrême-Orient (affréteur du Co Sa Ra) se partagent l'exploitation de l'ensemble des lignes stabilisées.

Le parc aérien indochinois, qui compte actuellement quinze appareils appartenant aux seules compagnies privées : quatre Beechcraft 18 S à l'A. T. I., cinq Airspeed Consul et trois Bristol 170 à la S. I. T. A., trois Douglas DC 3 au Co. Sa. Ra, est bien suffisant pour couvrir les besoins du pays.

L'AVIATION AU SERVICE DES PLANTATIONS

L'aviation a également trouvé une autre activité importante dans l'Indochine d'après guerre en se mettant au service des plantations. Là encore l'insécurité du pays est le facteur essentiel de ce développement, peut-être unique à cette échelle dans le monde, pour une si petite superficie.

Isolés au milieu des étendues d'hévéas, les planteurs craignent par-dessus tout les coups de main du Vietminh. De plus les convois protégés sont rares hors des grands axes routiers. Il faut parfois attendre quinze jours un convoi pour couvrir les quelque 200 kilomètres qui séparent Saïgon d'une plantation. En cas d'attaque le terrain d'aviation de la plantation est l'ultime point de repli pour une évacuation éventuelle. L'avion sert aussi au transport des blessés vers les centres hospitaliers.

En 1936 déjà un terrain avait été créé sur une grande plantation au nord de Saïgon. Il servait surtout aux rallyes mondains de l'Aéro-club de Cochinchine. Maintenant seize aérodromes ont été créés autour des plantations importantes, dont quatre peuvent recevoir, en bonne saison, des multimoteurs et un des Douglas DC 3. Chacun d'eux a sa radio en liaison constante avec Saïgon. La plantation de Quanloï, du groupe des Terres Rouges, à 120 kilomètres de Saïgon, a même une station météo qui transmet trois fois par jour ses observations à Saïgon.

DÉVELOPPEMENT DE L'INFRASTRUCTURE

Avec ces seize terrains d'atterrissage privés et ces trente-trois aérodromes publics classés l'Indochine possède une infrastructure aérienne que bien des pays du sud-est asiatique peuvent lui envier.

Déjà en 1939, si l'on tient compte de la médiocre qualité du sous-sol des deltas, l'Indochine était techniquement en avance : les aérodromes de Hanoï et de Haïphong étaient équipés de pistes en béton alors peu courantes dans le monde. Mais pendant la guerre les terrains se dégradèrent progressivement par suite du manque d'entretien et surtout de l'usage intensif qu'en fit l'occupant japonais.

Aussi à la libération ne pouvaient-ils supporter le trafic accru et les charges qui leur étaient demandés.

Afin de répondre efficacement à de tels besoins le haut commissariat de France a créé en 1947 un service spécial des travaux publics, la Direction de l'infrastructure aérienne, dont dépendent l'entretien et l'extension des terrains indochinois. Et parmi les résultats déjà obtenus il convient de mentionner que l'aérodrome de Cat-Bi (Haïphong) assure chaque jour trente mouvements de Curtiss-Commando (18 tonnes) et celui de Tan-Son-Nhut (Saïgon) 700 mouvements environ par semaine, le plus gros trafic des villes d'outre-mer de l'Union française.

L'INDOCHINE GRANDE ESCALE DE L'EXTRÊME-ORIENT

Le stade de remise en état et de renforcement des pistes est déjà dépassé et c'est vers l'extension des aérodromes que se porte actuellement l'effort de la Direction de l'infrastructure aérienne, comme le prouvent les travaux en cours à Saïgon et à Haïphong .

Saïgon, capitale administrative et économique du pays, est également la plaque tournante des lignes françaises en Extrême-Orient.

Prolongeant la ligne Paris-Saïgon, une des plus longues du monde, Air France perce vers la Chine. En août 1938 une ligne régulière avait été établie entre Saïgon et Hong-Kong *via* Hanoï. La guerre avait arrêté cette marche en avant.

En 1946 Air-France établit la liaison régulière Saïgon-Bangkok, puis Saïgon-Hong-Kong et, enfin, Saïgon-Hong-Kong-Shanghaï sur Skymasters. Une compagnie malaise assure la liaison Saïgon-Singapour et en juin 1948 Air France inaugura Saïgon-Kumning. Air France projette également Saïgon-Manille et un voyage d'étude a été entrepris pour un long-courrier Saïgon-Nouméa par les Indes néerlandaises et l'Australie.

Ce qui est vrai pour Saïgon, terminus et nouveau point de départ des lignes françaises en Extrême-Orient, ne l'est pas encore pour Haïphong en raison de la puissance des appareils actuels, un Skymaster ne pouvant franchir les étapes supérieures à 2.500 kilomètres.

Pour l'avenir le problème va se poser différemment. La puissance et le poids des derniers prototypes : Consolidated Vultee X 69 de 145 tonnes (U. S. A.) et Brabazon I de 130 tonnes (G.-B.), rendent de plus en plus important le problème des installations au sol.

Les avions futurs qui franchiront d'énormes distances chercheront des aérodromes pouvant supporter leur énorme masse. Et celui de Haïphong, placé sur la ligne Europe-Extrême-Orient, a de meilleurs dégagements que l'aérodrome de Hong-Kong, encaissé entre la mer et la montagne, où les atterrissages sont déjà quelque peu acrobatiques pour les appareils actuels.

Le terrain de Cat-Bi (Haïphong) pourra recevoir bientôt les plus gros avions du monde et servira de débouché à la région industrielle du Tonkin et au sud de la Chine.

Pour mesurer l'effort accompli dans le seul domaine de l'infrastructure, il est bon de remarquer que l'ensemble des dépenses prévues pour ce seul département s'élèvent en 1949 à 190 millions de piastres (soit plus de 4 milliards).

Des exigences créées par l'insécurité ont servi directement le développement de l'aviation en Indochine. Avec l'effort entrepris pour les aérodromes de Saïgon et de Haïphong l'Indochine deviendra bientôt l'une des escales les plus importantes de l'Extrême-Orient.

FRANÇOIS GALE.

ET MAINTENANT...

par L. PIGNON,

Haut Commissaire de France en Indochine.

Les troubles qui entravent aujourd'hui le développement économique et politique de l'Indochine ont eu deux causes. La première était un malaise consécutif au décalage entre le statut colonial des Etats de la péninsule et les aspirations de leurs peuples. Ce malaise explique l'essor des mouvements nationalistes. Mais il n'y avait pas qu'un problème franco-indochinois. Les récents événements de la frontière de Chine et, en particulier, l'invasion de Moncay par des communistes chinois mettent en lumière la deuxième cause des malheurs actuels : l'immense machination du Kominform asiatique pour ruiner l'Asie du sud-est. Le mot d'ordre de Moscou avait d'ailleurs été le camouflage derrière le masque bienséant du nationalisme. Les fauteurs de désordre devaient s'insinuer dans la foule des patriotes, qui rêvaient pour leur pays d'un ordre selon leur cœur.

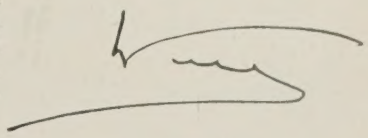
Il ne semble pas que le complot des sans-patrie puisse profiter longtemps de son alibi. La concordance des mouvements révolutionnaires qui n'épargnent pas des Etats aussi incontestablement souverains que le Siam ou les Philippines, la collusion de forces qui se donnent ouvertement la main par-dessus les frontières, la fureur manifestée contre les vrais patriotes d'Indochine, qui en obtenant l'indépendance ont dépouillé le Vietminh de son meilleur instrument de propagande, tous ces signes commencent à jeter de la clarté sur des événements dans le tourbillon desquels les meilleurs esprits avaient pu s'égarer. Derrière la première cause de déséquilibre, qui déjà appartient au passé, apparaît mieux la seconde: la volonté de domination du Kominform.

Après les accords du 5 juin 1948 et du 8 mars 1949, les aspirations nationales sont virtuellement satisfaites au Viet-Nam. Les rouages gouvernementaux indispensables à l'exercice de la souveraineté intérieure et extérieure ont commencé d'être mis en place. L'unité des 3 Ky ne tardera plus à recevoir sa sanction juridique. C'est d'un peuple libre que S. M. Bao Daï, dont les adversaires ne mettraient pas tant de rage à compromettre le retour s'ils ne le savaient, malgré leurs dires, enraciné dans l'âme même du Viet-Nam, pourra reprendre en main les destinées. Au Cambodge, qui a déjà reçu l'indépendance, des aménagements seront effectués pour qu'aucune équivoque ne subsiste sur la volonté de la France de mettre fin à un statut périmé. Dans les jours qui viennent, les derniers scrupules des patriotes qui se demandaient encore, en raison des vestiges de l'ère coloniale, où se trouvait le camp de la liberté n'auront plus de raison d'être.

Sans doute quelques esprits estiment-ils qu'en dépit des compétences administratives déjà passées à leurs gouvernements certains services pèsent d'un poids encore trop lourd sur l'indépendance naissante de leur pays. Avec quelque légèreté ils n'hésitent pas, au nom de leur indépendance, à réclamer l'élimination des forces qui en demeurent le rempart jusqu'à ce qu'ils aient fait l'effort suffisant pour être en mesure de se suffire à eux-mêmes. Ils feignent trop volontiers d'oublier quel serait leur sort si nous nous retirions maintenant. Certes nous ne demandons pas mieux que d'être relayés par leurs soins dans une tâche ingrate. Les morts que nous pleurons n'ont pas donné leur vie seulement pour défendre les intérêts moraux et matériels de la France en Extrême-Orient. Ils l'ont aussi sacrifiée pour défendre contre les tenants d'idéologies totalitaires les belles civilisations de l'Indochine. Ils l'ont donnée pour répondre aux obligations internationales de la France et pour sauvegarder sur une partie du globe où elle se trouve menacée la liberté humaine. Ceux qui nous reprochent notre présence militante pour la défense de valeurs qui ne sont pas seulement les nôtres n'ont pas encore compris que ce combat avait changé de sens. Ils sont toujours victimes de l'équivoque savamment entretenue par les ruses de Ho Chi Minh (celui-ci ne vient-il pas de dissimuler le parti vietminh à cause de sa fâcheuse réputation internationale derrière les apparences acceptables d'un parti créé pour la circonstance : le Lien Viet ?). Ils ne réalisent pas que nous ne nous battons point pour imposer notre solution du problème franco-indochinois puisque la solution adoptée, l'indépendance et l'unité au sein de l'Union française, est celle qu'ils avaient toujours souhaitée. Si nous continuons cette lutte où nous sommes engagés, c'est pour faire front de concert avec les troupes du Viet-Nam, du Cambodge et du Laos contre une menace d'asservissement. Les relations entre la France et les Etats de l'Indochine ne constituent plus l'explication de l'actuel conflit. La France, le Viet-Nam, le Cambodge et le Laos se trouvent bon gré mal gré, après un réajustement légitime de leurs rapports, jetés ensemble dans un combat qui les dépasse parce qu'il est à l'échelle du monde.

Si les patriotes indochinois n'ont pas encore tous réalisé la signification profonde d'événements qui compromettent leur avenir, l'opinion internationale commence à déceler, à la place d'une querelle entre une métropole et ses colonies, l'ombre portée de Mao Tse Tung. Tandis qu'une chaîne de formidables bastions rouges s'organise aux confins de l'U. R. S. S. la pression communiste s'accentue aux rives méridionales de l'Asie. Indépendantes ou pas, toutes les nations qui y prospéraient jadis, le Siam aussi bien que la Malaisie, sont les victimes du même mot d'ordre qui les voue au chaos. C'est lorsque la Birmanie fête son indépendance que commence de la déchirer une guerre civile, ce qui prouve bien que ne sauraient être nationaux des mouvements qui tendent à la mise à sac des richesses nationales. Il est trop clair qu'ainsi orchestrée cette lutte dépasse le cadre de l'Indochine, et que doit s'affirmer davantage la solidarité des peuples menacés. Parmi ces peuples on ne saurait ranger seulement les victimes immédiates de l'agression, mais aussi les puissances qui, d'un bord à l'autre de l'Atlantique, ont resserré leur entente pour résister à d'autres formes d'un même péril. Car du recul ou de l'expansion de leurs idéaux en Indochine dépend, dans une certaine mesure, le triomphe final de la liberté et du progrès. « La paix est devenue le bien indivisible de l'humanité », a déclaré M. Schuman. Si les efforts conjugués de la France, du Viet-Nam, du Cambodge et du Laos parviennent ici à juguler les fauteurs de troubles, la position de tous ceux qui à travers le monde défendent la même cause s'en trouvera renforcée.

« Ou se sauver ensemble, ou disparaître ensemble », affirmait au cours de l'année 1921 le mahatma Gandhi en condamnant, comme un suicide spirituel, toute tentative pour dissocier la culture de l'Orient de celle de l'Occident. Cet appel à l'entr'aide des civilisations n'a jamais été aussi justifié. Ou bien demain, l'Union française n'ayant été qu'un beau rêve, certaines nationalités de cette péninsule seront en grand danger d'être effacées de la carte quand d'autres ploieront sous le joug d'une dictature d'inspiration étrangère, ou bien au sein d'une Union française de cent millions d'hommes, gardienne des libertés communes, fleuriront des institutions fortes mais libérales, respectueuses des traditions nationales. Je sais bien que des patriotes peuvent prendre ombrage de la présence sur leur sol des armées de l'Union française. C'est peut-être la malchance des peuples de l'Indochine que de voir s'éveiller leur nationalisme au moment précis où, sous la pression de la nécessité, partout se regroupent les forces, se resserrent les alliances, tandis que fait son chemin dans les esprits l'idée d'un gouvernement mondial. Je ne doute pas que des intelligences aussi subtiles que celle des Vietnamiens, par exemple, ne nous feront pas longtemps grief des inconvénients d'une solidarité qui est moins notre faute que celle des circonstances. Ils comprendront à quel destin les mènerait une solitude qui ne saurait être, d'ailleurs, de longue durée. Dans les luttes de Titan qui se déchaînent aucun cas ne saurait être réglé indépendamment des autres. Il ne sera point de victoire ou de défaite isolée. C'est le sort de la civilisation qui est en jeu. Toutes les nations qui s'en réclament se sauveront, comme le prophétisait Gandhi, ou périront ensemble.



LE PIANO A QUEUE "FANTAISIE"

KLEIN

CATALOGUE ET ADRESSE DE NOS AGENTS FRANCO SUR DEMANDE

141 RUE LAFAYETTE
PARIS-Xe – TRUDAINE 05-31
USINE A MONTREUIL

VITTEL

GRANDE SOURCE
POUR LE REIN

SOURCE HÉPAR
POUR LE FOIE

LA STATION DE L'ARTHRITISME

SAISON : 25 MAI – 20 SEPT.

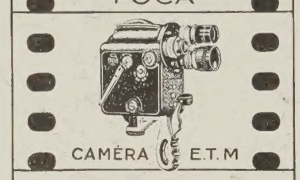
VOLT

---

en PHOTO

Evitez les mécomptes ! adressez-vous au Spécialiste

PHOTO-PLAIT



35 à 39, RUE LAFAYETTE - PARIS (OPÉRA)
La plus importante Maison Mondiale

SUCCURSALES DE PARIS

142, Rue de Rennes (6) (Gare Montparnasse)
12, Avenue Franklin-D.-Roosevelt (8)
142, Rue de Rivoli (1er)
104, Rue de Richelieu (2e) (Bourse)
15, Galerie des Marchands (Rez-de-chaus.) (Gare St-Lazare)
6, Place de la Porte-Champerret (17)

En vous recommandant de « France-Illustration » vous recevrez le

CATALOGUE GÉNÉRAL 1949
PHOTO, CINÉMA, RADIO, PHONO

Véritable encyclopédie de tout ce qui concerne la photo et le cinéma 160 pages texte et gravures, contre 100 francs remboursables

SERVICE SPÉCIAL D'EXPÉDITIONS pour la France d'Outre-Mer, Indo-Chine

A.C.P.I.C.

★ CARILLONS
★ PENDULES A POSER

IROD

MORBIER ★ JURA ★ FRANCE

VENTE EXCLUSIVE CHEZ LES MEILLEURS HORLOGERS-EXPORTATION

INSTITUT DE RECHERCHES SUR LE CAOUTCHOUC EN INDO-CHINE

CHAMBRE DE COMMERCE : 3, RUE MAC-MAHON - SAIGON (INDO-CHINE)

INSTITUT FRANÇAIS DU CAOUTCHOUC

42, RUE SCHEFFER — PARIS (16e) — KLÉBER 93-96

LE THÉ DES PLATEAUX MOÏS

dont la qualité est si appréciée des connaisseurs est à nouveau produit sur les plantations d'altitude d'INDOCHINE

Malgré les destructions opérées et les difficultés de toutes sortes, deux des principales sociétés de plantations fournissent dès maintenant un contingent appréciable à la consommation française :

COMPAGNIE AGRICOLE DES THÉS ET CAFÉS DU KONTUM

282, boulevard Saint-Germain - PARIS-7e

LES PLANTATIONS INDOCHINOISES DE THÉ

23, rue de l'Amiral-d'Estaing - PARIS-16e

Compagnie Générale de Commerce

(L. RONDON & Co., LTD.)

Société Anonyme au capital de Ic. Piastres 6.000.000

Siège social : SAÏGON - 85, boulevard de la Somme

Agences à PNOM-PENH, HAÏPHONG, HANOÏ, TOURANE

IMPORTATION

EXPORTATION

SOCIÉTÉS AFFILIÉES :

L. RONDON & Co., LTD, HONG-KONG - SHANGHAI - KUNMING - TOKYO

IMPORT-EXPORT INDUSTRIES, INC., NEW-YORK

J. MEZIERE & Cie, 9, RUE SCRIBE, PARIS

Le Directeur-Gérant :
G. CAHEN-SALVADOR.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1949.
Imprimeur no 79.

En Indochine
comme partout
la Femme apprécie
le Macaroni
Rivoire et Carret

RIVOIRE & CARRET

PARIS - LYON
MARSEILLE

WALLACE D